

ŒUVRES

DE LA HARPE.

TOME XIII.

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
PÈRE ET FILS, IMPRIMEURS DU ROI, DE L'INSTITUT ET
DE LA MARINE, RUE JACOB, N° 24.

ŒUVRES

DE LA HARPE,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

ACCOMPAGNÉES D'UNE NOTICE SUR SA VIE ET SUR SES OUVRAGES.

TOME XIII.



A PARIS,

CHEZ VERDIÈRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

QUAI DES AUGUSTINS, N° 25.

1820.

CORRESPONDANCE
LITTÉRAIRE,

ADRESSÉE

A SON A. I. Mgr LE GRAND-DUC,

AUJOURD'HUI

EMPEREUR DE RUSSIE;

ET A M. LE COMTE ANDRÉ SCHOWALOW,

CHAMBELLAN DE L'IMPÉRATRICE CATHERINE II,

Depuis 1774 jusqu'à 1791.

Et mihi res, non me rebus submittere conor. (HOR.)

LETTRE CCLXI.

C'ÉTAIT sans doute à un militaire homme de lettres qu'il appartenait de faire l'éloge du roi de Prusse. M. de Guibert, officier-général et académicien français, a cru que ce double titre suffisait pour le mettre en droit d'entreprendre une si grande tâche; mais il s'en faut de beaucoup qu'il l'ait remplie, et qu'il eût tout ce qu'il fallait pour

la remplir. Je ne suis point à portée d'apprécier ses connaissances dans la guerre. Son livre de *la Tactique* est regardé par les gens du métier comme un abrégé élémentaire dont tout homme instruit est capable, mais où rien n'est approfondi. Si l'on s'en rapporte au roi de Prusse, on fera peu de cas de cet ouvrage. Il écrivait dans une lettre authentique que j'ai vue, et qui sera imprimée dans ses *OEuvres*: « Est-ce à M. de Guibert de faire une tactique, lui qui n'est pas en état d'épeler *Végèce?* » Le roi de Prusse avait plus de droit que personne d'être un juge sévère en cette partie. Quant au mérite littéraire, il a toujours été très-médiocre dans M. de Guibert. C'est un homme d'esprit qui s'est persuadé, comme bien d'autres, que l'esprit tenait lieu de tout; erreur grossière, dont le peu de succès de tout ce qu'il a écrit en prose et en vers n'a pu le détromper. Son *Éloge du roi de Prusse* (1) ne vaut pas mieux. Il y a peu d'idées et encore moins d'éloquence et de style. La marche est celle d'un récit historique semé de quelques réflexions, la plupart communes, quelques-unes fausses. Plusieurs morceaux sont écrits d'un ton noble; il y a plusieurs traits ingénieux; mais le plus souvent son style est déclamatoire, affecté, emphatique, sur-tout il connaît trop peu sa langue et les bons principes. Il manque de cor-

(1) Publié en 1787.

rection, de netteté dans les phrases, de choix et de propriété dans les termes, de goût dans les figures. Il manque aussi quelquefois de justice, ce qui est plus essentiel. Il parle d'une manière fort peu convenable des Russes, qui certainement, à en juger sans partialité, sont de tous les ennemis du roi de Prusse dans la guerre de 1756, ceux qui lui ont fait le plus de mal et le plus de bien ; le plus de mal, puisque dans les défaites, comme dans les victoires, ils lui ont porté des coups terribles par la quantité de monde qu'ils lui ont tuée; le plus de bien, puisqu'il est évident qu'il n'a dû son salut qu'à l'avènement de Pierre III au trône, qui lui donna pour alliés ceux qu'il devait le plus redouter comme ennemis. Je finirai cette critique par transcrire deux morceaux qui m'ont paru les mieux faits.

« Il fallait cependant un aliment à cet esprit plein de feu (1). Il se jeta avec passion, et tout à-la-fois, vers les sciences, vers les lettres et vers les arts; et comme la passion ne va jamais avec mesure, il outra d'abord tous ces goûts dont un prince destiné au trône doit plutôt embellir sa vie que la remplir. La France, toute rayonnante encore de la splendeur du beau siècle de Louis XIV, la France qui possédait alors Montesquieu, Voltaire, Fontenelle, et où Buffon et d'Alembert commençaient à faire parler d'eux, lui parut la

(1) Frédéric dans sa première jeunesse.

patrie des talents. Bientôt il ne parla, n'écrivit, ne pensa plus qu'en français, et ce ne sera pas dans l'avenir le moindre titre de gloire de notre langue. Il devint épris de notre théâtre; il cultiva notre poésie; enfin, il n'aima, il n'accueillit plus que les Français. Il adopta nos mœurs, nos usages; il paya même le tribut à nos modes, tribut frivole et peu flatteur, quand il n'est dû qu'à la recherche et au goût des plaisirs; mais qui devient un hommage honorable, quand l'estime a précédé le penchant, et quand cette imitation a pour but de se rapprocher en tout d'une nation qu'on aime.

« Je laisse aux mémoires particuliers, qui révèlent quelquefois des secrets précieux, mais qui en recueillant tout, répandent aussi beaucoup d'erreurs, à parler en détail des rigueurs et des cruautés que le prince royal de Prusse eut à essuyer de son père, de la captivité de plusieurs mois dans laquelle il le retint à Custrin, et de cette scène atroce dont il le rendit spectateur, en faisant trancher la tête, sous les fenêtres de sa prison, au jeune Katt qu'il aimait, et qui n'avait, aux yeux du farouche monarque, que le crime d'avoir voulu l'engager à partir secrètement pour faire le tour de l'Europe. Caractère, esprit, mœurs, occupations, tout séparait le père et le fils, et cette fatale division remplit d'orages la jeunesse de Frédéric, mais les orages sont utiles au développement moral de l'homme. L'ame s'élève et se

mûrit au milieu d'eux, et elle en reçoit la force de résister aux évènements de la vie. Ainsi les plus beaux colosses des forêts du nord s'y durcissent par l'âpreté du climat, et s'y forment d'avance par l'impétuosité des vents, à braver un jour sur les abymes de l'océan de plus grandes tempêtes.

« Frédéric privé de sa liberté, Frédéric gémissant sous le double despotisme d'un roi et d'un père, eut à réfléchir sur l'atrocité de la tyrannie, et c'est de là sans doute que jamais aucun acte de barbarie n'a souillé son règne, et qu'il s'y est commis même si peu d'emprisonnements illégaux. On l'a vu oublier l'ingratitude, pardonner les injures, abolir dans ses tribunaux le barbare usage de la question, se faire adresser toujours les arrêts de mort et les commuer souvent, n'en prononcer aucun de sa propre autorité, même dans la rigueur de la discipline militaire; et c'est un roi guerrier, familiarisé avec le sang, toujours obéi à un clin-d'œil, toujours entouré de moyens de violence et de formes promptes, qui a donné ces grandes leçons aux souverains. »

Voici le second morceau, qui présente un aperçu général sur la situation politique de l'Europe, à l'avènement de Frédéric au trône.

« Frédéric monte à vingt-neuf ans sur le trône, et voilà enfin un grand génie que la fortune et le hasard ont mis à sa place. Mais ce génie ne connaissait pas lui-même toute son étendue.

Quelque préparé qu'on soit par sa destinée à occuper ces premières places du monde, l'imagination ne peut jamais en représenter la réalité, et au moment où un si grand éclat, un si absolu pouvoir, un si pesant fardeau, descendent sur la tête d'un prince qui, quoique héritier d'un trône, n'a cependant que les facultés d'un homme, sa pensée doit éprouver une étrange fermentation. A-t-il des talents et du caractère : il s'élève, il s'enflamme et tire de la grandeur de sa position des facultés nouvelles. Est-il sans talent et sans caractère : il chancelle, il se trouble, il s'aveugle, il devient encore inférieur à lui-même. Enfin, quel qu'il soit, ses premières paroles, ses premiers pas, ses premiers choix annoncent presque toujours le sort de ses peuples et les destins de son règne.

« Quel sera donc le début de Frédéric? Son pays attend avec inquiétude. Dans une monarchie absolue, où la volonté du maître peut tout bouleverser, et où les sujets ne vivent pas avec sécurité sous la sauvegarde des lois, un nouveau règne est toujours menaçant; les gens de bien tremblent, et il n'y a que les vices qui espèrent. L'Europe tout entière a aussi les yeux ouverts sur Frédéric. Depuis qu'un système général de politique a lié tous les états; depuis qu'aucun d'eux ne peut être ébranlé sans que le contrecoup ne soit universel, ou qu'il ne peut être affaibli seulement, sans que l'équilibre ne soit

déplacé ou rompu, l'avènement d'un nouveau souverain n'est indifférent à aucun peuple. C'est un astre qui s'avance sur l'horizon, et dont le lever, serein ou nébuleux, peut présager la paix ou la guerre. La renommée a publié jusques-là que Frédéric était ami des lettres, du luxe et des plaisirs ; on s'attend que l'armée du père va faire place à une cour, à des spectacles, à tous les abus de la mollesse, et soixante et dix mille soldats de moins dans la balance du nord vont peut-être faire changer la face des nations.

« Pendant plusieurs jours Frédéric se tait, il s'instruit en silence des détails de son armée, de ses finances, de ses moyens ; un de ses ministres, croyant flatter ses penchants, lui donne un plan pour s'entourer de grandeur, d'étiquette et de faste comme les autres rois ; Frédéric ne répond rien : concentré dans ses méditations, il étudie sa position, il embrasse le passé, le présent, l'avenir ; il voit ses provinces éparses, ses ressources faibles et divisées, sa puissance précaire et entourée de voisins formidables. Sa maison n'est plus à la vérité resserrée dans les sables du Brandebourg, comme elle l'était il y a un siècle ; elle a jeté de tous côtés, et de près et au loin, des rameaux étendus ; il a des possessions sur la mer Baltique, sur le Weser, sur l'Oder, sur l'Elbe, sur le Rhin, jusqu'aux frontières de la France et de la Suisse ; mais presque toutes ces possessions sans liaison, sans communication,

sans rapport entre elles, sont plutôt des éléments de grandeur et des occasions de guerre que des moyens de force. Son grand-père, décorant plus que consolidant cette fortune naissante, a pris place parmi les rois de l'Europe, mais cet éclat est pour la Prusse un poids au-dessus de ses moyens, et trente-cinq ou quarante millions de revenu, au plus, soutiennent faiblement ce titre prématuré. La maison d'Autriche et la Russie touchent ses états par les deux extrémités, et ce sont des colosses avec lesquels il ne peut se mesurer. La Saxe tient au Brandebourg, et ce bel électorat, renforcé de la Pologne, serait à lui seul, s'il était bien gouverné, une puissance capable de lui en imposer. La Suède gêne ses frontières du côté de la Poméranie, et les Suédois, toujours vaincus par son aïeul le grand-électeur, ont à leur tour fait trembler son grand-père, sous un Charles XII que la nature peut reproduire. En Allemagne, la maison d'Autriche a la longue possession de la principale influence, et la Prusse, loin d'oser penser à la lui disputer, lui a été presque toujours servilement dévouée. Quand l'empire s'alarme sur sa constitution et réclame ces augustes traités de Westphalie, qui en sont la base, il ne cherche pas des protecteurs dans son sein; c'est le roi de France qui s'est emparé du rôle de défenseur de la liberté germanique; et, s'il y avait dans l'empire une maison qui pût prétendre à cette noble garantie, la maison

d'Hanovre qui vient de monter sur le trône d'Angleterre, et qui peut apporter dans la balance tous les moyens de cette puissante nation, y paraît encore plutôt destinée que celle de Brandebourg.

« Telle est autour de Frédéric la situation de l'Europe. Tout autre esprit que le sien pourrait en être abattu, tout autre caractère découragé ; mais où les hommes médiocres subissent, même avec une sorte de satisfaction intérieure, la loi des circonstances et de la nécessité, parce qu'elle sert de prétexte et de voile à leur faiblesse, l'homme de génie se roidit, s'élève, et se dit qu'il faut combattre la fortune, et faire naître un ordre de choses plus favorable.

« Après avoir examiné les circonstances locales et politiques, Frédéric observe comment sont occupés les trônes qui l'environnent; car il y a deux manières de mesurer la puissance des nations : l'une par ce qu'elles sont en elles-mêmes, l'autre par ce que sont leurs gouvernements ou leurs chefs; et ce second tableau, plus consolant que le premier, ranime son courage et ses espérances.

« En Russie, la mort de Pierre Ier a laissé tous ses travaux imparfaits, et tous ses plans interrompus. Deux femmes et un enfant ont jusques-là succédé à ce génie vigoureux, et le trône sans base y paraît encore destiné à des révolutions nouvelles, révolutions sans grandeur, comme

toutes celles qui ont lieu chez un peuple esclave, et qu'une intrigue, appuyée de quelques soldats, consomme dans l'enceinte d'un palais, tandis que la nation, dans un calme stupide, attend à genoux qu'on lui proclame un maître. Anne, nièce de Pierre, portée sur le trône, par un de ces coups de fortune, au préjudice du malheureux Ivan, y pense moins à régner qu'à semer sa vie de fleurs. Elle est, comme sont toutes les femmes, quand un jeu de la nature n'en fait pas des êtres hors des proportions de leur sexe, soit par de grandes qualités, soit par de grands vices, bienfaisante, généreuse, humaine, amie de la paix, ennemie des affaires, quelquefois sensible à la gloire, mais par saillie plus que par caractère, et se passionnant plutôt pour celle des romans que pour celle de l'histoire. Anne pourra donc être gagnée ou contenue, et elle n'apportera pas dans la balance de l'Europe toute l'influence que peut avoir son vaste empire.

« En Saxe et en Pologne, Auguste III a remplacé son père. Son élection a été l'objet d'une guerre sanglante, dans laquelle il n'a pas combattu. Prince faible, sans courage, sans caractère, n'ayant pas même hérité des brillants défauts de son père. Déja s'élevait dans sa faveur ce comte de Brühl, qui bientôt s'empara de lui, gouverna despotiquement la Saxe, acheva de corrompre la Pologne par le luxe, et précipita son maître dans un abyme. Auguste, en voulant être

le Louis XIV du nord, a laissé à son malheureux fils des palais, des diamants, des porcelaines, des tableaux, mais des revenus obérés, la Saxe épuisée et tout ouverte, de médiocres troupes couvertes d'or, et, par-dessus cela, le fardeau d'une couronne élective chez une nation libre et faible, qui acceptera ses pensions, et qui ne prendra jamais part à ses affaires. Frédéric, au second examen, ne voit donc plus dans Auguste III, qu'un voisin heureusement placé, dont il se fera, suivant les circonstances, un allié dépendant, ou un ennemi dont il peut envahir les états.

« Le nouveau gouvernement que s'est donné la Suède, la rend sans influence et sans vigueur. Ruinée par l'héroïsme insensé de Charles XII, elle a voulu mettre un frein à l'ambition de ses rois; mais comme l'équilibre des pouvoirs est difficile à établir avec sagesse, en dépouillant ses rois trop entièrement de toute autorité, elle leur a ôté toute énergie et toute vertu. Frédéric-Adolphe, qui a reçu cette ombre de couronne, n'a aucune des qualités qui pourraient la relever. Il a épousé la sœur de Frédéric, princesse spirituelle et éclairée. Ainsi tout ce que l'adresse et le crédit pourront acquérir d'influence au trône, est par-là dévoué à la Prusse; Frédéric est donc tranquille du côté de la Poméranie, et il peut plutôt espérer de reculer cette frontière, qu'il ne doit craindre pour elle.

« Georges II, roi d'Angleterre et électeur d'Ha-

novre, n'a pas, comme le fameux prince d'Orange, le talent et l'ambition de diriger l'Europe, en mêlant l'Angleterre dans toutes les ligues et dans toutes les affaires du continent. Son esprit est porté à la prudence et à la paix. Il n'a point pris part à la guerre de 1734. Veiller sur la maison de Stuart, qui avait encore un grand parti, et augmenter sourdement son autorité, paraît toute sa politique. Celle de la nation anglaise est de veiller, à son tour, sur la maison d'Hanovre, qu'elle a appelée au trône; ainsi quand Georges voudrait augmenter son influence en Allemagne, elle ne lui fournirait ni son sang ni ses trésors.

« Parmi les princes de l'empire, assez considérables pour agrandir leur fortune, aucun ne s'en montre capable; aucun, dans l'occasion, n'aura le talent de rallier des esprits divisés, et de diriger des forces éparses. La maison de Bavière et la branche palatine sont anciennes, riches et puissantes; mais elles sont catholiques, et cela leur aliène les protestants; elles sont séparées par l'éloignement de leurs possessions, elles le sont encore plus dans leurs vues, par les intérêts particuliers qui les gouvernent. Elles se sont toujours mal trouvées d'avoir voulu prendre part aux affaires générales, parce que, quand de petits princes se mêlent dans les querelles des grandes puissances, sans être appuyés par du génie et par des talents, il faut nécessairement qu'ils en deviennent les victimes. Le défaut de concurrents, la

religion, l'avantage d'être le seul qui soit respectablement armé, et qui puisse entrer en action sans avoir besoin de secours, tout appelle donc Frédéric à se faire en Allemagne le chef du parti protestant et le contre-poids de la maison impériale. Il ne lui faut plus, pour s'emparer de ce rôle éclatant, que ce qui captive les hommes et fixe leur confiance, des succès et une renommée.

« En France, c'est le cardinal de Fleury qui règne; on vante sa sagesse : mais la sagesse du ministre d'un grand empire doit-elle être passive? peut-elle se passer d'énergie et de prévoyance? Il a laissé tomber la marine dans le néant; il entretient médiocrement les forces de terre; il croit qu'il ne faut à la France que le régime qui convient à l'épuisement, tandis qu'un corps robuste, mais miné par des principes vicieux, ne peut être régénéré qu'à l'aide d'un traitement vigoureux et actif. Enfin, ce qui durera par-delà ce vieillard qui est sur le bord de la tombe, ce dont Frédéric calcule l'influence pour l'avenir, c'est que le jeune roi qui est sous la tutelle du cardinal, élevé dans le dégoût des affaires, et dans l'insouciance des événements, ne donnera jamais plus de mouvement à son beau royaume, et qu'ainsi, pendant le sommeil ou l'affaissement de cette puissance formidable, c'est aux états secondaires à profiter de la prépondérance qu'elle leur abandonne, et à tâcher de s'élever et de s'accroître.

« Mais ce qui frappe, ce qui attache sur-tout

ses regards, parce que c'est là l'époque qui doit commencer son agrandissement, c'est la mort, vraisemblablement très-prochaine, de l'empereur Charles VI. En lui finit la ligne mâle de la maison d'Autriche. Il ne va rester de cette tige si florissante, et qui naguères ombrageait l'Europe, qu'une seule fille douée de tous les charmes de la jeunesse et de tout l'éclat de la beauté, fragiles appuis pour soutenir le fardeau de cet immense héritage, et pour le défendre avant de le posséder. En vain Charles VI a-t-il tâché de le lui assurer tout entier par la pragmatique-sanction que toute l'Europe a garantie. Ces grands testaments des rois sans héritiers sont, dans notre politique moderne, le jouet des événements, et c'est toujours dans des torrents de sang qu'ils se confirment ou s'anéantissent. Charles VI ne laissera point à sa fille les seuls garants solides, des trésors, de grands généraux et une armée formidable. La gloire des armes autrichiennes a déja pâli dans les dernières années du prince Eugène, et elle semble être descendue au tombeau avec lui. Elles viennent d'essuyer des revers dans la guerre de Hongrie. Seckendorff, Kœnigseck, Wallis, Neuperg, mis l'un après l'autre à la tête des armées, ont été tous battus et rappelés ou punis. En Prusse, l'art a fait quelques progrès, la discipline est devenue sévère, l'infanterie s'est perfectionnée. En France, il y a du moins quelques branches de la guerre habi-

lement cultivées, celle des siéges y est approfondie; mais en Autriche, tout est resté en arrière ou s'est abâtardi. L'ambition de Frédéric s'enflamme donc par de justes espérances; il dévore déja en silence une des plus belles portions de la succession de Charles VI : la Silésie, province presque égale en richesse et en population à la moitié de toutes les siennes réunies, et qui, en arrondissant et fortifiant son royaume, lui donnera une place stable parmi les puissances de l'Europe. Il a, pour la réclamer, des prétentions auxquelles ses ancêtres ont renoncé, parce qu'ils étaient faibles; il les renouvellera, parce qu'il sera fort, et que la circonstance sera favorable, et la victoire, qui légitime tout, en fera des droits, etc., etc. »

Marmontel a bien voulu me confier son excellent ouvrage sur la mort du prince *de Brunswick*: ce sont sans contredit les plus beaux vers qu'il ait faits en sa vie; c'est même le seul morceau où il ait soutenu le style noble et poétique, et le rhythme du vers alexandrin, deux choses qui lui ont manqué dans tout ce qu'il a composé en ce genre, tandis qu'il réussissait dans le style agréable et dans le vers à cinq pieds. Le principal mérite de ce petit poëme, que je vais transcrire ici, c'est que l'auteur a su parfaitement saisir les idées essentielles du sujet, ce que n'avait pu faire aucun de ceux qui l'avaient essayé. La marche de cet ouvrage est ferme et rapide. Le moment du

péril et de la mort du héros est tracé avec autant de vivacité que d'intérêt, et le poëte a su relever ensuite, par des mouvements poétiques, ce qui restait à dire à la louange du prince, et ce qui pouvait paraître froid, après le tableau de son malheur, si l'on n'y avait pas mis tout l'art et toute la mesure possible. C'est ainsi que l'on parvient à faire un tout, ce qui est aujourd'hui très-rare.

LÉOPOLD DE BRUNSWICK,

POEME.

Quels que soient les travaux que la gloire environne,
Ils sont récompensés quand sa main les couronne.
Et que faut-il de plus à des cœurs généreux?

Un immense théâtre, un spectacle nombreux,
Tout un siècle attentif, l'avenir, la patrie,
Qu'au milieu du péril on croit voir attendrie,
Avec des yeux de mère observer son enfant,
Le pleurer malheureux, l'embrasser triomphant;
Tout inspire aux héros la constance et l'audace.

Qui daigne alors savoir quel danger le menace?
La mort même, embellie aux regards du guerrier,
Pare son front hideux d'un rameau de laurier;
Et si dans les combats, sur les mers des deux mondes,
A l'éclat de ces feux qui sillonnent les ondes,
Sur le roc Baléare (1), au sommet escarpé,

---

(1) Minorque.

Au sommet foudroyant du terrible Calpé (1),
Le héros voit la mort, il la prend pour la gloire.
Prodigue de sa vie, il songe à sa mémoire.
L'airain tonne; son cœur n'en est point effrayé :
Il entend la louange, et son sang est payé.

N'allons point cependant, complices de l'envie,
A qui met à ce prix son repos et sa vie,
Reprocher un salaire, hélas! trop mérité,
Et rendre ingrats son siècle et la postérité.
La vertu vit de gloire; et le plus magnanime
Languirait bien souvent sans ce feu qui l'anime.
L'homme, toujours si faible, a besoin d'un appui :
Il fera peu pour nous, s'il ne fait rien pour lui.

Alexandre, accablé de ses courses lointaines,
Se délasse en rêvant aux éloges d'Athènes.
Il nous a des grands cœurs révélé le secret.
Décius à la mort va s'offrir sans regret,
Pourvu qu'à ses neveux pour exemple on le nomme.
Régulus dans les fers jouit des pleurs de Rome.
Caton même, peut-être, avant de se frapper,
Du soin de sa mémoire a daigné s'occuper.
Il a vu Rome en deuil aux pieds de son image.
Laissons-lui chez les morts emporter cet hommage;
Et lorsqu'à son pays Cicéron dévoué
Ne voit rien de si doux que d'en être loué,
Songeons que, moins sensible aux honneurs qu'il espère,
Jamais de sa patrie il n'eût été le père.

Mais s'il est un mortel qui, dans son dévouement,

---

(1) Gibraltar.

Généreux par instinct, sublime obscurément,
Sans que ni le devoir, ni la gloire l'ordonne,
Pour le salut d'autrui s'oublie et s'abandonne;
Ah! le premier, sans doute, il a droit d'obtenir
Les regrets de son siècle et ceux de l'avenir,
Et c'est à lui sur-tout que la gloire elle-même
Doit s'offrir, à côté de la vertu qu'il aime,
Le poursuivre, l'atteindre au-delà du trépas,
Et chercher au tombeau qui ne la cherchait pas.
Élevé dans son sein, tu semblais né pour elle,
O toi, qu'aurait pour fils adopté Marc-Aurèle,
Prince, en qui dès l'enfance, à l'ombre du repos,
Germait l'ame d'un sage et le cœur d'un héros,
Jeune Brunswick. Autour de ces foyers antiques,
Dont l'honneur et la foi sont les dieux domestiques,
Tu n'avais qu'à choisir un modèle à ton gré:
D'exemples immortels je te vois entouré.
Ferdinand (1) t'apprendra quel mouvement rapide
Imprime à tout un peuple un seul homme intrépide,
Et comment son courage, étonnant l'univers,
Fait sortir les succès du milieu des revers.
Ce roi qui, tour-à-tour ambitieux et juste,
Aux beaux jours de César joint les vieux ans d'Auguste,
Ce génie à-la-fois si sage et si hardi,
Frédéric (2), dans un art par lui-même agrandi,

(1) On se souvient de la révolution que fit dans l'armée hanovrienne, en 1758, le changement de général, lorsque le prince Ferdinand de Brunswick se mit à la tête de cette armée.

(2) Le feu roi de Prusse, oncle du prince Léopold de Brunswick.

Instruira ta jeunesse. Henri (1) sera ton guide;
Henri, de la vertu l'ami le plus solide;
Henri, guerrier sensible et modeste vainqueur,
Qui maîtrisa toujours la fortune et son cœur.
Enfin, si, moins épris de ce calme stoïque,
Tu préfères l'éclat d'une ardeur héroïque,
Charles (2) à ta valeur offre un modèle heureux.
Tu l'as vu ce héros aimable et généreux,
Redouté, mais chéri de ses rivaux de gloire,
Comme dans un tournoi disputer la victoire,
Et, couvert de poussière et de sang inondé,
Applaudir dans l'arène aux exploits de Condé.

Hélas! c'était à lui qu'eût ressemblé son frère.
Fier et doux, simple et grand, son brillant caractère,
Sur des bords étrangers, dans des camps ennemis,
Eût trouvé des rivaux et laissé des amis.
Né pour fixer la gloire et désarmer l'envie,
Que de liens puissants l'attachaient à la vie!
Jeune, heureux, cher au monde!. et ces nœuds sont brisés!
Et tant de biens si chers il les a méprisés!
Pourquoi? — Lorsque César, sur les mers de l'Épire,
S'expose à la tempête, il y va d'un empire,
De l'empire du monde; et toi, plus généreux,
Où vas-tu, Léopold? Sauver deux malheureux!

Non, ce n'est point ici cette illustre carrière,

---

(1) Le prince Henri de Prusse, oncle du prince Léopold de Brunswick.

(2) Le prince de Brunswick régnant, frère de Léopold. On sait avec quelle noblesse et quelle loyauté il a fait la guerre.

Où, tenant dans ses mains la trompette guerrière,
L'attend la Renommée avec ses yeux ouverts,
Et ses voix, dont le bruit va remplir l'univers:
Il est seul. — Mais l'Oder a franchi ses rivages.
Et, chargé de débris, il poursuit ses ravages.
Sur les flots mugissants ces débris dispersés,
Dans les plaines au loin les hameaux renversés,
Les troupeaux submergés dans l'étable écroulée,
La moisson sur le fleuve encore amoncelée,
Et le lit où le pauvre, oubliant son labeur,
Du ciel au moins en songe espérait la faveur,
Et le berceau flottant, où la faible innocence
Voit sans effroi la mort si près de la naissance,
Où dort peut-être encore, au bruit sourd du torrent,
Cet enfant suspendu sur son sein dévorant...
O Dieu!... tout s'épouvante; et loin du bord funeste
La fuite a des hameaux dispersé ce qui reste.

Deux hommes seuls encor de tant d'infortunés,
Luttent contre les flots, par les flots entraînés;
Et le triste habitant de la rive opposée
Au plus grand des périls voit leur vie exposée.
Frémissant, consterné, prêt à les voir périr,
Chacun cherche des yeux qui les va secourir;
Mais qui peut du torrent dompter la violence?
Des plus hardis rameurs le courage balance;
Lorsqu'un jeune homme arrive, et, les mains pleines d'or:
« *Enfants, qui veut me suivre? Il en est temps encor.*
Une barque, et volons au secours de nos frères. »
La barque se présente à ses vœux téméraires:
Il y monte, et, rompant le nœud qui la retient,
Il crie aux malheureux que cet espoir soutient:

« *Amis, je viens à vous; redoublez de courage.* »
Alors, fendant le fleuve, et défiant sa rage,
Sur le dos de la vague on le voit suspendu;
Dans le fond de l'abyme on le croit descendu;
Il remonte; et le flot que la rame sillonne,
Étonné d'obéir, autour de lui bouillonne.

A l'audace, à l'ardeur, à l'intrépidité
Qu'inspire à ce mortel la simple humanité,
On s'écrie, en tremblant d'espérance et de joie:
« *Est-ce un ange, un sauveur que le ciel leur envoie?*
C'est Léopold, c'est lui, c'est ce jeune héros. »
Et la barque à l'instant disparaît sous les flots.

Un lamentable cri frappe le ciel et l'onde.
Tous les yeux, attachés sur la vague profonde,
Redemandent Brunswick au terrible élément.
Dans des sillons d'écume il paraît un moment;
Il nage, il se débat, il s'épuise, il succombe. —

Ah! que du moins les flots le rendent à la tombe.
Avec un saint respect sur le bord recueillis,
Que ses restes sacrés y soient ensevelis.

Et vous que des vertus la mémoire intéresse,
Accourez, éloquente et sensible jeunesse,
Venez tous rendre grace, au nom des malheureux,
A celui qui daigna vivre et mourir pour eux;
Venez tous révérer, au nom de la nature,
Celui qui, de l'orgueil abjurant l'imposture,
Et de ses devoirs d'homme occupé constamment,
S'exerça dès l'enfance à ce grand dévouement.
Dites par quelle aimable et tendre inquiétude,

Fuyant de son palais la froide solitude,
Il venait dans la foule, ami sage et discret,
A l'indigent timide arracher son secret;
Dites à son aspect quel rayon de lumière
Semblait du laboureur éclairer la chaumière;
Dites à son aspect quelle noble chaleur
Du soldat sous la tente animait la valeur;
Et de l'humanité religieux organes,
Puissiez-vous au tombeau faire entendre à ses mânes
Les regrets dont pour lui tous les cœurs sont émus!
Léopold est pleuré comme Germanicus.
Voyez ce deuil profond, ce silence, ces larmes,
Ces soldats d'un air morne appuyés sur leurs armes,
Ces héros recueillis dans leur sombre douleur;
Frédéric méditant ce qu'eût fait sa valeur,
Frédéric attendri, fixant un œil de père
Sur ce tombeau qu'un peuple en gémissant révère;
Quel spectacle! Et jamais un plus illustre prix
A-t-il, enfants du Pinde, enflammé vos esprits?
Pour chanter Léopold, Philippe (1) vous rassemble.
Ah! qui l'honore ainsi sans doute lui ressemble;
Et celui qui de fleurs veut couvrir son tombeau,
Ne voit pas sans envie un dévouement si beau.
Loin de nous désormais, loin des temps où nous sommes,
Ce dur mépris des grands pour le reste des hommes.
L'humanité sacrée a recouvré ses droits.
Les peuples ne sont plus étrangers à leurs rois;
Et je crois ne plus voir dans cet âge prospère,
Que d'heureuses tribus, dont le chef est le père.

---

(1) Monseigneur comte d'Artois, aujourd'hui *Monsieur*. (1820.)

LETTRE CCLXII.

M. Chénier n'a pas manqué d'imprimer sa tragédie d'*Azémire*, avec une préface où il prouve que sa pièce est fort bonne, et que la cour et la ville ont eu tort de la siffler. Toute la confiance d'un âge qui ne doute de rien, et toute la vanité des mauvais auteurs, se montrent à découvert dans cette belle préface. Il commence par dire qu'on trouvera dans la pièce, non pas des coups de théâtre, mais *des passions*. Il est très-vrai qu'il n'y a pas de coups de théâtre, et je ne vois pas qu'il y ait de quoi se vanter; car les vrais coups de théâtre, ceux qui sont suivant les règles de l'art, sont un des succès de nos grands maîtres. Mais il n'y a pas plus de *passions*, à moins qu'il n'appelle des *passions* une froide et insipide copie de *Bérénice*, d'*Ariane*, de *Didon*, où il a substitué à la tendresse délicate et vraie, à ces emportements d'un amour outré, à ces plaintes déchirantes, à l'éloquence de la douleur, un abandon langoureux et imbécille, une résignation monotone absolument contraire à la nature, au caractère d'une amante, à la dignité d'une reine. Son *Azémire*, reine d'Antioche, éprise, de la veille, pour un prisonnier chrétien qui se nomme *Turenne*, trouve fort bon qu'un autre chef chrétien, *d'Amboise*, député vers elle pour traiter d'un échange, vienne lui arra-

cher son amant, s'en vante devant elle, lui fasse des leçons de sagesse, et ordonne à *Turenne*, en sa présence, de renoncer à elle. Loin de s'en plaindre ou de s'en offenser, elle convient qu'il a raison, et ne trouve rien à lui opposer, si ce n'est qu'elle mourra. Et c'est là de la *passion*, c'est là de la tragédie, et cette situation si fausse dure pendant cinq actes, sans aucun incident qui la varie, sans progression, sans péripétie; et un jeune homme, qui n'est pas aux éléments de l'art, en donne des leçons dans sa préface! Il nous apprend que *la simplicité* est recommandée par les anciens : vraiment oui, *la simplicité*, mais non pas l'insipidité, le vide d'action, l'absence totale de tout mouvement, de tout effet. Il prétend que *nos meilleurs poëtes, en présentant sur la scène française des tragédies grecques, ont presque toujours gâté leur sujet par une double intrigue;* de qui donc veut-il parler? Est-ce de l'*OEdipe* de Corneille? Mais cet *OEdipe* est mauvais de tout point, et a cent autres défauts que la double intrigue. Est-ce de celui de Voltaire? mais il a réussi, malgré l'amour de *Jocaste* et de *Philoctète*, généralement condamné, et non pas à cause de cet amour. Dans *Mérope*, dans *Oreste*, il n'y en a point. Racine a-t-il gâté *Iphigénie*, *Andromaque*, *Phèdre?* Il me semble que l'on convient qu'il a surpassé de beaucoup ses modèles. C'était l'avis de Boileau, qui s'y connaissait et qui aimait les anciens. Racine savait un peu mieux que M. Ché-

nier à quel point il fallait se conformer à la simplicité grecque, et ce qu'il fallait y ajouter. Il n'y a point d'épisode dans l'*Iphigénie en Tauride* de Guymond de la Touche; il n'y en a point dans le *Philoctète* que j'ai mis au théâtre. Je ne connais que l'*Électre* de Crébillon où le sujet soit véritablement défiguré; et, quoique Crébillon ait eu du génie, il n'est pas mis par les connaisseurs, ni même aujourd'hui par le public, au rang des classiques et des modèles.

Ce n'est donc pas *la simplicité* qui a fait tomber *Azémire*, comme l'auteur voudrait nous le persuader : c'est l'ennui. Il s'applaudit beaucoup des éloges dont il a été *comblé* dans l'*Année littéraire;* mais c'est un nouveau signe de réprobation, de n'être loué que dans un pareil journal, qui a, pour affiche publique et pour caractère soutenu et avoué, la haine de tous les talents, et par conséquent voué à la nécessité de ne louer que ce qui est mauvais; car il faut bien louer quelque chose.

Il convient que son rôle de *Solyman*, qui est le rival de Turenne, est *inutile*, et il cite, *pour le défendre*, *Antiochus*, dans *Bérénice*, et *Assur*, dans *Sémiramis*. Mais *Antiochus* n'est rien moins qu'inutile, il est nécessaire à la pièce; il y est parfaitement lié; il y produit des incidents qui intéressent; il fait et il dit ce qu'il doit dire et faire, et *Solyman* n'est rien de tout cela. Il n'a point de caractère, et n'agit point. *Assur*, dans *Sémiramis*,

n'est pas à beaucoup près si parfait que l'*Antiochus* de *Bérénice;* mais il tient à l'action et n'est pas *inutile*. Rien de tout cela ne justifie *Solyman*.

Mais ce qui fait voir sur-tout combien M. Chénier est encore ignorant dans son art, c'est ce qu'il oppose aux reproches qu'on lui a faits, que son dénouement était prévu; *il l'est nécessairement,* dit-il, *dans toutes les tragédies fondées sur l'histoire. Il y en a dont le titre même annonce le dénouement, témoin la* Mort de César. *On en peut dire autant des sujets fondés sur des fables très-connues. Dans les pièces où le caractère d'un personnage produit le dénouement, si ce caractère est bien tracé, le dénouement est prévu :* autant de mots, autant de sottises. Si le raisonnement de l'auteur était juste, jamais le dénouement ne serait imprévu que la première fois qu'on verrait une pièce, et par conséquent aucune de celles qui sont restées au théâtre n'aurait cet avantage-là. Mais quelle étrange bévue de confondre les connaissances que le spectateur apporte au théâtre, avec les impressions qu'il y éprouve! Qui peut ignorer que le dénouement est plus ou moins prévu, suivant que les incidents qui le précèdent sont ménagés avec plus ou moins d'art? Qui peut ignorer que le spectateur se livre à l'illusion du moment, suit la marche de l'auteur, et s'abandonne aux mouvements de crainte ou d'espérance qu'on sait lui donner, et qui sont absolument indépendants de ce qu'il savait avant d'arriver? On

n'a peut-être jamais rien avancé de plus absurde. Rien ne fait mieux sentir combien nos jeunes auteurs réfléchissent peu sur un art qu'apparemment ils imaginent deviner, et combien ils sont étrangers aux premières notions, aux plus simples idées de cet art qui demande tant d'étude et de méditation. C'est comme si l'on entreprenait de faire un tableau avant de savoir les premières règles du dessin.

Le style est digne du reste. On voit que le jeune auteur, qui ne manque ni de disposition, ni de facilité, est misérablement égaré par la fausse doctrine de nos journalistes; qu'accoutumé à n'entendre louer que les figures hardies, comme le seul mérite du poëte, la beauté par excellence, il s'est fait un malheureux systême de figurer sa diction à tout propos et hors de propos. De là l'absence totale du naturel, de la vérité, de l'élégance, du nombre, l'oubli de toute espèce de convenance. On voit que le jeune auteur, bien content de lui quand il a entassé des métaphores déplacées et bizarres, compte d'ailleurs pour rien la propriété des termes, la justesse des idées, la tournure et la construction des phrases. Les dix premiers vers suffisent pour apercevoir au premier coup-d'œil un mauvais style, fondé sur un mauvais systême. C'est le confident *Narsès*, qui parle à *Solyman*, sultan de Nicée:

Je ne me trompe point: quoi! seigneur, c'est vous-même?
Ah! daignez pardonner à ma surprise extrême.

Et pourquoi faut-il *pardonner* à cette *surprise?* qu'a-t-elle produit d'offensant? Ce sont là des mots mis au hasard:

Quel destin vous conduit? parlez: comment ce jour
M'offre-t-il, en ces lieux, Solyman de retour?

Comment ce jour m'offre-t-il Solyman de retour, est une tournure forcée, et un confident ne dit point à son maître, sans une raison grave, *parlez:* c'est de ses questions qu'il devrait lui demander pardon, et non pas de sa *surprise.*

Le glaive des chrétiens est levé sur nos têtes;
Dans ce trouble *effrayant* des *sanglantes tempêtes*,
Quoi! pour nous secourir *vous les avez forcés*,
Ces remparts, ces chemins, d'armes tout hérissés?

On n'a jamais dit, ni pu dire, *des tempêtes sanglantes.* Ce sont des images incohérentes; et *effrayant* à côté de *sanglantes*, forme une accumulation vicieuse d'épithètes. *Vous les avez forcés, ces remparts!* Cette inversion est d'une emphase oratoire qui annonce trop de prétentions dans un début et dans le discours d'un confident. La même emphase de figures se retrouve dans les deux vers suivants:

Notre attente est comblée, et sur votre vaillance
Ces murs peuvent encor *fonder quelque assurance.*

Pour justifier *des murs qui peuvent fonder* quelque assurance, il faudrait que ce qui précède fût de nature à amener des figures trop fortes

pour la situation et pour un discours tranquille, qui n'admet que des figures très-naturelles. Voilà comme on écrit aujourd'hui. Il y a quelques endroits bien tournés; mais le tout est un mélange de prosaïsme et d'enflure.

LETTRE CCLXIII.

1788.

L'inondation des pamphlets politiques dure toujours, et la littérature est assez stérile. Rien de nouveau à l'Opéra depuis *Aspasie*, qui s'y traîne comme elle peut; rien aux Français, où *les deux Pages* sont toujours suivis; car on peut compter pour rien *la Fausse apparence*, mauvaise comédie en trois actes, de M. Imbert; qui n'a eu que trois ou quatre représentations, et qui n'est qu'un jargon dialogué. On avait annoncé une *Marseille rendue*, tragédie de M. Leblanc; on en a défendu la représentation à cause des circonstances, et ceux qui connaissent la pièce, assurent qu'on a rendu un grand service à l'auteur, dont l'ouvrage n'aurait probablement pas été achevé, ce qui est très-croyable d'après ce que nous avons de lui. Aux Italiens, rien qui mérite qu'on en fasse mention.

Je n'en ai encore fait aucune du *Théâtre de Monsieur*, ouvert depuis quelques mois. C'est une nouvelle tentative pour naturaliser ici la musique

des opéra-buffa d'Italie; c'est la troisième de cette espèce, et je doute qu'elle réussisse mieux que les deux autres. Cette fois-ci on a joint aux pièces italiennes des parodies françaises et quelques petites comédies; le tout a été jugé avec indulgence; mais ce fonds dramatique est trop peu de chose pour soutenir un spectacle en concurrence avec trois autres dont le fonds est infiniment plus riche, sans compter les petits spectacles qui attirent beaucoup de monde, et particulièrement celui des Variétés, qui a pris faveur de plus en plus. Il y a quelques acteurs qui ont de la vérité et de la gaieté dans ce comique bas, qui est à la portée du plus grand nombre, et la modicité du prix est encore un attrait pour la foule : la musique n'en a pas assez pour nous, pour soutenir seule un spectacle. Elle ne peut jamais être en France que l'accessoire de la partie dramatique dont nous sommes accoutumés à faire notre capital, comme la musique est celui des Italiens. Ce n'est pas qu'on ne rende justice à ce qu'il y a de talent parmi les *bouffons* du théâtre de Monsieur, sur-tout à la voix et au chant de mademoiselle Baletti, et au jeu de Rovedino.

La cantatrice gagnera beaucoup d'argent dans les concerts particuliers; on la fait venir tous les jours dans les meilleures maisons, mais je crains qu'au bout de l'année, les entrepreneurs de ce nouveau théâtre n'aient de la peine à trouver le niveau entre la recette et la dépense, d'autant

que celle-ci est très-forte, et que les sujets de l'orchestre et de la scène coûtent beaucoup.

LETTRE CCLXIV.

Si l'élection de M. de Florian a été difficile, puisqu'il ne l'a emporté que d'une voix, sa réception a été agreable et flatteuse (1). Son discours a fait plaisir, et a été fort applaudi. Il est vrai que le plus grand intérêt de cette séance était dû à la présence du duc de Penthièvre et de la duchesse d'Orléans, dont l'éloge tracé par le récipiendaire a été confirmé par des acclamations universelles qui étaient vraiment l'hommage que tous les cœurs rendaient, non pas au rang, mais à la bienfaisance et aux vertus. Il était naturel que cet intérêt général se répandît en partie sur leur panégyriste et leur protégé; mais son discours n'en avait pas moins un mérite réel indépendant des circonstances, et c'est celui qu'on remarque ordinairement dans les productions de l'auteur, une diction pure, facile, élégante, de la délicatesse dans les pensées, de la grace dans l'expression. Peut-être a-t-il un peu trop multiplié des louanges qui étaient pour ses nouveaux confrères le tribut de la reconnaissance, mais qui n'était pas

(1) Le 14 mai 1788.

tout également avouée par la voix publique. On peut lui reprocher aussi de l'exagération dans ce qu'il dit de M. de Buffon, que sa vie peut être comptée au nombre des époques de la nature. L'auteur de l'*Histoire naturelle* a été un écrivain éloquent; il a fait honneur aux sciences et à notre langue par la beauté de son style; mais il n'a fait époque dans la nature en aucun sens; il n'a point ajouté aux connaissances humaines. Les expressions de M. de Florian ne peuvent s'appliquer qu'à ceux qui ont eu l'influence marquée sur les progrès de l'esprit humain, à un Descartes, à un Newton. Les époques de la nature de M. de Buffon ont probablement fourni au jeune récipiendaire l'idée d'un rapprochement ingénieux; mais les esprits mûrs ne sacrifient point la vérité à la prétention de ces petits ornements.

LETTRE CCLXV.

Ce siècle ridicule est celui des brochures,
Des chansons, des extraits, et sur-tout des injures.

Ces deux vers de M. de Voltaire se trouvent plus vrais de jour en jour. Toute discussion devient querelle, et toute querelle devient scandale. La grossièreté et la virulence des libelles est parvenue à un point dont on n'avait plus d'idée depuis les *Mazarinades*, et qu'il semblait que la

politesse dont nous nous vantons dût bannir sans retour. Deux athlètes fort exercés dans ce genre d'escrime occupent actuellement l'arène, et comme l'objet de leur combat a une importance réelle, et qu'il s'agit de l'utilité publique, la chose n'est pas indigne d'être mise sous les yeux de V. A. I.

Il y a quelques années que MM. Perrier ont imaginé d'amener, dans chaque maison de Paris, l'eau de la Seine, par le moyen d'une pompe à feu, placée à la hauteur de Chaillot, et qui, formant un réservoir sans cesse renouvelé, verserait l'eau dans des tuyaux de fonte ou de bois qui la distribueraient dans toutes les rues, de manière que, les conduits passant devant chaque maison, les propriétaires pussent la recevoir tous les jours dans un réservoir particulier, en payant une petite somme annuelle aux entrepreneurs de la machine. Cet établissement, qui demandait des avances considérables, a été soutenu par une compagnie d'actionnaires, presque tous gens en place, et plus ou moins riches. Beaumarchais a été du nombre, et a mis dans ce projet l'esprit de calcul et l'activité qu'il met à tout. Les abonnements pour l'eau de ces machines, se multipliant tous les jours, les actions ont gagné beaucoup, et sont devenues, comme tant d'autres choses, un objet de spéculation financière. De 1200 livres qu'elles valaient originairement, on les a portées à près de 4000 livres, dans l'espérance de profits considérables que l'entreprise

pourrait valoir, lorsqu'elle serait portée à la perfection. Alors M. de Mirabeau, qui avait déja écrit avec succès sur les actions de la Caisse d'escompte, a écrit aussi sur les actions des Eaux de Paris, dans l'intention de faire voir que l'esprit d'agiotage avait donné à ces effets une valeur fictive et exagérée, dont la chimère ruinerait tôt ou tard ceux qui se laissaient tromper par ces séduisantes spéculations. Sa brochure était d'un ton dur et amer, et tendait à représenter les administrateurs de l'entreprise des eaux, à-peu-près comme des fripons qui cherchaient à faire des dupes. Beaumarchais n'a pas cru devoir laisser ce pamphlet sans réponse, et cette réponse était bien aussi amère que la brochure de M. de Mirabeau. Quant au fond de la question, il paraît que ce dernier a tort; que l'entreprise en elle-même est bonne et utile, quoique susceptible de modifications, et que les actionnaires ne seront pas frustrés du produit de leur argent, quoique fort au-dessous de ce qu'ils ont d'abord espéré. Tout cela, comme on voit, pouvait se réduire au calcul et à la discussion, sans y mêler aucune aigreur, ni aucune personnalité. Mais il en a été tout autrement. M. de Mirabeau vient de répliquer par la satire la plus sanglante et la plus atroce qu'on ait jamais écrite. Il y a, comme dans la brochure de son adversaire, de l'incorrection et du mauvais goût; il y a, de plus, du verbiage et de la déclamation, ce qui ne se trouve pas dans

l'écrit de Beaumarchais, plus précis, plus sage et plus clair; mais, en récompense, on remarque dans celui de M. de Mirabeau, un morceau sur les objets comparatifs entre Londres et Paris, aussi bien pensé que bien écrit. Quant à l'énergie et à la véhémence du style satirique, on en peut juger par le morceau suivant qui termine l'ouvrage.

« Il est plus que temps de terminer ce pénible ouvrage. Une idée m'a soutenu en l'écrivant, c'est qu'il mettrait fin à toutes les incertitudes sur la valeur des actions de la compagnie des eaux de Paris; car lors même que l'administration entreprendrait de publier tout ce qui aurait dû l'être, si le vrai but de son écrivain eût été de me combattre avec les armes de la verité, il est impossible que l'Yvette ne fasse pas, aux machines de MM. Perrier, la concurrence que fait à Londres la nouvelle rivière, à toutes les pompes à feu de cette capitale.

« En vain ces administrateurs si modérés, au nom desquels on vient de m'outrager avec tant d'excès, ordonneraient à leur défenseur de m'adresser une nouvelle réponse, aussi *simple que vraie*, écrite *sans prétention*, *sans fiel* et sans fard; en vain manifesteraient-ils religieusement le produit de leurs fontaines, qui, porté, comme ils l'ont fait, à quarante mille voies par jour, contraste évidemment avec l'état et la situation de ces fontaines, avec le temps et avec l'apparence du concours, puisque durant la plus grande partie du jour elles sont désertes.

« En vain, en nous donnant une note exacte des souscrivants, du nombre des maisons, de la quantité d'eau que chacune reçoit, nous démontreraient-ils qu'il n'y a point d'exagération dans les trois muids et demi, auxquels ils taxent vingt mille maisons sur vingt-six mille.

« En vain, nous désignant les rues garnies de conduits, constateraient-ils que leurs ouvriers en ont posé cet été dix mille huit cents toises.

« En vain, joignant à cette désignation les souscriptions qui ont dû être la condition indispensable de cette pose diligente, nous donneraient-ils une preuve irrécusable de leur fidélité à ne pas avancer un tuyau dans la rue, sans s'être assurés de 20 pour 100 de bénéfice.

« En vain leveraient-ils par des comptes exacts et détaillés de leurs dépenses, les incroyables contradictions, et les inexplicables obscurités des calculs étalés dans leur réponse.

« En vain établiraient-ils incontestablement que leur écrivain, parfaitement sage, profond observateur, et suffisamment instruit des ressources et des besoins de l'agriculture, honore également son génie et son humanité, par l'idée sublime de renvoyer vingt-cinq mille porteurs d'eau à la charrue, comme s'il ne fallait que des bras pour être laboureur, et qu'il prouve invinciblement la convenance de cette métamorphose, par l'invention du métier à bas, qui heureusement n'a pas détruit les tricoteuses, comme il l'affirme.

« En vain parviendraient-ils à démontrer qu'il est ridicule de parler de l'économie du charbon, dans un empire qui doit compter ses jours par siècles, et où déja de très-grandes mines de ce combustible paraissent s'épuiser.

« En vain ces instructions qui, sans doute, eussent été une apologie plus décente, que des assertions sans preuves, des injures que je ne provoquais pas, des calembourgs inutiles, des délations odieuses, des imputations qui dénotent tout à-la-fois, ignorance des faits, mépris des bons principes, et absence totale d'esprit public; en vain, dis-je, ces instructions seraient-elles couronnées par l'accaparement de toutes les actions des eaux, pour les vendre à ces malheureux joueurs à la baisse, qui ont l'effronterie de jouer à jeu ouvert, à un prix qui les ruine, il faudrait toujours convenir qu'à Paris où l'on aura, quand on voudra, l'Yvette et la Breuvone, et où l'on tire en les attendant, de la Seine, à bras d'hommes, la provision d'eau nécessaire à tous les besoins, il est impossible que les pompes à feu fassent jamais une grande fortune, à moins que ceux à qui elles appartiennent, ne restent maîtres du prix de l'eau: calamité affreuse par-tout, et bien plus qu'ailleurs dans un pays où les monopoles ont tant de protecteurs, et où le gouvernement a un si grand intérêt à préserver les contribuables du renchérissement des choses de première nécessité.

« Si l'incertitude sur les faits, l'erreur, le char-

latanisme, ne sauraient procurer aucun bien réel, à plus forte raison, sans doute, il faut éclairer par la discussion tout ce qui intéresse la fortune des citoyens, et celui qui veut étouffer l'esprit de recherche et de calcul, d'où naissent les véritables appréciations, celui-là ne saurait avoir des intentions pures.

« M. de Beaumarchais dit *qu'on peut supposer, sans m'offenser, qu'indépendamment du projet de faire tomber le prix des actions pour servir mes amis les joueurs, d'autres motifs de haine contre l'entreprise des pompes à feu ont dicté la plupart de mes observations*; et, après cette douceur, qui, comme on voit, n'a pas dû m'*offenser*, il revient sans cesse à ces joueurs à la baisse, pour lesquels seuls il veut que j'aie fait mon Mémoire sur les eaux.

« Mais il oublie que l'on combattait de la même manière mon livre de la caisse d'escompte et celui de la banque de St. Charles, que ce sont même les seules réponses qu'on y ait faites, et qu'il levait les épaules à cette méthode savante de réfuter un livre.... Cet ouvrage ne saurait être bon; il a été composé dans des vues intéressées... Pitoyables jongleurs! et où est le livre que des vues intéressées n'aient pas produit ? L'amour de la vérité, l'amour de la gloire, ne diffèrent de celui de l'argent, qu'en ce qu'ils sont plus rares et appartiennent à une autre espèce de sentiment. Ils sont plus nobles sans doute; mais il ne s'agit

pas ici de noblesse. Il s'agit d'un intérêt quelconque, il s'agit de savoir si l'on doit se méfier de tout travail, de tout examen, de toute analyse, qui est le produit d'un intérêt quelconque.

« Eh! quand ai-je mérité qu'on en supposât aucun à mes ouvrages qui ne fût pas digne d'estime? Peu d'hommes, je le sais, et je ne manquai jamais une occasion de le répéter, peu d'hommes ont donné plus que moi prétexte à la calomnie, pâture à la médisance. Mais je le demande hautement, parce que ma conscience m'en donne le droit, quel écrivain peut s'honorer de principes plus courageux, de vues plus désintéressées, d'une plus fière indépendance? Mon premier but, loin de prétendre le déguiser, je me fais gloire de le dire; mon premier but, en me vouant à la périlleuse profession d'apôtre de la vérité, fut de mériter l'oubli de mes longues erreurs. Voilà le seul intérêt, la seule ambition que je connus jamais; et j'espère en obtenir le succès; car enfin, qu'importent au public les écarts d'une folle jeunesse, si l'âge mûr lui paie un tribut noble et généreux? Mais malheur à ceux qui se feraient un titre de torts dès long-temps avoués, cruellement expiés, et peut-être suffisamment réparés, pour me refuser les égards que mérite tout citoyen incessamment occupé d'études, de recherches, d'ouvrages qui intéressent le bien général.

« Et lorsqu'une discussion est publique, qu'im-

porte le genre d'intérêt auquel on la doit ? C'est lorsque l'intérêt se cache, c'est lorsqu'il évite tout examen critique; lorsque n'écrivant rien, ne publiant rien, ne se servant que de paroles artificieuses et d'insinuations secrètes, il varie au gré des circonstances et des personnes, il choisit les esprits crédules ou peu éclairés, pour exercer sur eux, dans les ténèbres, l'empire de la séduction; c'est alors que l'intérêt est suspect de n'avoir que des vues honteuses. M. de Beaumarchais dit *qu'on n'a rien imprimé sur les actions des eaux, pour en faire monter le prix*..... Certes, les joueurs à la hausse se seraient bien gardés d'écrire; mais en ont-ils moins parlé, moins intrigué, moins répandu de fables, moins proclamé de promesses exagérées ?.... Eh ! de quel droit défendrait-on à un honnête homme d'augmenter sa fortune, en l'associant aux combinaisons que le bien public réclame ? Se condamnera-t-il au silence par cette seule raison, que ce qu'il dira de vrai et d'utile lui aura d'abord été suggéré par l'examen de son propre intérêt ? Interdira-t-on à l'ami de la vérité de publier des calculs, d'en vérifier, d'en combattre, de développer ses vues sur des sujets de simple économie publique ou particulière, parce que son attention sur ces objets a d'abord été excitée par l'intérêt personnel de quelqu'une de ses relations ? Auquel de ces deux rapports qu'on doive ces discussions, faut-il pour cela les proscrire ? Sommes-nous destinés à n'être jamais que

des enfants ignorants, ceints d'un bandeau sur lequel l'intrigue et le charlatanisme aient le droit exclusif de nuancer leurs illusions? Et dans ce dernier cas même, où sont donc les titres de M. de Beaumarchais pour s'instituer notre pédagogue, pour nous imposer silence par la sotte magie de ces mots, *il parle pour son intérêt, Il parle pour l'intérêt de ses amis?*.... Laissez faire ce rigide casuiste, et vous l'entendrez dire du livre dont il ne pourra pas calomnier les vues, *qu'il ne peut rien valoir, que l'auteur n'avait aucun intérêt à la chose, qu'il n'en saurait être suffisamment instruit, qu'il s'est mêlé de ce qui, en aucun sens, n'était son affaire*... Ah! comment une administration qui a besoin de la confiance publique, a-t-elle pu se servir d'un écrivain dont le nom et la manière décréditeraient la vérité même?

« Pour vous, monsieur, qui, en calomniant mes intentions et mes motifs, m'avez forcé de vous traiter avec une dureté que la nature n'a mise ni dans mon esprit, ni dans mon cœur; vous que je ne provoquai jamais, avec qui la guerre ne pouvait être ni utile, ni honorable; vous que je plains sincèrement d'avoir pu descendre jusqu'à prostituer votre plume, déja trop avilie, à servir la cupidité de ceux-là mêmes, peut-être, dont les lâches manœuvres vous eussent imprimé la double flétrissure du ridicule et de l'infamie, si l'opinion publique pouvait jamais obéir à un

coup d'autorité dirigé par l'intrigue..... Croyez-moi, profitez de l'amère leçon que vous m'avez contraint de vous donner. Souvenez-vous qu'il ne suffit pas de l'impudence et des suggestions de cour, pour terrasser celui qui a ses forces en lui-même, et dans un amour pur de la vérité; souvenez vous que, s'il est des hommes, dont il est aisé d'endormir les ressentiments à l'aide de leur amour-propre, et qui, au prix de quelques éloges, laissent patiemment insulter leur morale, je ne suis pas un de ces hommes. La critique la plus mordante de mes ouvrages et de mes talents m'eût laissé calme et sans humeur. Vingt lignes de plates exagérations sur mon style et mon éloquence, en me dévoilant mieux votre bassesse, ne m'ont rendu que plus sévère pour vos perfides insinuations. Retirez vos éloges bien gratuits; car, sous aucun rapport, je ne saurais vous les rendre; retirez le pitoyable pardon que vous m'avez demandé; reprenez jusqu'à l'insolente estime que vous osez me témoigner; allez porter vos hommages à vos semblables, à ceux qui, pour tout sens moral, ont de la vanité. Pour moi, qui ne me connais d'autre mérite qu'un zèle ardent à servir la raison et la justice, qui ne trouvai jamais de talent que dans une forte persuasion, de noblesse que dans la bonne foi, de vertu que dans le courage utile; moi qui, pour tout vœu, n'aspire qu'à m'honorer jusqu'au tombeau, de mes amis et de mes ennemis, je laisse à jamais, vous,

vos injures, vos outrages; et je finis ce fatigant polémique, qui vous laissera de longs souvenirs, en vous donnant à vous-même un conseil vraiment utile : NE SONGEZ DÉSORMAIS QU'A MÉRITER D'ÊTRE OUBLIÉ. »

LETTRE CCLXVI.

Le premier ouvrage de M. Collin, *l'Inconstant*, quoique le principal caractère, le plan et la conduite de la pièce fussent totalement vicieux, avait annoncé du talent pour la comédie. On y avait remarqué un dialogue facile et naturel, de l'esprit et de la gaieté. Il vient de justifier les espérances qu'il avait données, et le succès de sa nouvelle pièce est une juste récompense de ses progrès. Elle est intitulée, *l'Optimiste*, *ou l'Homme content de tout*. Ce second titre est le seul qui lui convienne, ou plutôt il devait l'appeler *l'Homme toujours content*; car ce qui caractérise son principal personnage, c'est de voir dans toutes les choses, le bon côté. Ce n'est nullement *l'optimisme* philosophique qui consiste à soutenir que tout ce qui est, est le mieux possible. Cette doctrine léibnitienne, admirable dans les vers de Pope, et si ridicule dans le Pangloss de Voltaire, ne pouvait guères faire le fond d'une comédie, et n'offrait tout au plus que le personnage d'un pédant subtil. L'idée de M. Collin est beaucoup

plus heureuse et plus théâtrale : il a voulu peindre cette tournure d'esprit et de caractère qui dispose à voir tout sous le jour lé plus favorable. Cette manière d'être est la plus heureuse de toutes, et n'est pas infiniment rare. Elle ne tient pas à un systême ; elle tient uniquement au caractère et à l'humeur : elle est très-bien peinte dans la pièce de M. Collin, qui a eu le mérite de sentir qu'un personnage de cette nature, plein de bonté et de gaieté, serait d'autant plus agréable aux spectateurs, que tous désireraient de lui ressembler. Aussi ce rôle, supérieurement joué par Molé, a fait le succès de l'ouvrage. Les autres ne sont pas à beaucoup près aussi bien conçus et sont plus ou moins défectueux. L'intrigue est faible. Les trois premiers actes ont peu d'action, et ne se soutiennent que par l'agrément des détails ; mais dans les deux derniers, il y a des situations qui font ressortir très-heureusement le principal personnage, et tous les incidents de la pièce servent plus ou moins à le faire valoir. Le dénouement est un peu forcé ; mais il a le grand avantage de rentrer, plus que tout le reste, dans le dessein de l'auteur, et de développer mieux que jamais le rôle de l'Optimiste ; aussi a-t-il été extrêmement goûté. En total, la représentation de cette comédie produit un plaisir continu, parce que le dialogue est à-la-fois naturel et ingénieux, plein de saillies très-gaies et de sentiments aimables ; il fait naître le rire de l'ame, et plaît à l'es-

prit par un très-bon goût de style. Cet ouvrage, qui a ramené sur la scène la plaisanterie des honnêtes gens, fait d'autant plus d'honneur à son auteur, que, malgré la séduction de l'exemple, il n'a point eu recours à la ressource facile de la bouffonnerie et des quolibets, et s'est préservé du jargon et du cailletage que les mines de Molé et de mademoiselle Contat ont fait réussir, dans les petites pièces de MM. Vigée et Forgeot, et qui sont insupportables à la lecture. Je crois, au contraire, que M. Collin soutiendra cette épreuve, qui seule affermit la réputation. C'est sans contredit celui de tous nos jeunes gens qui annonce le plus de talent pour la comédie. M. Andrieux, son ami, auteur des *Etourdis,* paraît marcher dans la même route; mais jusqu'ici il ne s'y est pas encore avancé aussi loin que M. Collin.

Notre jeunesse littéraire ne donne pas les mêmes espérances pour la tragédie : ce n'est pas faute d'aspirants, et même d'aspirants précoces. Un M. Lemercier vient de débuter dans la carrière, à seize ans, par une tragédie de *Méléagre.* Il ne faut sans doute juger de l'auteur, ni par le sujet qui est très-mauvais, ni par l'exécution qui ne vaut pas mieux. On ne peut pas, à seize ans, faire une tragédie même passable. Mais on peut y apercevoir de la disposition, et le public, malgré l'indulgence que réclamait l'âge de l'auteur, n'a pas paru trouver en lui matière à encouragement; il a fallu retirer la pièce après la première représentation.

Les amateurs du théâtre se sont rappelé que la Grange-Chancel avait fait aussi un *Méléagre*, et avait de même débuté, à seize ans, par un *Jugurtha*. Mais cet exemple n'est pas d'un présage favorable. La Grange, que son abominable libelle des *Philippiques* rendit si malheureusement célèbre, n'a jamais eu de réputation dans le genre dramatique. C'est un de nos plus mauvais poëtes : aucune de ses pièces n'a pu rester au théâtre, et la moins mauvaise de toutes, *Amasis*, a disparu depuis *Mérope*, dont il avait gâté le sujet.

On devait bien s'attendre que parmi tant d'auteurs attaqués dans le petit *Almanach* de Rivarol, il y en aurait qui voudraient prendre leur revanche. Les deux premiers qui se sont présentés dans la lice, sont M. de Cubières et M. Chénier. Tous deux ont pris à-peu-près la même forme, celle du dialogue, et ont à-peu-près aussi mal réussi; la pièce de Cubières est détestable; celle de Chénier, un peu mieux écrite, n'est qu'une copie maladroite d'un chef-d'œuvre de satire, du *Pauvre diable*. Ce jeune auteur, jusqu'ici, ne semble travailler que de réminiscence. Tous ses vers rappellent ceux qu'on a lus et qui valent mieux. Idées, tournures, pensées, tout est d'emprunt; mais quelquefois, du moins, il se relève par l'expression. Il a quelques jolis vers. Le plus grand défaut de la pièce, c'est la disconvenance des discours et du personnage. Que *le Pauvre diable*, dans Voltaire, avoue ingénu-

ment ses disgraces littéraires, la vraisemblance n'est pas blessée; mais que Rivarol, que le satirique fait parler, fasse de lui-même un portrait odieux, qu'il se peigne comme l'être le plus vil et le plus abject, qu'il dise de lui tout ce qu'en diraient les autres, la supposition est maladroite et révoltante; elle prouve que M. Chénier n'a pas encore l'idée du plan d'un ouvrage quelconque, et ne fait pas mieux une satire qu'une tragédie. Voici quelques-uns de ses vers : c'est Rivarol qui parle.

.... Je rêve un beau matin
Que je suis fait pour un brillant destin;
Je vois, j'entends, les nymphes de mémoire
Me reprocher d'ensevelir ma gloire,
De m'oublier, quand le peuple et le roi,
Quand tout Paris ne comptent que sur moi.
Gagné bientôt par un si doux reproche,
A mon réveil, je prends ma place au coche,
J'arrive enfin, brûlant d'être aperçu,
Et de la gloire épris à son insu.

Ce dernier vers est très-heureux. Le reste est une imitation très-faible de ces vers sur Clément;

Clément, de sa province, arrive un drame en poche;
Il croit trouver la gloire en descendant du coche, etc.

Voici un autre morceau qui vaut mieux. C'est l'interlocuteur qui parle à Rivarol.

Pouvais-tu pas, rieur mélancolique,
Et d'un seul pied chaussant le brodequin
En vers moraux ennuyer ton prochain ?
Las d'attendrir un facile auditoire,
Ces froids sermons ont des succès sans gloire.
Tout en bâillant, chacun aurait vanté
Ton esprit, non, mais bien ta probité.

C'est encore une imitation d'un endroit du *Pauvre diable*, sur le comique larmoyant. Mais ici ce genre de drame est poétiquement caractérisé par ce vers excellent, et qui appartient à l'auteur :

Et d'un seul pied chaussant le brodequin.

C'est à-peu-près tout ce qu'il y a de bon dans sa brochure.

LETTRE CCLXVII.

V. A. I. peut se rappeler la ridicule affaire de Kornman et de Beaumarchais, et les premiers mémoires dont j'ai eu l'honneur de lui parler, non pas comme d'un objet qui, par lui-même, méritât beaucoup d'attention, mais comme d'un scandale qui avait fait du bruit dans toutes les gazettes, parce que tout ce qui tient à Beaumarchais est en possession d'en faire. Cette dégoûtante querelle, qu'on ne pourrait pas approfondir sans fouiller un tas d'ordures, a pris une

tournure fort singulière entre les mains de M. Bergasse, dont elle a fait depuis quelque temps un personnage. La manière dont il s'y est pris fait voir qu'il cherchait à tirer cette affaire de l'ordre juridique, et à lui donner un intérêt plus étendu et plus général, et les circonstances l'ont favorisé. D'abord, à propos d'adultère, quoiqu'il fût plus que probable que Kornman avait bien voulu être tout ce que sa femme l'avait fait, M. Bergasse, qui a des connaissances et du talent, n'a pas manqué de faire une longue excursion dans la morale, et d'étaler une sévérité de principes, dont l'effet est toujours plus sûr, à mesure que les mœurs sont plus corrompues: c'est un effet de contraste qu'on a observé dans tous les temps, et son dernier mémoire a eu beaucoup d'éclat. Le procès de Kornman n'y est plus qu'une espèce de texte pour entamer un sermon politique. Il l'adresse au roi lui-même (1), se met sous sa protection, en lui dénonçant ses ministres, en invectivant contre toutes les opérations du gouvernement; on peut juger si ce mémoire a été dévoré. On l'a laissé débiter sans obstacle, et le roi a eu la bonté de défendre qu'on inquiétât l'auteur.

Il règne dans ce mémoire une éloquence véhémente et passionnée; il y a des vérités utiles et courageuses, de bonnes vues et de bonnes

---

(1) Le 11 juin 1788.

idées : voilà son mérite : l'esprit de parti l'a ridiculement exagéré, comme de raison ; les gens de bon sens ont vu tous les vices de cette diatribe ; le faux y est mêlé avec le vrai, soit dans les principes, soit dans les faits. On y inculpe personnellement le ministère sur des maximes d'administration qui ont été constamment les mêmes depuis Louis XIV. On pouvait attaquer ces maximes ; mais il ne fallait pas en faire un objet d'accusation personnelle. Cette injustice est très-répréhensible, sur-tout dans un homme qui se donne pour un apôtre de la vérité. L'auteur a une dialectique déliée, mais une logique infidèle ; c'est le défaut de tous ses mémoires, et ce défaut échappe au plus grand nombre des lecteurs, qui manquent, ou de lumières, ou d'attention ; mais ce qui est plus susceptible d'être remarqué, c'est le mauvais goût de son style ; il a tous les défauts qui gâtent les bonnes qualités qu'ils avoisinent ; sa chaleur devient frénésie : en cherchant la force, il tombe dans l'affectation, dans le néologisme, dans la déclamation. Il dit que Beaumarchais *sue le crime ;* il prend pour une noble fierté, un égoïsme intolérable, une jactance puérile, qui va jusqu'à dire, *la fière et imposante destinée que le ciel m'a départie.* Sa diction est très-incorrecte ; ses phrases sont souvent mal tournées et ses constructions embarrassées à l'excès par la multitude de phrases incidentes. Il manque quelquefois de propriété dans les termes, et ses idées

politiques sont obscurcies par une métaphysique recherchée. En total, c'est une tête qui fermente, un tribun du peuple qui déclame, plutôt qu'un homme sage qui pense, et un véritable orateur qui persuade. Ce qu'il y a eu de plus remarquable dans ce procès, c'est le soin qu'ont pris les deux parties de faire leur cour aux parlements. M. Bergasse a plaidé violemment leur cause, et leur a prodigué les éloges; il a reproché malignement à Beaumarchais ses liaisons avec leurs plus puissants ennemis. Qu'a fait celui-ci? il s'est dépêché d'imprimer un mémoire, où, sans traiter le fond de l'affaire non plus que M. Bergasse, il a raconté tout ce qu'il avait fait auprès de M. de Maurepas, au commencement de ce règne, lorsqu'il fut question de rétablir l'ancien parlement. Il a raconté ce qu'il avait écrit alors à ce sujet. Rien n'est plus fait pour donner une mauvaise idée des lois, que cet empressement de flatter les juges; quand on a si grand besoin des uns, c'est qu'on ne peut guères se fier aux autres.

LETTRE CCLXVIII.

L'*Éloge de Louis XII*, que l'académie vient de couronner, est estimable sur-tout en ce qu'il fait voir que son auteur, qui est jeune encore, est du moins dans la bonne route. Il y règne en général un bon esprit; la diction en est assez

saine ; il y a des mouvements oratoires, quelques morceaux bien faits ; le sujet est bien conçu ; il pouvait être plus approfondi ; on peut y désirer plus de force dans la pensée et dans l'expression, moins d'imitation marquée des ouvrages connus ; mais aussi l'auteur s'est préservé de la déclamation et du mauvais goût ; il paraît avoir étudié les bons modèles : ce que je crains, c'est qu'il n'en ait fait une étude trop servile, qu'il ne s'accoutume à tirer plus de ses lectures et de sa mémoire, que de son propre fonds. Il a trente ans, et à cet âge, ce n'est pas assez d'être un bon écolier ; je voudrais quelque chose qui annonçât qu'on peut devenir un homme.

Voici comme il annonce son héros, et le plan qu'il suivra dans son Éloge :

« Ce sont donc les bienfaits de son administration intérieure que je vais développer ; et si l'histoire, qui doit une justice rigoureuse aux souverains qui ne sont plus, pour l'instruction de ceux qui vivent encore, dit avec sa sévérité inflexible : Louis XII, trompé par les préjugés et les erreurs de son siècle, engagea la France dans une guerre ruineuse, et prodigua l'or et le sang pour de vaines conquêtes ; je répondrai : Il aima son peuple, et fit régner les lois. Lorsqu'elle dira : Louis, indigné de voir les attentats qui souillaient le saint-siège, en voulant mettre la tiare sur la tête de son premier ministre, hasarda et perdit en un moment le fruit de ses vic-

toires; je répondrai : Il aima son peuple, et protégea les faibles contre l'oppression des grands. Lorsqu'elle dira : Louis, pour céder aux importunités d'une épouse impérieuse, signa le démembrement de la monarchie; pour satisfaire un ressentiment personnel et pour abaisser la hauteur vénitienne, il se ligua contre ses alliés naturels avec ses plus cruels ennemis; je répondrai encore : Il aima son peuple; il le défendit DE LA TYRANNIE DES GENS DE GUERRE, DES EXACTIONS DU FISC, DE L'AVIDITÉ DE LA CHICANE; il ne respira que pour lui, et son nom est arrivé jusqu'à nous, chargé des bénédictions de tous les âges, comme pour apprendre aux princes que l'amour pour le peuple est la grande et la première vertu des rois. »

Ce plan est sage; mais il est exposé trop crûment; il y fallait plus d'art et de réserve. Si l'orateur eût bien connu l'importance des premières impressions, il n'eût pas commencé par exprimer si durement les fautes de son héros; il se serait contenté de les avouer en général, d'insister sur ce qui les a fait oublier, et lorsque, dans la suite de son discours, il serait parvenu à nous rendre Louis XII aussi cher qu'il doit l'être, c'est alors qu'il aurait pu sans danger, se faire les objections dans toute leur force, sûr d'en avoir affaibli l'effet par avance; c'eût été là une marche vraiment oratoire.

Nous avons ici des curieux dans tous les genres.

Il y en a qui s'occupent à déterrer des manuscrits, et qui font quelquefois d'assez bonnes trouvailles. On peut mettre de ce nombre les *Lettres de Madame*, née princesse de Bavière, et seconde femme de Monsieur, frère de Louis XIV. On vient d'en publier des fragments en deux volumes (1), et l'authenticité en est prouvée. Ce qui leur donne du prix, c'est la multitude d'anecdotes du temps et de détails secrets sur la cour et le gouvernement, le tout écrit par une personne à portée de voir de près. Il faut seulement se défier un peu des passions et des préjugés de la princesse, sur-tout pour ce qui concerne madame de Maintenon. Elle montre une partialité extrême contre cette favorite, dont elle hait d'autant plus l'élévation extraordinaire, qu'elle avoue en cent endroits qu'elle ne saurait souffrir les mésalliances, et certainement il n'y en eut jamais de plus fortes que le mariage de Louis XIV avec la veuve Scarron. La princesse d'ailleurs, sans manquer de ce degré d'esprit et de connaissances des hommes et des affaires que donne l'usage de la cour, ne laisse pas d'avoir sur bien des objets, des idées petites et bornées. Elle croit aux sorciers, aux revenants, aux songes. Nous ne pouvons pas juger de son style épistolaire, puisqu'elle écrivait en allemand; et son traducteur écrit assez mal en français, à en juger sur-tout

(1) En 1788.

par ses notes. Ce qu'on peut faire de mieux, pour donner quelque idée de ce livre, c'est d'en citer des traits : en voici quelques-uns en différents genres.

« Dans ma première jeunesse j'ai beaucoup mieux aimé m'amuser avec des armes, telles que des fusils, des épées, des pistolets, qu'avec des chiffons et des poupées. Je ne désirais rien tant que de pouvoir être garçon, et ce désir a failli me coûter la vie; car ayant entendu conter que Marie Germain était devenue garçon à force de sauter, je me mis à sauter d'une telle façon, que c'est un vrai miracle que je ne me sois pas cassé la tête cent fois pour une.................. »

« La Bessola est morte un an après la dauphine; elle s'en était retournée chez elle (dans son pays). Elle fit encore une fourberie en partant d'ici; elle fit faire une caisse à double fond, dans laquelle elle cacha pour cent mille écus de bijoux et d'argent comptant, puis elle alla pleurer chez tout le monde, et se plaindre de ce que le roi et la cour la laissaient partir comme une mendiante. Mais l'imposture fut découverte à la douane. On en donna avis au roi, qui voulut qu'on lui apportât cette caisse chez lui, fit venir l'impudente créature et lui prouva sa fourberie, en lui disant : « Vous mériteriez que je vous fisse « enfermer et que je vous ôtasse tout cela, pour « punir l'impertinence que vous avez eue de dire « que vous aviez servi feu votre maîtresse pour

« rien; mais je vous méprise trop pour vous té-
« moigner du ressentiment; je me borne à vous
« confondre. Reprenez tout et sortez de mes
« états..... »

« Le premier dauphin était d'un caractère peu susceptible d'amitié, et n'aimait guère que ses plaisirs dans ses amis. Il avait de singulières opinions religieuses. Le plus grand péché, selon lui, était de manger de la viande un jour maigre. Il fit chercher la Raisin, comédienne, un de ces jours d'abstinence, et l'ayant cachée dans un moulin, il ne lui donna ni à manger, ni à boire. Lorsque la cour fut partie (c'était à Choisy), la Raisin n'eut que du pain frit dans l'huile et de la salade. Cette femme en plaisanta beaucoup, et raconta la bonne chère qu'elle avait faite. Je demandai au prince à quoi il pensait en condamnant sa maîtresse à ce régime; il me répondit : « Je voulais bien commettre un péché, mais non pas deux............................ »

« A l'armée, les soldats disaient de feu Monsieur : « Il craint plus que le soleil ne le hâle, qu'il ne craint la poudre et les coups de mousquet..................................... »

« Le duc de Berry se passionna d'abord pour sa femme (fille de monsieur le régent); mais ce tendre amour dura tout au plus trois mois. Il s'éprit alors pour une petite femme-de-chambre, bien noire, bien laide. La duchesse de Berry, qui était fine, ne tarda pas à s'en apercevoir, et

déclara.net à son mari que s'il continuait à avoir de bonnes façons pour elle, à vivre avec elle comme il avait fait dans les premiers mois de leur mariage, elle ferait semblant de ne rien voir; mais que, s'il changeait de procédés, elle s'en plaindrait au roi, et obtiendrait qu'on chassât cette petite personne si loin qu'il n'en entendrait plus parler; depuis ce moment ils ont très-bien vécu ensemble, et contente de le captiver à cet égard, elle lui a laissé toutes ses volontés.....»

« Il y a quelques années qu'il se répandit un bruit à Saint-Cloud, que l'esprit de feu Madame (1) y apparaissait auprès d'un puits, dans le jardin, où elle avait coutume de se mettre souvent, pour éviter la grande chaleur; car c'est un endroit très-frais. Un soir, le laquais du maréchal de Clérembaut y alla puiser de l'eau; il vit quelque chose de blanc sans figure, qui se leva lorsqu'il s'approchait, et qui grandit tout d'un coup de la moitié. Le laquais s'effraya, s'enfuit, dit qu'il avait vu feu Madame, tomba malade et mourut. Peu de jours après, le capitaine du château de Saint-Cloud, persuadé que cet homme avait réellement vu un objet quelconque, s'achemina vers le puits, et vit le spectre informe; mais il prit un autre parti que celui d'en mourir de frayeur; il annonça résolument au fantôme qu'il lui donnerait tout-à-l'heure cent coups de bâton,

(1) Henriette d'Angleterre.

s'il ne disait qui il est. « Ah! M. de Lastera, dit « le spectre, qui le reconnut très-bien, ne me « faites pas de mal; je suis la pauvre Philippinette. » Or, Philippinette était une pauvre femme de village, âgée de soixante et dix-sept ans, qui n'avait plus de dents, dont les yeux chassieux étaient bordés d'écarlate, et qu'un nez énorme et une bouche à l'avenant, rendaient affreuse. On voulut l'envoyer en prison, je l'en préservai en intercédant pour elle. Quand elle vint me remercier, je lui dis : « Quelle rage vous tient de faire « l'esprit, au lieu de vous aller coucher et de « vous reposer! » Elle se mit à rire, et me répondit : « Hélas! madame, à mon âge, on dort « si peu! il faut bien avoir quelque petite chose « qui égaie l'esprit. Tout ce que j'ai jamais fait « dans ma jeunesse, ne m'a pas tant réjoui que « de faire l'esprit; et j'étais bien sûre que ceux « qui n'auraient pas peur de mon drap blanc, se« raient effrayés quand je montrerais mon visage. « Ceux qui avaient peur faisaient tant de gri« maces que j'en riais à mourir, et cette joie me « récompensait de toutes mes peines, d'avoir « porté la hotte toute la journée. »

Je rassemble, autant que je le puis, les jolies chansons, les bagatelles agréables qui se perdent souvent dans la société, aussi facilement qu'elles ont été faites, tandis que les recueils imprimés nous conservent une multitude de sottises. Voici quatre couplets d'une élégance ingénieuse, qui

furent composés, il y a quelques années, pour deux sœurs extrêmement aimables. Le nom de l'auteur m'est échappé.

Dieu d'amour! quel double prodige
Offrent ces deux charmantes sœurs!
Je crois voir entre mille fleurs,
Deux roses sur la même tige.

Que l'ensemble les rend aimables!
Rien ne saurait les désunir.
C'est ainsi que pour s'embellir,
Les graces sont inséparables.

Mais quel embarras est le nôtre!
Faut-il les aimer à-la-fois?
Aussitôt qu'il s'agit du choix,
On suit l'une en regardant l'autre.

Ah! s'il faut que le cœur s'engage
A l'objet qui charme le mieux,
Belles, ce n'est qu'entre vous deux,
Qu'il est permis d'être volage.

LETTRE CCLXIX.

Le meilleur de tous les voyages qu'on ait publiés dans ce siècle (et il y en a beaucoup), c'est, à mon gré, celui d'Égypte et de Syrie, par M. Volney, en 2 vol. *in*-8°. C'est le seul voyageur qui ait eu l'esprit et le style d'un historien. Son livre n'est point un recueil d'observations superfi-

cielles, un journal d'aventures romanesques, un amas de descriptions ambitieuses; c'est un exposé lumineux et méthodique de l'état civil et religieux, physique, militaire et politique, des pays qu'il a parcourus pendant trois ans. Tout y est classé avec ordre. Les faits viennent à l'appui des principes, et les conséquences à l'appui des faits. Nul ouvrage n'a si bien fait connaître tous les vices du gouvernement des Turcs, et tous les effets de ce mélange d'anarchie et de despotisme, d'orgueil et de faiblesse, d'ignorance et de férocité, effets encore plus sensibles dans les provinces de l'empire, que dans la capitale. Il joint à ce tableau si instructif, un précis historique des dernières révolutions de l'Égypte et de la Syrie, dont il a été plus à portée que personne de s'instruire exactement, étant sur les lieux, et sachant la langue du pays. Ce dernier avantage, si essentiel, a manqué à tous ceux qui ont traité le même sujet. M. de Volney sait parfaitement l'arabe, et il écrit en français avec une précision et une énergie qui deviennent tous les jours plus rares. Son style n'a d'autre défaut qu'un peu de sécheresse et de néologisme. Ce n'est pas que je condamne absolument les mots nouveaux; mais il ne faut les faire que quand ils manquent aux idées; et dans ce genre, ce qui n'est pas nécessité est affectation. Son résultat sur l'Égypte suffit pour faire apprécier sa manière de voir et de peindre.

LETTRE CCLXX.

On nous annonce un combat judiciaire qui ne laissera pas d'être assez riche en ordures. MM. Bergasse et Beaumarchais vont plaider le mois prochain à la tournelle criminelle, ou en personnes, ou par des avocats, et nous en entendrons de belles, comme on dit. M. Bergasse a de grands avantages; il a pour lui le parlement, dont il a défendu la cause, et le public, qui lui sait gré d'avoir attaqué le despotisme ministériel : il est précisément dans la même position où était Beaumarchais en 1774, lorsque tout Paris en avait fait son idole, en haine du parlement Maupeou, que Beaumarchais avait persifflé dans ses mémoires, et avili dans un des membres de ce parlement, le conseiller Goësman. Le Beaumarchais d'aujourd'hui n'est pas le même homme; il a gagné de la fortune et perdu toute considération, en se mêlant de toute sorte d'affaires, avec plus d'adresse, dit-on, que de délicatesse. Il faudra donc qu'il ait trois fois raison pour gagner son procès, ayant contre lui les juges et le public.

Une chose qui fait honneur aux lettres et au goût que l'on conserve ici pour elles, quand il semble que tout devrait l'affaiblir, c'est qu'au milieu des discussions politiques qui absorbent tous les esprits, et des inquiétudes et des alarmes qu'in-

spire à tout le monde la situation critique des affaires, le Lycée s'est toujours soutenu avec le même concours et le même succès, et que la troisième année n'a été en rien au-dessous de la seconde; c'est beaucoup dans un pays où il n'y a de vogue, en tout genre, que pour la nouveauté. Les états-généraux, qu'on attend pour le mois de janvier, font craindre pour notre quatrième année, tant les têtes sont montées uniquement vers ce seul objet : c'est ce que nous verrons incessamment à la rentrée du mois de décembre.

Quant aux trois théâtres, aucun n'a rien donné qui attirât l'attention. A l'Opéra, nulle nouveauté : aux Italiens, des bagatelles d'un jour : aux Français, des chûtes ou des pièces qui se traînaient dans l'abandon. M. de Chabanon, académicien des belles-lettres, estimable par ses connaissances et par quelques traductions des anciens, qui ne sont pas sans mérite, mais dépourvu des talents de l'imagination, avait sagement renoncé au théâtre, où il avait donné de mauvaises tragédies tombées en naissant. Il avait donné depuis un opéra de *Sabinus*, oublié comme ses tragédies. Enfin, il a voulu s'essayer dans la comédie. Il en a d'abord imprimé deux, *l'Esprit de parti*, qui n'était au fond qu'un ouvrage *de parti* en faveur des gluckistes, d'un comique forcé et froid, et *le Faux Noble*, qui ne valait pas mieux. Il a risqué la dernière sur la scène : le public n'en a pas voulu entendre plus de deux actes, et l'auteur,

suivant l'usage, a crié à la cabale, quoique personne ne lui eût jamais connu un ennemi, et qu'il n'en eût d'autre que l'extrême ennui de son ouvrage; et puis, selon l'usage encore, il a fait mettre dans le *Journal de Paris*, l'apologie de sa pièce, faite par un ami plus zélé qu'adroit; et puis enfin, toujours selon l'usage, il n'en a plus été question au bout de vingt-quatre heures.

Ensuite nous avons eu une *comédie-féerie* en cinq actes, de M. de Murville, *Lanval et Viviane*, tirée d'un conte de M. Imbert, et la pièce est aussi dénuée de sens que le conte. L'un et l'autre sont fondés sur les mœurs de la chevalerie, et ces mœurs y sont violées à chaque instant; toutes les bienséances théâtrales sont blessées dans l'action comme dans le dialogue: une reine qui, dès la première scène, fait des avances indécentes à un chevalier qui la refuse aussi grossièrement qu'elle l'a provoqué; un autre chevalier, qui étale sans pudeur la jalousie la plus basse contre un de ses compagnons d'armes. D'ailleurs, toutes les merveilles de l'Opéra sur le Théâtre-Français, des enchantements, des fées invisibles; et toutes ces merveilles ne produisent pas même l'espèce d'intérêt qu'avec ces moyens il est si facile de produire; mais, par-dessus tout, un dialogue recherché, contourné, maniéré, un style d'épître et de madrigal, où des idées vieilles comme le monde, sont surchargées d'une poésie déplacée qui détruit toute vérité, tout effet. Tel est le

drame de M. de Murville, qui, à l'exemple de plusieurs autres jeunes gens, a employé tout son temps et tout son esprit à se consumer sur la tournure des vers, et n'a jamais songé à acquérir des idées ; ou n'a pu rien trouver dans son ame ni dans son imagination.

Quelque chose de plus mauvais encore, c'est une autre prétendue comédie (celle-ci n'est, du moins, qu'en un acte), intitulée *l'Amour exilé des cieux;* c'est de la mauvaise mythologie, sans aucune apparence de plan dramatique. Il y a quelques vers bien tournés, comme dans l'autre pièce : toutes deux sont de la même main, quoique la dernière ait paru sous le nom d'une madame Dufresnoy, qui rédige avec M. de Murville un journal qui a pour titre, *Courrier lyrique et amusant*, lequel courrier n'a pas fait la fortune du *Courrier boiteux*, et *amuse* fort peu de lecteurs. M. de Murville a dédié sa pièce à cette madame Dufresnoy, qu'il appelle *son écolière;* l'écolière vaut bien le maître : il se plaint aussi de *la cabale* et appelle *à la postérité*. Tout cela est dans l'ordre, et comme disait l'abbé d'Olivet, *cela ne fait de mal à personne.*

La mort qui, cette année, nous a plus que décimés, puisqu'elle a frappé cinq de nous sur quarante, nous a encore enlevé tout-à-l'heure le marquis de Chastellux, dont la place ouvre une nouvelle carrière aux aspirants. L'assemblée des notables, qui retient plusieurs académiciens à

Versailles, retarde à-la-fois, et nos élections, et nos réceptions. Celle de M. Vicq-d'Azyr est reculée jusqu'au onze du mois prochain, et nous procéderons ensuite à celle du chevalier de Boufflers; puis il faudra élire un successeur au maréchal de Richelieu et au marquis de Chastellux. Le duc d'Harcourt, gouverneur du dauphin, aura très-probablement la place du maréchal, et M. de Nicolaï, premier président de la chambre des comptes, celle de M. de Chastellux. Nous sommes bien à notre aise pour choisir dans la classe des amateurs, le public ne nous désignant personne dans celle des gens de lettres.

LETTRE CCLXXI.

La dernière séance de l'académie a excité un grand intérêt. Le prix de vertu a été donné à une bonne servante, nommée la Blonde, âgée de plus de soixante ans, et qui, depuis vingt ans, a nourri son maître tombé dans la pauvreté, et ensuite deux enfants de ce même maître, devenus orphelins par la mort de leur père, et a sacrifié, pour cette bonne œuvre, le produit de ses épargnes et le fruit d'un travail continuel.

La pauvre femme, actuellement malade, n'a pu venir recevoir le prix; on l'a donné à ses deux enfants d'adoption, deux petites filles de huit ou

neuf ans, qui ont fondu en larmes quand elles ont entendu l'éloge de leur mère.

L'attendrissement a saisi tous les cœurs, les larmes ont coulé, et l'on a proposé une quête en leur faveur. En un moment la table a été couverte d'écus, et la collecte a produit une somme de huit cents livres, qu'un des spectateurs a prise sur-le-champ pour en faire la rente à dix pour cent, sans aliéner le fonds.

L'ode couronnée, sur la mort du prince Léopold, a été médiocrement applaudie. On n'avait pas manqué de répandre que la faveur avait fait adjuger le prix à cette pièce, parce que l'auteur était au service de la reine. La vérité exacte est que personne de nous ne savait de qui elle était, et que la pièce, malgré ce qui lui manque, était incontestablement la meilleure du concours; mais il est aisé de concevoir que quatre-vingts concurrents avaient intérêt à infirmer le jugement de l'académie, et que le public, en général, ne demande pas mieux que de trouver les juges en défaut. On a lu, après la pièce couronnée, des morceaux d'une autre ode, qui avait obtenu une mention honorable. Plusieurs strophes assez bien tournées avaient l'avantage de pouvoir s'appliquer aux circonstances présentes. L'à-propos a été saisi avec tant de vivacité, et l'on a applaudi avec tant de frénésie, qu'il était évident qu'on applaudissait autre chose que les vers; ce qui n'a pas empêché les intéressés de publier que le pu-

blic avait cassé l'arrêt de l'académie. Mais l'impression de cette pièce tant applaudie, nous a pleinement justifiés en faisant voir tous ses défauts, et l'on s'est restreint à dire que la pièce couronnée n'était pas assez bonne pour obtenir un prix, ce qui ne me semble pas vrai; elle ne l'est pas assez pour le sujet qui, étant aussi difficile que beau, ne pouvait être rempli que par un homme d'un talent mûr; mais ce sont des jeunes gens, des talents naissants que nous couronnons le plus souvent, et une sévérité trop grande, et qui leur demanderait des chefs-d'œuvre, les décourageraît. Ce dont le public ne se doute pas, c'est que ceux qui crient le plus fort, sont des gens qui ont concouru, et qui se gardent bien de le dire; et s'ils montraient leur ouvrage, on verrait comme ils ont droit d'être sévères. De plats journalistes qui veulent faire les entendus, et qui se rengorgent en jugeant à-la-fois l'auteur et l'académie, servent encore à propager l'ignorance et la sottise. Un M. Sautreau, l'aristarque du *Journal de Paris*, a fait la critique la plus ridicule de l'ode de M. Terrasse. Au lieu de reprendre les véritables défauts, il s'est pris le plus maladroitement du monde à ce qui ne mérite que des louanges. Ce poëte dit à sa muse :

Donne-moi la sublime audace,
Qui, soutenant le chant d'Horace,
L'éleva jusqu'à Régulus.

Il blâme ce dernier vers comme ne pouvant se dire que d'un poëte médiocre, et non pas d'Horace : il ne s'aperçoit pas que ce vers est très-beau, et que l'idée est aussi juste que noble, précisément parce que c'est d'Horace qu'il s'agit : il ne songe pas que quand il est question d'une action telle que celle de Régulus, qui est l'effort de l'héroïsme et de la vertu, l'effort du plus grand talent, c'est de *s'élever* jusqu'au héros qu'il célèbre. Qu'attendre d'un critique capable d'une si lourde bévue? ce n'est pas la peine de parler de ses autres méprises ; on peut en juger par ce seul trait : *Il y a des sottises qu'un homme d'esprit ne peut pas dire*, a fort bien dit Voltaire.

Marmontel a lu une esquisse d'éloge (1), consacré à la mémoire de d'Alembert. Ce morceau a été accueilli avec les plus grands applaudissements et les méritait. Il est d'un ton également noble et intéressant, et d'Alembert y est parfaitement caractérisé comme homme et comme écrivain. Un anonyme a depuis trois ans proposé très-inutilement, un prix pour l'éloge de d'Alembert. Nous n'avons pas reçu un seul ouvrage. Ce silence ne fait pas honneur aux lettres, qui certainement lui ont de grandes obligations. Notre secrétaire a voulu acquitter leurs dettes, en montrant comment on pouvait s'y prendre pour traiter ce su-

(1) Le 25 août 1787.

jet; mais il l'a fait de manière à le rendre plus difficile que jamais.

L'exposition des tableaux, qui a lieu tous les deux ans dans le salon du Louvre, et qui a commencé le jour de la Saint-Louis, paraît être, cette année, beaucoup plus brillante qu'elle ne l'avait été depuis long-temps. Je n'ai encore eu que le loisir d'y jeter un coup-d'œil, et lorsque j'aurai pu les revoir avec plus d'attention, et recueillir les avis des connaisseurs, j'aurai l'honneur d'en rendre compte à V. A. I.

LETTRE CCLXXII.

Il y a long-temps que Sedaine a voulu renouveler l'entreprise de la Motte, de faire des tragédies en prose; mais cette noble ambition n'a pu éclater que tout récemment, parce que la police de Paris a, pendant quinze ans, défendu la représentation et l'impression de *Paris sauvé*. Il est vrai qu'en lisant la pièce qui vient d'être imprimée, on ne conçoit pas plus les raisons de cette défense, que de tant d'autres prohibitions de la même espèce; et il est bien certain que *Paris sauvé* ne devait être défendu que par la police du Parnasse. Il est prouvé, de reste, que le système des tragédies en prose n'a d'autre fondement que l'impuissance de faire des vers; et ce n'est pas la seule impuissance qui soit aujour-

d'hui érigée en système. On pouvait du moins s'attendre que l'auteur, renonçant à parler la langue du poëte, ne s'en croirait que plus obligé à montrer de l'invention dans d'autres parties. Point du tout : les efforts de Sedaine se sont réduits à nous donner, en prose triviale, l'intrigue de *Manlius*, l'une de nos meilleures pièces du second ordre. Voilà, il faut l'avouer, une découverte bien digne de notre siècle, où la médiocrité a voulu détruire tout, faute de pouvoir rien créer.

Le prévôt de Paris, Marcel, conspire contre le dauphin, Charles VII, comme *Manlius* conspire contre le sénat. Son fils, le jeune Marcel, bon royaliste, a épousé en secret la fille de Maillard, échevin et fidèle sujet du roi. Maillard aime et estime ce jeune homme, et lui a même promis de l'accepter pour gendre; mais il veut, auparavant, être plus sûr des sentiments et de la conduite de Marcel, le père, qui feint de se repentir de sa révolte, et auquel il ne se fie pas encore. Il remet donc le mariage à un an, et veut, en attendant, envoyer sa fille au couvent. Cette résolution la met au désespoir, ainsi que son époux, dont elle a un enfant qu'elle nourrit. Marcel, le père, instruit de la cruelle situation de son fils, en profite pour l'engager dans la conspiration, en lui promettant que dans vingt-quatre heures il n'aura rien à craindre de Maillard, parce que la nuit suivante Paris sera livré aux troupes du

roi de Navarre, à qui Marcel et ses complices doivent en ouvrir les portes; avant de lui faire cette confidence, il lui fait jurer, comme de raison, de garder le secret. Ainsi voilà le jeune Marcel partagé entre ce qu'il doit à son roi, et ce qu'il doit à son père et à son amour. Ce plan est exactement celui de Manlius, si ce n'est que, dans *Paris sauvé*, la nature est substituée à l'amitié; mais d'ailleurs, toutes les situations, tous les ressorts de l'intrigue sont les mêmes. Servilius, sur qui le jeune Marcel est calqué, a contracté, comme lui, un mariage sans l'aveu du père de son épouse: il est réduit à l'indigence, et Manlius, son ami, voyant son désespoir, en profite pour l'engager dans une conspiration qu'il a tramée contre la république. Servilius, malgré ses serments, révèle le secret à sa femme, Valérie, et le jeune Marcel, à son exemple, révèle aussi le secret à la sienne. Valérie ne manque pas d'en instruire le consul, et de même, la femme du jeune Marcel, découvre tout à l'échevin Maillard. Manlius est condamné par le sénat, et Marcel est tué par l'échevin. Toute la différence est dans la catastrophe, qui est des plus théâtrales dans *Manlius*, puisque Servilius, désespéré d'avoir trahi son ami, dont il espérait la grace, prend le parti de le dérober au supplice et de le punir lui-même, en se précipitant, avec lui, du haut de la roche Tarpeïenne, ce qui vaut un peu mieux que le dénouement vulgaire de *Paris sauvé*, où Marcel est tué par Maillard, d'un

coup de hache. Tel est, en substance, le drame de Sedaine, qui ne lui a pas coûté beaucoup, comme l'on voit, du côté de l'invention. L'exécution ne lui fait pas plus d'honneur. On sait que la conduite de *Manlius* est un chef-d'œuvre; celle de *Paris sauvé* est très-mauvaise; elle pèche essentiellement par le défaut d'action et de vraisemblance : les trois premiers actes, sur-tout, sont pleins de scènes répétées ou inutiles. Tout se passe en préparatifs, en conversations, en allées et venues. Au cinquième, une scène de conjurés qui pouvait produire de l'effet, finit d'une manière très-défectueuse. Un d'eux enfonce un poignard dans une table, pour en frapper, dit-il, celui qui serait traître; cette action, sur le théâtre, est plus d'un boucher que d'un personnage tragique. Maillard survient au milieu de cette assemblée nocturne de brigands qui viennent tous de jurer sa mort; il est seul, et ils ne saisissent pas ce moment pour se défaire sans obstacle et sans danger de leur plus mortel ennemi : il leur parle en maître, et il est seul et sans défense. Si Maillard était un de ces hommes rares, dont le nom seul impose à l'imagination, cela pourrait se concevoir; mais un simple échevin n'a pas cette puissance, et la scène est mal conçue. Je ne sais si cette pièce sera représentée; mais si elle l'était avec quelque succès, ce serait le dernier coup porté à l'art dramatique; on conçoit quelle multitude de barbouilleurs se livrerait à la déplorable

facilité de dialoguer de mauvais romans en prose commune et ampoulée.

LETTRE CCLXXIII.

Le discours de M. Vicq-d'Azyr (1) suffirait pour justifier le choix de l'Académie, et prouver que le talent, encouragé par les honneurs et animé par un grand sujet, peut s'élever au-dessus de lui-même. Les éloges qu'avait faits jusqu'ici M. Vicq-d'Azyr pour la société royale de médecine, étaient d'un homme d'esprit plutôt que d'un écrivain éloquent. Il l'a été dans l'*Éloge de Buffon*, et il semble qu'en parlant de ce grand homme, il se soit approprié son style. Il l'a loué en philosophe et en orateur, et l'analyse profonde et brillante qu'il a faite de ses ouvrages, est un modèle en ce genre. On voit qu'il a senti son génie, étudié la marche de ses idées, embrassé toute la chaîne de ses travaux immenses. Il indique la source de ses hypothèses erronées, de manière à ne rien diminuer de la gloire de son héros; il fait voir qu'il était grand jusques dans ses erreurs, qui étaient celles d'un esprit vaste. Il fait aimer et respecter l'homme autant que l'écrivain; en un mot, je ne crois pas qu'on ait entendu, à l'acadé-

(1) Prononcé le 11 décembre 1788.

mie, un discours plus rempli de beautés réelles, et de cette éloquence philosophique qui parle à-la-fois à l'imagination et à la raison. Je crois ne pouvoir mieux faire, que de mettre sous les yeux de V. A. I., une partie de ce magnifique tableau, qui honore également et celui qu'il représente, et celui qui l'a tracé.

« Qu'il est grand et vaste ce projet de montrer les traces des siècles, empreintes depuis le sommet des plus hautes élévations du globe, jusqu'au fond des abymes, soit dans ces massifs que le temps a respectés, soit dans ces couches immenses, formées par les débris des animaux muets et voraces qui pullulent si abondamment dans les mers, soit dans ses productions dont les eaux ont couvert les montagnes, soit dans ces dépouilles antiques de l'éléphant et de l'hippopotame que l'on trouve aujourd'hui sous des terres glacées, soit dans ces excavations profondes, où parmi tant de métamorphoses, tant de compositions ébauchées, et tant de formes régulières, on prend l'idée de ce que peuvent le temps et le mouvement, et de ce que sont l'éternité et la toute-puissance.

« Mille objections ont été faites contre cette composition hardie. Mais que leurs auteurs disent si, lorsqu'ils affectent, par une critique aisée, d'en blâmer les détails, ils ne sont pas forcés à en admirer l'ensemble; si jamais des sujets plus grands ont fixé leur attention; si, quelque part, le génie a plus d'audace et d'abondance. J'oserai

pourtant faire un reproche à M. de Buffon. Lorsqu'il peint la lune déja refroidie; lorsqu'il menace la terre de la perte de sa chaleur et de la destruction de ses habitants; je demande si cette image lugubre et sombre, si cette fin de tout souvenir, de toute pensée, si cet éternel silence n'offrent pas quelque chose d'effrayant à l'esprit? Je demande si le désir des succès et des triomphes, si le dévouement à l'étude, si le zèle du patriotisme, si la vertu même, qui s'appuie si souvent sur l'amour de la gloire, si toutes ces passions, dont les vœux sont sans limites, n'ont pas besoin d'un avenir sans bornes? Croyons plutôt que les grands noms ne périront jamais, et quels que soient nos plans, ne touchons point aux illusions de l'espérance, sans lesquelles que resterait-il, hélas! à la triste humanité?

« Pendant que M. de Buffon voyait chaque jour à Paris sa réputation s'accroître, un savant méditait à Upsal le projet d'une révolution dans l'étude de la nature. Ce savant avait toutes les qualités nécessaires au succès des grands travaux. Il dévoua tous ses moments à l'observation; l'examen de vingt mille individus suffit à peine à son activité. Il se servit, pour les classer, de méthodes qu'il avait inventées; pour les décrire, d'une langue qui était son ouvrage; pour les nommer, de mots qu'il avait fait revivre, ou que lui-même avait formés. Ses termes furent jugés bizarres; on trouva que son idiôme était rude; mais il étonna

par la précision de ses phrases; il rangea tous les êtres sous une loi nouvelle. Plein d'enthousiasme, il semblait qu'il eût un culte à établir, et qu'il en fût le prophète. La première de ces formules fut à Dieu, qu'il salua comme le père de la nature. Les suivantes sont aux éléments, à l'homme, aux autres êtres; et chacune d'elles est une énigme d'un grand sens, pour qui veut l'approfondir. Avec tant de savoir et de caractère, Linné s'empara de l'enseignement dans les écoles; il eut les succès d'un grand professeur; M. de Buffon a eu ceux d'un grand philosophe. Plus généreux, Linné aurait trouvé dans les ouvrages de M. de Buffon des passages dignes d'être substitués à ceux de Sénèque dont il a décoré les frontispices de ses divisions. Plus juste, M. de Buffon aurait profité des recherches de ce savant laborieux. Ils vécurent ennemis, parce que chacun d'eux regarda l'autre comme pouvant porter quelque atteinte à sa gloire. Aujourd'hui que l'on voit combien ces craintes étaient vaines, qu'il me soit permis à moi, leur admirateur et leur panégyriste, de rapprocher, de réconcilier ici leurs noms, sûr qu'ils ne me désavoueraient pas eux-mêmes, s'ils pouvaient être rendus au siècle qui les regrette et qu'ils ont tant illustré.

« Pour trouver des modèles auxquels M. de Buffon ressemble, c'est parmi les anciens qu'il faut les chercher. Platon, Aristote et Pline, voilà les hommes auxquels il faut qu'on le compare.

Lorsqu'il traite des facultés de l'ame, de la vie, de ses éléments, et des moules qui les forment, brillant, élevé, mais subtil, c'est Platon dissertant à l'académie; lorsqu'il recherche quels sont les phénomènes des animaux, fécond mais exact, c'est Aristote enseignant au lycée; lorsqu'on lit ses discours, c'est Pline écrivant ses éloquents préambules. Aristote a parlé des animaux avec l'élégante simplicité que les Grecs ont portée dans toutes les productions de l'esprit. Sa vue ne se borna point à la surface, elle pénétra dans l'intérieur, où il examina les organes. Aussi ce ne sont point les individus, mais les propriétés générales des êtres qu'il considère. Ses nombreuses observations ne se montrent point comme des détails; elles lui servent toujours de preuve ou d'exemple. Ses caractères sont évidents, ses divisions sont naturelles, son style est serré, son discours est plein; avant lui, nulle règle n'était tracée; après lui, nulle méthode n'a surpassé la sienne; on a fait plus, mais on n'a pas fait mieux; et le précepteur d'Alexandre sera long-temps encore celui de sa postérité. Pline suivit un autre plan, et mérita d'autres louanges; comme tous les orateurs et les poëtes latins, il rechercha les ornements et la pompe dans le discours. Ses écrits contiennent, non l'examen, mais le récit de ce que l'on savait de son temps. Il traite de toutes les substances, il révèle tous les secrets des arts; tout y est indiqué, sans que rien y soit approfondi: aussi l'on

en tire souvent des citations, et jamais des principes. Les erreurs que l'on y trouve ne sont point à lui; il ne les adopte point, il les raconte; mais les véritables beautés, qui sont celles du style, lui appartiennent. Ce sont au reste moins les mœurs des animaux que celles des Romains qu'il expose. Vertueux ami de Titus, mais effrayé par les règnes de Tibère et de Néron, une teinte de mélancolie se mêle à ses tableaux; chacun de ses livres reproche à la nature le malheur de l'homme, et par-tout il respire, comme Tacite, la crainte et l'horreur des tyrans. M. de Buffon, qui a vécu dans des temps calmes, regarde au contraire la vie comme un bienfait; il applique aussi les vérités physiques à la morale, mais c'est toujours pour consoler; il est orné comme Pline; mais, comme Aristote, il recherche, il invente; souvent il va de l'effet à la cause, ce qui est la marche de la science, et il place l'homme au centre de ses descriptions. Il parle d'Aristote avec respect, de Platon avec étonnement, de Pline avec éloge; les moindres passages d'Aristote lui paraissent dignes de son attention; il en examine le sens, il les discute, il s'honore d'en être l'interprète et le commentateur. Il traite Pline avec moins de ménagement; il le critique avec moins d'égards. Platon, Aristote et Buffon n'ont point, comme Pline, recueilli les opinions des autres; ils ont répandu les leurs. Platon et Aristote ont imaginé comme le philosophe français, sur les mouvements des

cieux et sur la reproduction des êtres, des systêmes qui ont dominé long-temps. Ceux de M. de Buffon ont fait moins de fortune, parce qu'ils ont paru dans un siècle plus éclairé. Si l'on compare Aristote à Pline, on voit combien la Grèce était plus savante que l'Italie : en lisant M. de Buffon, l'on apprend tout ce que les connaissances physiques ont fait de progrès parmi nous; ils ont tous excellé dans l'art de penser et dans l'art d'écrire. Les Athéniens écoutaient Platon avec délices; Aristote dicta des lois à tout l'empire des lettres; rival de Quintilien, Pline écrivit sur la grammaire et sur les talents de l'orateur. M. de Buffon vous offrit, messieurs, à-la-fois le précepte et l'exemple. On chercha dans ses écrits les richesses de notre langage, comme nous étudions dans Pline celles de la langue des Romains. Les savants, les professeurs étudient Aristote; les philosophes, les théologiens lisent Platon; les orateurs, les historiens, les curieux, les gens du monde préfèrent Pline. La lecture des écrits de M. de Buffon convient à tous; seul, il vaut mieux que Pline; avec M. Daubenton, son illustre compétiteur, il a été plus loin qu'Aristote. Heureux accord de deux ames dont l'union a fait la force, et dont les trésors étaient communs; rare assemblage de toutes les qualités requises pour observer, décrire, et peindre la nature; phénomène honorable aux lettres, dont les siècles passés n'offrent point d'exemple, et dont il faut que les hommes gardent long-temps le souvenir.

« S'il m'était permis de suivre ici M. de Buffon dans la carrière des sciences physiques, nous l'y retrouverions avec cet amour du grand qui le distingue. Pour estimer la force et la durée des bois, il a soumis des forêts entières à ses recherches. Pour obtenir des résultats nouveaux sur les progrès de la chaleur, il a placé d'énormes globes de métal dans des fourneaux immenses. Pour résoudre quelques problêmes sur l'action du feu, il a opéré sur des torrents de flamme et de fumée. Il s'est appliqué à la solution des questions les plus importantes à la fonte des grandes pièces d'artillerie; disons aussi qu'il s'est efforcé de donner plus de perfection aux fers de charrue, travail vraiment digne que la philosophie le consacre à l'humanité. Enfin, en réunissant les foyers de plusieurs miroirs en un seul, il a inventé l'art qu'employèrent Proclus et Archimède pour embrâser au loin des vaisseaux. On doit sur-tout le louer de n'avoir pas, comme Descartes, refusé d'y croire. Tout ce qui était grand et beau lui paraissait devoir être tenté, et il n'y avait d'impossible pour lui que les petites entreprises et les travaux obscurs, qui sont sans gloire comme sans obstacles. »

Le discours de réception du chevalier de Boufflers (1), n'a pas eu à beaucoup près le même succès que celui de M. Vicq-d'Azir, et l'on a pu

(1) Prononcé le 29 décembre 1788.

voir en cette occasion, comme dans beaucoup d'autres, que les talents agréables à qui l'on pardonne la négligence que comportent les petites choses, ne suffisent pas pour soutenir un ouvrage sérieux. Le chevalier de Boufflers a mis dans le sien beaucoup d'esprit, comme dans tout ce qu'il a fait, mais beaucoup aussi de cet esprit frivole qui pouvait passer ailleurs, et qui était là fort déplacé; des anthithèses fréquentes et recherchées, des comparaisons vagues, communes et inutiles, des bluettes, du faux goût, des idées peu mesurées, des expressions impropres. Après l'éloge de son prédécesseur, l'archevêque de Lyon, éloge fort exagéré, comme de coutume, il a fini par un morceau sur la clarté du style, qui a fait dire que l'auteur aurait dû mieux profiter des leçons qu'il donne, puisque le sien est souvent obscur et entortillé. Cela n'empêche pas que le premier paragraphe de ce morceau ne soit ce qu'il y a de mieux dans son discours : le voici.

« La clarté du style est le premier indice et le plus sûr garant de celle de l'esprit; semblable à la lumière du jour, qui se compose de plusieurs rayons, elle dépend non-seulement de la propriété des expressions, mais du choix des images, de la justesse des tours, et sur-tout de l'ordre des idées. Il y a dans tous les genres, depuis le plus grave jusqu'au plus frivole, depuis l'épopée jusqu'à l'idylle, depuis la plus sublime philosophie jusqu'à la plaisanterie la plus légère, une

marche constante, une dépendance successive, un enchaînement invariable, et presque une filiation de causes et d'effets, de principes et de conséquences, qui, observée ou méconnue, produit la lumière ou l'obscurité.

« Les ténèbres étaient avec le chaos, et la lumière parut avec le monde; les travaux de l'esprit sont eux-mêmes une sorte de création; ce qui n'était qu'idéal, ils le rendent sensible, et donnent une existence à ce qui n'en avait point: les plus étonnantes productions tiennent à une idée mère, à un premier germe, dont la simplicité renferme les moyens secrets de son développement; ce premier germe, il faut qu'une réflexion assidue le féconde; il faut qu'elle suive, qu'elle dirige ses accroissements divers; que des principales divisions elle s'étende aux plus petites parties; que, toujours attentive à ne rien admettre d'étranger, à ne rien négliger de nécessaire, elle assigne aux moindres détails leurs places, leur forme, et leurs raisons; et qu'après avoir tout fait, elle ne laisse au langage que le soin de tout dire. Une tâche ainsi préparée offre plus de charmes que de peines; toutes les idées, clairement aperçues, semblent avoir adopté d'avance les expressions qui leur conviennent; et les mots naissent des choses dans un esprit bien clair, comme dans une eau bien pure les images naissent des objets.

« Rendre fidèlement son idée, c'est à-la-fois le

but et le secret de l'art d'écrire; en imitant ainsi, l'on est sûr d'être original; et dans ce genre, plus on est exact, et moins on est servile. »

Ce morceau n'est, comme vous le voyez, qu'un assez bon commentaire de ces deux vers de Boileau :

Ce que l'on conçoit bien s'exprime clairement,
Et les mots, pour le dire, arrivent aisément.

Mais le nouvel académicien a tellement étendu et exagéré cette idée, qu'il a fini par la dénaturer et la rendre fausse; il comprend, dans la clarté du style, beaucoup d'autres qualités qui n'en dépendent point, et il va jusqu'à dire que, avec de la clarté, *on changerait la face du monde.* Rien n'est plus commun aujourd'hui que de rapporter au sujet qu'on traite, et d'y faire rentrer, comme de force, beaucoup de choses qui n'y appartiennent point, et c'est ainsi que l'on gâte ce que l'on croit agrandir.

Quant à l'éloge de son prédécesseur, l'archevêque de Lyon, il y a des endroits intéressants; par exemple, le bien qu'il fit dans son diocèse, et particulièrement dans les hôpitaux.

LETTRE CCLXXIV.

1789.

Toute notre littérature étant actuellement mêlée à la politique, on ne peut plus séparer l'une de l'autre; et il est indispensable de parler de toutes deux en même temps, et d'autant plus que cette réunion peut donner une idée de l'esprit général du moment. V. A. I. qui lit les papiers publics, n'ignore pas, sans doute, quel rôle a joué, l'hiver dernier, le comte de Mirabeau, qui, voyant approcher les états-généraux, a pris le parti de se faire démagogue, et en cette qualité, de souffler le feu de la discorde. Voici quels étaient ses intérêts et ses moyens. Il cherchait de l'argent et des places; de l'argent, pour se libérer des dettes qui l'écrasent; des places, pour se retirer de l'inconsidération où l'avait mis sa conduite passée, et faire oublier ce qu'il appelle lui-même, *les fautes de sa jeunesse;* et ces fautes n'étaient pas légères. Ses tentatives dans la carrière diplomatique ne lui avaient pas réussi; et la commission secrète qu'il avait eue à Berlin, autorisée seulement par M. de Calonne, sans lettres de créance, sans aucuns caractères, sans la participation du ministre des affaires étrangères, n'était au fond qu'un de ces espionnages que l'on confie quelquefois aux enfants perdus de la politique,

et n'avait pu même lui ouvrir la maison de notre ministre à la cour de Prusse. Pour se venger de ce discrédit, et sur-tout pour avoir de l'argent, il vendit à un libraire une correspondance prétendue ministérielle, quoiqu'elle fût adressée à un particulier. C'était un libelle infâme, écrit dans un jargon barbare et souvent inintelligible, plein d'une jactance ridicule et d'une ignorance grossière, où il insultait tout le monde et ne louait que lui, où il prophétisait si maladroitement, qu'il assurait que la Prusse était dans une entière inaction à l'égard de la Hollande, trois semaines avant que quinze mille Prussiens s'en rendissent maîtres. C'était, de plus, une violation de toutes les lois sociales et politiques; car, puisqu'il était payé par le gouvernement pour écrire des nouvelles, il ne devait certainement pas se faire payer par un libraire, pour rendre public ce qui devait être secret. Aussi ce recueil diffamatoire excita l'indignation universelle, et le parlement, qui le fit brûler par la main du bourreau, sur la dénonciation du roi lui-même, qui ordonna qu'on fît justice, eut l'approbation de tout Paris. Le comte de Mirabeau avait pris la précaution de partir pour la Provence, pendant que le parlement ordonnait qu'on informât contre l'auteur du libelle. Une affaire si odieuse aurait perdu tout autre homme; mais comme Mirabeau était l'ennemi déclaré de M. Necker, et avait beaucoup écrit contre lui, il arriva ce qu'avaient prévu ceux

qui connaissent cette compagnie, que l'information ne fut pas suivie, et que le parlement, fidèle à ses maximes, ne voulut pas poursuivre l'ennemi de son ennemi. Pendant ce temps, Mirabeau faisait sa brigue pour se faire députer par le tiers-état de Marseille, et rien n'était plus facile à un homme de qualité qui se déclarait ouvertement le défenseur du peuple et l'adversaire de la noblesse. Arrivé à Versailles, il fut applaudi dans les rues, à la procession, et hué dans la chambre des états. Une autre spéculation l'occupait. Un *Journal des états-généraux*, fait par un écrivain qui, sous tant de rapports, excitait la curiosité, pouvait lui valoir cent mille écus. Il ouvrit une souscription chez Lejay, libraire, et eut vingt mille abonnés. Sa première feuille était calomnieuse et incendiaire; c'était évidemment l'ouvrage d'un malhonnête homme et d'un mauvais citoyen. Quoi de plus coupable et de plus absurde que de faire dire au directeur des finances, que les *pouvoirs nationaux consistaient dans l'obéissance entière aux volontés du roi?* Ces paroles étaient soulignées comme étant les propres termes du discours, et il était clair, qu'à moins que M. Necker ne fût devenu imbécille ou fou, il n'avait pu dire rien de semblable. Comment *le pouvoir d'une assemblée nationale peut-il consister dans l'obéissance?* Il y a contradiction dans les termes comme dans les idées; et à qui peut-on imputer une si énorme sottise? De plus, rien

n'était moins patriotique, que de chercher à aigrir les ordres les uns contre les autres, dans un moment où la différence d'intérêt les divisait assez, et où il importait sur-tout de faire valoir les avantages de la concorde. Le gouvernement, qui avait laissé toute la liberté d'écrire, n'avait pourtant pas révoqué les réglements contre les abus et la licence. Il défendit la souscription, et il en avait le droit légal. Une partie des souscripteurs retira son argent; d'autres attendirent, sur la promesse du libraire, que le journal fût continué sous une nouvelle forme. Il a reparu clandestinement sous le titre de *Lettres à mes commettants*, et toujours avec le même esprit et le même style. La chambre du tiers a déclaré ce qu'elle pensait de la conduite de Mirabeau, en spécifiant, dans un arrêté, que la rédaction d'un journal des états, *était au-dessous de la dignité d'un député de la nation*. Mais Mirabeau s'embarrasse peu de la dignité, pourvu qu'il ait de l'argent; et quoique le coup porté à son journal, par une prohibition authentique, ait diminué le profit de cette spéculation, elle ne laissera pas que d'être encore assez lucrative.

Mais aussi le crédit de Mirabeau dans les états en a beaucoup souffert : il est bien loin d'y avoir l'influence qu'il s'y promettait; et comme l'avaient prédit les gens de bon sens, il y est, jusqu'à-présent, apprécié à sa valeur. Il a déja essuyé beaucoup de mortifications; on lui a imposé silence

plusieurs fois, et il n'a pu parvenir à être du nombre des commissaires nommés pour la conciliation des trois ordres. Ceux qui l'ont entendu ne sont pas étonnés de ce discrédit. Si le talent qu'il a pour écrire est corrompu par tant de vices essentiels, il en a bien plus en parlant. Il n'a nulle idée des bienséances nécessaires dans une grande assemblée; il a le langage et le ton d'un bateleur, devant des hommes éclairés; il manque absolument de goût et de mesure, et de cette confiance qu'inspire aux auditeurs le caractère de celui qui parle, et il est désirable qu'il influe fort peu sur les opérations de l'assemblée.

LETTRE CCLXXV.

La province nous fournit de temps en temps des littérateurs estimables, que la frivolité de Paris n'a point gagnés, et qui s'occupent d'objets utiles. Tel est M. Rabaud de Saint-Étienne, qui vient d'adresser à M. Bailly un volume de *Lettres sur l'Histoire primitive de la Grèce* (1). Le sujet est neuf, ingénieux et bien traité. Soit qu'on admette ou non l'existence de ce peuple primitif dont M. Bailly a parlé, il paraît prouvé par ses recherches et par celles qu'y joint M. de Saint-

(1) Ces lettres ont été publiées en 1787.

Étienne, que les hommes les plus anciens ont eu d'abord un langage figuré et hiéroglyphique, avant de connaître l'alphabet et l'écriture. La difficulté serait de marquer l'époque où l'un de ces langages a succédé à l'autre. L'auteur des nouvelles Lettres n'entreprend pas de la résoudre; mais il soutient qu'en adoptant l'écriture alphabétique, les nations trompées par le long usage qu'on avait fait des figures et des allégories appliquées aux connaissances de l'agriculture et de l'astronomie, qui durent être les premières en raison de leur nécessité, prirent pour une histoire de faits ce qui n'était autre chose que des monuments et des explications des phénomènes physiques. C'est ainsi que naquit la mythologie, que tant de savants ont voulu mêler et concilier avec l'histoire. De bons esprits avaient déja rejeté ces époques fabuleuses, que l'on donnait pour de la chronologie. M. de Saint-Étienne va beaucoup plus loin. Il prétend que la fable entière n'est qu'une histoire figurée de l'astronomie et de la physique; que les dieux et les héros de la fable ne sont que des constellations, des fleuves, des volcans; que leurs actions, leurs voyages, leurs combats, ne sont que des révolutions des corps célestes, et il porte ce système jusqu'à la plus grande vraisemblance. Son ouvrage est d'un homme qui joint à l'érudition, de l'esprit et du talent. Son style est élégant et orné, et en général assez pur, malgré quelque faute de

goût ou de correction. Le seul défaut de ce livre tient à l'esprit de système qui épuise volontiers la matière pour multiplier les preuves; il est trop long; cependant on le lit avec plaisir, parce que sa diction a toujours de l'agrément et de l'intérêt. J'en citerai pour exemple le morceau où l'auteur prouve que le premier langage des hommes dut être figuré, et que leur première écriture fut en hiéroglyphes, tels qu'on en a trouvé chez les Égyptiens, les Indiens, et chez tous les peuples d'une haute antiquité.

Il y a quelque temps qu'un à-propos assez séduisant me fit faire ce que je n'avais pas fait depuis long-temps, c'est-à-dire des vers; car le Lycée qui ne me laisse pas un moment, m'ensevelit depuis deux ans dans *la vile prose*, comme disait Voltaire. J'occupais à Bâville, chez M. de Lamoignon, la chambre qu'avait habitée Boileau. Ce nom réveilla ma verve endormie, et j'adressai à madame d'Aguesseau de Fresne, fille de M. de Lamoignon, et infiniment aimable, les vers suivants :

Dans ces lieux consacrés aux vertus, au génie,
Près de vos illustres aïeux,
Despréaux autrefois conduisit l'harmonie,
Et polit à loisir ses vers laborieux.
De la raison, du goût on y trouve l'apôtre,
Mais on y cherche en vain cette aimable douceur,
Ces mouvements de l'ame et ces accents du cœur
Que votre sexe apprend au nôtre.

Ce fut là l'unique présent
Que n'obtint pas sa muse, au Pinde souveraine.
Ah! s'il avait pu voir de Fresne,
Rien ne manquait à son talent!

LETTRE CCLXXVI.

Je crois que notre rigoureux hiver a porté malheur aux spectacles. Jamais on n'a vu tant de chûtes. Le public, à qui l'on a souvent reproché son excessive patience, s'est bien vengé de ce reproche; il ressemble à un poltron révolté qui fait rage, et actuellement tous les auteurs jettent les hauts cris contre sa rigueur impatiente. Il ne veut plus entendre que deux ou trois actes des nouveautés, et l'ennui ordonne à grands cris de baisser la toile; c'est ce qui est arrivé à une comédie en cinq actes, intitulée *le Présomptueux* ou *l'Heureux imaginaire* d'un M. d'Églantine, accoutumé, il est vrai, à cette sorte de réception. Il avait, dit-on, escamoté le sujet à M. Collin, qui l'a traité sous le titre des *Châteaux en Espagne;* mais M. Collin lui-même n'a pas été aussi heureux que dans ses deux premières pièces : celle-ci a paru vide d'action et ennuyeuse, surtout dans les deux derniers actes. Il l'a retirée après la première représentation, et s'occupe, dit-on, à la corriger. Il est à souhaiter que le sujet le comporte, et que sa santé le lui per-

mette; elle est malheureusement fort mauvaise. Il est menacé de la poitrine, et ce serait une vraie perte.

Une tragédie d'*Astyanax*, coup-d'essai d'un jeune homme dont j'ignore le nom, n'a pas été achevée non plus, et j'ai ouï dire (car je n'y étais pas) qu'on lui avait fait justice. Il avait tout bonnement voulu refaire *Andromaque*. Nos jeunes gens aujourd'hui sont un peu comme feu M. de Valbelle, dont le colonel écrivait à son oncle : *Votre neveu est un assez joli garçon*, *mais c'est un pyrrhonien qui ne doute de rien.*

Les comédiens français, ruinés en nouveautés, ont tâché de prendre leur revanche avec des pièces remises. Ils ont rejoué avec succès le *Manlius* de la Fosse, qui devrait toujours être au répertoire; c'est une de nos meilleures tragédies du second ordre. Il se sont avisés aussi de remettre un *Marius* qui est bien loin de valoir *Manlius;* c'est une mauvaise pièce, jouée sans aucun succès, il y a environ cinquante ans, sous le nom d'un M. de Caux, le même qui s'est amusé à mettre *la Henriade* en vers latins, à l'usage de ceux qui ne savent pas le français. Ce *Marius* est apparemment moins mauvais que ce qu'on nous donne depuis quelques années; car il a été assez bien reçu. Une petite bagatelle de M. Vigée, auteur de quelques autres bagatelles, une petite comédie intitulée *l'Entrevue*, a eu aussi quelques représentations accueillies avec assez d'indulgence.

M. Vigée est frère de la célèbre madame le Brun; mais la sœur se sert du pinceau un peu mieux que le frère ne se sert de la plume.

Les Italiens qui donnent chaque semaine une nouveauté oubliée la semaine suivante, font actuellement courir tout Paris à une pièce qui a pour titre, *les deux petits Savoyards*: elle est de M. Marsollier des Vivetières, auteur de *Nina*; quoiqu'elle ait le même succès, ce n'est assurément pas la même chose. *Nina*, sans être une bonne pièce, a de l'intérêt et ne manque pas de naturel. *Les deux petits Savoyards* sont une des plus grandes pauvretés que l'on puisse voir; il n'y a pas l'ombre de vraisemblance dans l'action, ni de vérité dans le dialogue; c'est de la vertu arrangée, de la *sensibilité* et de l'*humanité* en phrases qui en dégoûteraient, et je ne puis attribuer ce succès extravagant qu'au plaisir, qui en est un grand pour le parterre des Italiens, de voir deux petites filles en culottes (mademoiselle Renaud et madame Saint-Aubin) qui grimpent par une cheminée et qui chantent à tue-tête, en gâtant leur jolie voix, la chanson des ramoneurs: *Ramonez-ci, ramonez-là, la cheminée du haut en bas.* Il n'en faut pas davantage pour faire courir les Parisiens, même dans le moment où ils sont devenus de grands politiques et de grands réformateurs.

Le *Démophoon* de Marmontel n'a pas fait grande fortune à l'Opéra : on a trouvé que le

poëte devenait trop vieux, et que le musicien (Chérubini) était trop jeune. Il est très-vrai que la musique est fort médiocre, et que le poëme ne vaut rien du tout : je ne sais à quoi pensait notre secrétaire d'aller prendre le *Démophoon* de Métastase, qui lui-même l'a pris dans *Inès*, et de réunir le dénouement d'*Inès*, et celui de l'Opéra d'*Iphigénie en Aulide*, tous deux gâtés. L'action principale est chargée de froids épisodes qui l'embrouillent; rien n'est lié, rien n'est suivi, et la versification est fort au-dessous de celle de l'auteur dans ses autres opéras, dont la versification n'est pourtant pas la partie brillante. V. A. I. peut juger par-là de celle de *Démophoon;* cet opéra est la seule nouveauté lyrique ou non lyrique qu'il y ait eu cet hiver à ce spectacle. On a eu recours à la ressource ordinaire, aux ballets.

Nous avons perdu le grammairien Beauzée, qui sera remplacé par l'abbé Barthélemy. L'ouvrage de cet abbé, intitulé, *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*, a eu beaucoup de succès : c'est l'ouvrage de sa vie, c'est le fruit de plus de trente ans de travail, et ce n'est pas trop si l'ouvrage est bon : il est en 5 volumes *in*-4°. Le Lycée ne me laisse que le temps de lire les livres dont j'ai à parler, et encore à grand'peine; il ne m'a pas été possible d'entreprendre une lecture de cette étendue et de cette importance. Je ne pourrai m'en occuper que quand je reviendrai aux an-

ciens; mais, si j'en crois la voix publique, l'ouvrage doit faire honneur à son auteur, et justifier le choix de l'académie.

LETTRE CCLXXVII.

La révolution a ruiné tous les spectacles, soit par la diversion fréquente des grands intérêts publics qui arrachent à tout amusement, soit par l'émigration de tant d'habitants de Paris, et de la classe la plus riche. L'Opéra menace de faire retraite; les Italiens de faire banqueroute. Les comédiens Français ont emprunté des sommes considérables. Il n'y a que les *petits spectacles* qui aient constamment prospéré; mais on parle de les détruire. Ils ont fait bien du mal aux mœurs, aux lettres et au bon goût, et le remède serait un peu tardif; mais enfin, il vaut mieux tard que jamais. Au reste, cette suppression est encore fort douteuse.

Les comédiens Français multiplient les nouveautés, pour regagner le temps perdu. Ils ont joué une mauvaise imitation d'une mauvaise pièce espagnole de Calderon, *le Paysan Magistrat*, dont un comédien de province a fait un drame en cinq actes et en prose, imprimé il y a quinze ans. Il y a des traits de force et d'originalité, comme dans tout ce qu'a fait Calderon; mais la pièce est un monstre dramatique, comme toutes celles du même

auteur, et Collot-d'Herbois n'a pas su arranger son canevas, comme le grand Corneille, celui d'*Héraclius*. La pièce n'a eu aucun succès.

Une petite bagatelle, qui en a eu beaucoup, et qui est en effet fort jolie, c'est le *Réveil d'Épiménide*, donné le premier jour de l'an, comme une étrenne au public, et que le public a fort goûtée. C'est une pièce *à tiroir*. Elle pouvait être mieux arrangée; car ce genre même, tout irrégulier qu'il est, a ses convenances, et l'auteur ne les a pas toujours observées; mais la versification en est agréable, facile, ingénieuse; c'est l'ouvrage de M. de Flins, jeune homme de beaucoup d'esprit et de goût.

Une production plus importante, mais depuis long-temps connue, que les comédiens viennent aussi de mettre au théâtre avec beaucoup de succès, c'est *l'Honnête Criminel*, de M. de Falbaire. La pièce est très-mal intitulée et forme un contre-sens dans les termes; car le héros de la pièce n'est nullement *criminel*; c'est au contraire un modèle de vertu. L'auteur n'osa pas apparemment mettre *l'Honnête Galérien*, qui était le véritable titre donné par le sujet : on sait que c'est l'action héroïque d'un jeune homme qui voyant son vieux père près d'être arrêté et conduit aux galères, obtint des soldats d'être enchaîné à la place de son père, et resta huit ans parmi les forçats. On peut juger ce qu'un fond si heureux peut fournir de pathétique. L'auteur n'en a pas tiré, il est vrai,

tout le parti possible. L'épisode qu'il a imaginé pour soutenir la simplicité de l'action principale, y tient beaucoup trop de place. Les deux premiers actes sont absolument inutiles, et l'action ne commence véritablement qu'au milieu du troisième acte. Il y a de plus un personnage d'Amélie, fort inutile et fort insipide, et un rôle de misanthrope trop calqué sur celui de Molière, quoique d'ailleurs assez bien adapté au sujet. Mais en total l'ouvrage se soutient par le fond qui est attachant, et par les rôles d'André le galérien, et de Cécile sa maîtresse, qui tous deux intéressent par leur situation et leurs sentiments. Il y a des moments qui attendrissent jusqu'aux larmes. La versification est lâche et négligée; mais le dialogue est naturel, et il y a des traits heureux de vérité et de sentiment.

On a joué avec succès à l'Opéra, *Nephté*, reine d'Égypte, d'un Alsacien nommé Hoffman, auteur de quelques petites poésies dispersées dans les journaux et recueils, et d'un opéra de *Phèdre*, où il a eu le noble courage de défigurer un chef-d'œuvre de Racine. Dans *Nephté*, c'est Mérope qu'il lui a plu de mutiler. Cependant, comme il écrit un peu moins mal que Rochon, Morel et autres, les journalistes n'ont pas manqué de se récrier sur l'élégance de son style. La musique est de M. Lemoine, dure et criarde comme celle d'un disciple de Gluck, à quelques morceaux près; mais, comme ce genre de musique est encore à la mode, *Nephté* a réussi.

Aux Italiens, le jeu de madame Dugazon a fait la fortune d'un de ces drames bâtards, en prose emphatiquement héroïque ou platement familière, *Raoul de Créqui*, rapsodie du comédien Monvel, sans vraisemblance, sans art, sans caractères; en un mot, dans le goût de ces pièces qui nous ramènent à la pantomime, et qui font souhaiter qu'on en vienne du moins à supprimer entièrement les paroles.

LETTRE CCLXXVIII.

Quelque indifférence que la chose publique inspire pour la littérature courante, il faut pourtant en dire un mot et la suivre un moment sur nos théâtres, où elle continue à jouer un pauvre rôle. L'Opéra, comme pour se dédommager du peu de succès qu'a eu le *Démophoon* de Marmontel, en a essayé un autre dont les paroles sont d'un M. Deriaux, et la musique d'un Allemand nommé Vogel, mort l'année dernière. En qualité d'imitateur de Gluck, il devait avoir beaucoup de partisans, et le *Journal de Paris* n'a pas manqué d'assurer que la route qu'il avait prise sur les pas de l'immortel Gluck, était la seule bonne. Cependant il n'y a que l'ouverture qui ait généralement fait honneur au musicien. Le reste ne s'est soutenu que par les accessoires ordinaires, le spectacle et la singulière perfection des ballets;

les paroles ne méritent pas qu'on en parle : cet opéra en total ne sera jamais, comme tant d'autres, qu'une pièce de magasin propre à remplir un vide au besoin.

L'infatigable Sedaine a osé risquer aux Français une comédie en cinq actes, *Raymond, comte de Toulouse*. L'idée en était assez piquante : il s'agissait de faire voir qu'un prince, le plus souvent chez lui ne fait pas ce qu'il veut, mais ce que veulent ceux qui le servent, ce qui, après tout, leur est commun avec les autres hommes; car quel est celui qui ne dépend pas plus ou moins de ses valets? Ceux de Raymond ne veulent pas que l'on joue devant lui une pièce dont ils craignent l'effet sur l'esprit du prince. Sa maîtresse parie contre lui qu'il ne parviendra pas à la faire représenter; et, en effet, ceux qui s'y opposent finissent par mettre le feu au théâtre, au moment de la représentation. Un pareil sujet ne comportait guères qu'un acte ou deux. Il fallait y coudre une petite intrigue agréable; et sur-tout, le fond n'étant que satirique, le dialogue devait étinceler d'esprit; c'est précisément ce qui manque à Sedaine. Aussi la pièce est tombée absolument, et n'a pu être jouée que deux fois : c'était un sujet qui ne pouvait réussir qu'avec le gros sel de Beaumarchais.

Les comédiens Français n'ont guères été plus heureux avec une *Marie de Brabant*, tragédie de M. Imbert, qui apparemment s'est avisé de son

talent tragique à quarante ans, comme le Francaleu de la *Métromanie;* ce coup d'essai de sa jeunesse n'a pas prospéré. On a vu quelques situations indiquées dans les premiers actes ; les derniers ont été sifflés. La pièce, après huit jours de ravaudage, a reparu sans spectateurs. En vain l'auteur a annoncé dans le *Journal de Paris*, dont il est coopérateur, de *nouveaux retranchements* aux derniers actes. Le public a bientôt *retranché* la pièce tout entière. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que M. Imbert, qui est chargé dans le *Journal de Paris* de la partie des spectacles, qu'à la vérité il ne signe point, non plus que les autres ne signent point leurs articles, rendant compte de son ouvrage sous le voile de l'anonyme, nous a dit intrépidement, entre autres choses : *qu'il n'y avait qu'une voix sur le style* ; qu'il était *élégant*, *facile*, *noble et digne de la tragédie*. Indépendamment de cette extrême modestie, il est bon d'observer que cela s'imprimait le lendemain de la première représentation ; et personne n'ignore que, pour rendre au style d'une tragédie un semblable témoignage, les meilleurs juges auraient besoin de la lire. Mais M. Imbert et le *Journal de Paris* n'y regardent pas de si près.

M. de Chénier, tout au moins aussi sûr de son fait que M. Imbert, connu jusque ici par deux pièces tombées à plat, mais fort vantées par Palissot, et qui dans une de ses préfaces nous a révélé que lui seul possédait le secret de la simpli-

cité antique, s'est présenté pour relever le Théâtre-Français avec une tragédie de *Charles IX*, dont le sujet est la Saint-Barthélemy. Assurément celui-là est tragique, au moins dans l'histoire, il faut l'avouer; le rendre théâtral et sur-tout national, ce peut être une entreprise difficile : mais nous ne pouvons pas encore juger de l'exécution. La municipalité craignant que, dans les circonstances où nous sommes, de pareilles atrocités étalées sur la scène n'échauffassent encore l'ivresse sanglante du peuple de Paris, et ne rapprochassent beaucoup trop le théâtre et la grève, a sagement défendu, pour le moment, la représentation de *Charles IX*.

Madame Dugazon soutient toujours le Théâtre-Italien beaucoup plus que les misérables nouveautés qu'on y multiplie. Il n'y en a pas une qui soit digne même qu'on en fasse mention.

On vient enfin de faire justice de l'abominable et dégoûtant libelle de Mirabeau, intitulé *Histoire de la cour de Berlin*. Il a rencontré un rude adversaire : c'est le fameux Trenck, qui combat contre lui avec d'autant plus d'avantage qu'il est sur son terrain : il s'agit de la Prusse, sa patrie, et certainement l'on ne peut le soupçonner ni de partialité, ni de faiblesse; il s'agit des cours d'Allemagne, où il a passé de longues années et qu'il doit connaître cent fois mieux que n'a pu faire Mirabeau en six mois d'espionnage. Il met en évidence ses mensonges, ses inepties, son ignorance,

rendant justice d'ailleurs au petit nombre de morceaux qui contiennent des notions saines, fournies à l'auteur de *la Correspondance secrète* par le comte de Hertzberg. Quant au ton impudemment calomnieux et à la diffamation brutale qui souillent presque toutes les pages du libelle de Mirabeau, Trenck ne se lasse pas d'exprimer toute l'indignation et toute l'horreur qu'inspire à tout homme honnête cet amas d'injures lâchement accumulées sous le voile de l'anonyme, contre des souverains dont le libelliste ne connaissait guères que le nom, contre des princes qui l'avaient accueilli avec bonté, contre des femmes qui ne pouvaient se défendre. Mais Trenck lui-même, se laissant trop emporter à la colère, ne garde pas la mesure qui convenait à la dignité de sa cause. Quand on a flétri une fois, avec les qualifications convenables, un calomniateur convaincu, il faut le livrer au mépris public, comme le juge qui a prononcé livre le criminel au bourreau, et ne descend pas de son tribunal pour le poursuivre d'invectives. Trenck, au contraire, épuise toutes les injures de la langue et les répète jusqu'à satiété. Il redit la même chose de cent manières. On n'est pas fâché de voir un méchant renversé dans la boue; mais il ne faut pas l'y tourner et retourner pendant des heures entières, sans quoi l'on court risque de se salir un peu soi-même. Trenck pouvait aussi menacer militairement Mirabeau de *coups de bâton*; mais la même menace, quoique

figurément exprimée, revient en cinq ou six endroits; c'est beaucoup trop : il ne faut jamais menacer qu'une fois.

Ce qui est assez remarquable, c'est qu'il se croit obligé de louer sans cesse Mirabeau sur le style de sa brochure. Il faut pardonner à un étranger d'avoir été séduit par la renommée, et de n'être pas, en cette partie, juge compétent. Il est certain que Mirabeau a beaucoup de talent, même comme écrivain; mais ce n'est pas dans les lettres de Berlin : elles ont été minutées au courant de la plume; elles sont en général horriblement mal écrites, d'une diction baroque, néologique, barbare, souvent inintelligible, quoique l'esprit de l'auteur y étincelle de temps en temps. Celui de Trenck, moins vif, moins brillant, est beaucoup plus pur, assez égal, a de la force, de la véhémence, mais quelquefois de la pesanteur, de la diffusion, outre des locutions et des constructions qui sont d'un étranger.

LETTRE CCLXXIX.

Le rétablissement de la santé de madame Dugazon a permis de reprendre les représentations de la pièce intitulée *Camille, ou le Souterrain*, que sa maladie avait suspendue. Je l'ai vu jouer, et j'ai été aussi enchanté du jeu de l'actrice que révolté de l'ouvrage. Il a cependant du succès, et

indépendamment du rare talent de madame Dugazon, il m'a paru que ce succès tenait à des effets d'un genre assez singulier pour mériter d'être examinés.

La pièce est tirée d'un morceau très-connu de l'ouvrage de madame de Genlis (aujourd'hui madame Brulart), intitulé *Adèle et Théodore*. Ce morceau contenait une aventure malheureusement trop réelle, arrivée en Italie à la duchesse de Cherifalco, que son mari tint enfermée, pendant sept ans, dans un cachot souterrain, en la faisant passer pour morte. M. Marsollier des Vivetières, auteur du drame, a changé ou ajouté beaucoup de circonstances. Il suppose que Camille (c'est le nom qu'il donne à la femme captive) a été attaquée près de Naples par des brigands, et sauvée par Lorédan, neveu de son mari; ce neveu ne la connaissant pas, a profité du service qu'il venait de rendre à une belle femme, pour tâcher de la séduire, et au lieu de la remener à Naples, il la conduit dans une petite maison où il la retient deux jours; mais, rebuté de sa résistance, il la renvoie enfin à son mari, qu'elle refuse de lui nommer. Elle raconte son aventure à son époux; mais, comme elle s'obstine à ne point lui nommer le coupable qu'elle a juré de ne point faire connaître, de peur d'exposer aux ressentiments du duc Alberti (c'est le nom du mari) un homme qui a été son libérateur, Alberti, furieux de jalousie, l'a renfermée dans ce souterrain dont l'entrée n'est connue que

de lui, et où chaque jour il lui porte lui-même de la nourriture par un guichet, sans la voir et sans lui parler. Il y a sept ans que cette captivité dure. Voilà l'avant-scène et le moment où la pièce commence. On pourrait faire bien des objections sur le peu de vraisemblance de tous ces évènements antérieurs; mais il y a des réflexions plus importantes à faire sur la pièce. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est ce mélange bizarre de la bouffonnerie et de l'horreur, qui est un des caractères du théâtre anglais, mais qu'un théâtre aussi perfectionné que le nôtre n'avait pas encore toléré. Lorédan vient, en voyageur égaré, dans le château d'Alberti, où Camille est renfermée. Il y demande l'hospitalité sans savoir où il est, et trouve un concierge et une jeune fille, sa future, prêts à se marier, et quelques domestiques, qui tous lui font un détail comique de la manière d'être du maître de la maison, espèce d'ours qui ne parle que par signes. Bientôt la noce s'assemble, on chante des airs de pont-neuf; un ménétrier imbécille joue du violon, et fait danser toute la compagnie en ne jouant jamais qu'un même air. Ce ménétrier joue le rôle d'un paillasse de la foire; et un moment après, l'intérieur du cachot s'ouvre, quand Alberti a chassé la noce; il fait approcher sa femme; il la presse encore de révéler le secret qu'il demande; il lui promet à ce prix de lui faire voir son fils, enfant de sept ans, qu'elle n'a pas encore vu. Le désir de le voir ar-

rache à la mère une espèce de promesse, et Alberti se flatte que la vue de cet enfant achevera de la décider. Il paraît; embrassements, reconnaissance, larmes, et voilà le pathétique qui succède immédiatement à la farce. Cependant Camille persiste à ne vouloir rien dire. Lorédan vient frapper à la porte qui est fermée, et crie que des soldats envoyés par le roi viennent pour arrêter Alberti. Celui-ci très-embarrassé, et craignant sur-tout qu'on ne découvre le souterrain, se hâte d'y faire rentrer sa femme; il veut la séparer de son fils; mais tous deux s'attachent si fortement l'un à l'autre, et Alberti qui entend toujours frapper à la porte est si troublé, qu'il prend le parti de les renfermer tous deux dans le cachot dont il prend la clef. Il ouvre alors à Lorédan qui reconnaît son oncle, et lui apprend que, sur un bruit répandu qu'il y a dans ce château une femme prisonnière, le roi a donné l'ordre d'enfoncer les portes et de se saisir d'Alberti. Les soldats paraissent dans le même moment et l'arrêtent; il veut parler à Lorédan, il lui donne la clef; mais il se trouve qu'on ne lui laisse pas le temps de dire à son neveu où est l'entrée du cachot, qui est masquée avec soin et très-difficile à découvrir. On sent ici tous les efforts de l'auteur pour mettre bientôt la mère et l'enfant en danger de mourir de faim; car, au milieu du fracas de la musique et de cent mille paroles perdues, on voit trop qu'Alberti a beaucoup plus de temps

qu'il n'en faut pour apprendre à son neveu où est le souterrain, ce qui ne demande qu'une minute d'explication. L'auteur a eu soin, de plus, de supposer que Camille n'a pas touché, depuis vingt-quatre heures, aux aliments qu'on lui avait apportés, et qui ont été retirés. La nuit s'avance; le jour vient et le troisième acte montre l'enfant endormi sur les genoux de sa mère. Au reveil, il se plaint de la faim, il finit par se trouver mal, et telle est la situation que l'on trouve déchirante, et qui, malgré le jeu de madame Dugazon, ne m'a paru que fausse et forcée, et n'a produit sur moi d'autre effet que celui du dégoût. En effet, qu'on y réfléchisse: d'abord le danger de mourir de faim, ou de soif, ou de froid, tous ces tableaux des besoins physiques sont-ils au nombre des émotions dramatiques? Non, sans doute; car il serait trop aisé de produire de la pitié par ce moyen grossier, mais une pitié qu'on repousse, parce qu'elle n'est point un sentiment moral, un sentiment du cœur, les seuls qu'on aille chercher au théâtre, où l'on s'attendrit sur ceux qui sont malheureux par leurs passions, par leurs fautes ou par celles d'autrui, et non pas par le besoin de boire ou de manger. De plus, pourquoi cette situation est-elle fausse? c'est qu'après tout, elle n'offre qu'un péril imaginaire; car on ne meurt pas de faim en si peu de temps; il faut plusieurs jours pour en mourir, et un malheur qui ne doit être consommé qu'au bout de quelques jours,

n'entre point dans le système dramatique, où l'action doit être terminée avec le spectacle. Tout cela est donc absolument contraire aux principes de l'art, c'est-à-dire à ceux du bon sens ; tout cela ne peut qu'être un objet de mépris pour les gens raisonnables.

On s'attend bien que la porte est enfoncée et qu'on vient secourir la mère et l'enfant, à qui l'on se hâte de donner à manger et à boire. N'est-ce pas là un dénouement bien théâtral, que celui qui peut se faire avec un morceau de pain et un verre de vin? Quelle pitié! quel ridicule! et nous en sommes venus là après tant de modèles!

D'un autre côté, je me suis demandé comment les spectateurs, qui se laissent émouvoir machinalement à ces scènes attristantes, peuvent supporter la bouffonnerie à côté du spectacle des horreurs de la faim et de la soif? Il m'a semblé que la musique contribuait beaucoup à rendre supportable cette bigarrure monstrueuse; elle a un agrément particulier qui, ne parlant qu'aux sens, fait une sorte de distraction aux émotions de l'ame, et les affaiblit toujours plus ou moins. C'est par cette raison que jamais un drame chanté ne peut produire l'effet progressif et profond que produit le drame déclamé, où l'illusion est constamment soutenue. Aussi suis-je persuadé que, sans la musique, ces sortes de pièces bâtardes ne pourraient jamais s'établir au théâtre.

Je suis convaincu, par exemple, que si Sedaine avait voulu faire un ouvrage régulier de son *Déserteur*, jamais on n'aurait pu souffrir les rôles de Montauciel et du Grand-cousin, dont le comique bas vient se mêler à la terreur de ce sujet, qui serait du plus grand effet, s'il était traité dans les règles de l'art. Tel qu'il est, il cause des émotions passagères; mais écrit et conçu dans les règles, et par un homme de talent, il ferait pleurer et frémir depuis le commencement jusqu'à la fin.

LETTRE CCLXXX.

Des trois pièces qu'a données M. Colin, sa dernière, *les Châteaux en Espagne*, est celle qui a eu le moins de succès; cependant si elle ne vaut pas *l'Optimiste*, elle vaut beaucoup mieux que *l'Inconstant*. Il est vrai que l'intrigue porte sur une méprise un peu gratuite, à laquelle il faut se prêter, et que cette méprise est fondée d'ailleurs sur un ressort un peu usé au théâtre. C'est un jeune homme qui, arrivant dans une maison de campagne au fond d'une province, pour épouser sa prétendue qu'il n'a jamais vue, imagine de se présenter sous un faux nom et comme un voyageur égaré, pour avoir le temps de la connaître et de voir si elle lui convient. Il se trouve justement que, le même jour, un autre

voyageur, espèce de visionnaire, et qui est l'homme aux *Châteaux en Espagne*, est arrivé avant lui : sa manière de voyager est conforme à son caractère et à son humeur errante; il va de pays en pays, et s'arrête de châteaux en châteaux. Le jour où il vient dans celui où se passe la scène, on y attend le gendre futur; le maître du logis, instruit du projet de celui-ci, par une lettre de son oncle, en a fait part à sa fille, et compte s'amuser aux dépens du jeune homme, qui se croira inconnu, et dont le secret est découvert. Plein de cette idée, il ne manque pas de se persuader que le voyageur aux chimères est précisément son gendre : la jeune personne est dans la même erreur, et l'observe avec tout l'intérêt qu'elle y doit prendre. Celui-ci est un peu surpris de l'accueil singulier qu'il reçoit du père et de la fille, et qui est un peu au-delà des politesses ordinaires que l'on croit devoir à un voyageur égaré. La confiance et la crédulité du père sont poussées un peu loin; car il n'a pas le moindre soupçon que le voyageur puisse être un autre que son gendre, et ne prend nulle précaution pour s'en assurer; cependant la vraisemblance n'est pas absolument blessée, et le hasard et la prévention peuvent occasionner, au moins pendant quelques moments, de semblables méprises. Celle où tombe le second voyageur, qui est le véritable prétendu, est plus difficile à excuser, parce qu'il a un plus grand intérêt à ne

se pas tromper. Il devient fort amoureux de la future dès qu'il l'a vue et entretenue, et se persuade fort légèrement et sans aucun motif suffisant, qu'elle aime celui qui est arrivé le premier, et qu'il voit bien que l'on prend pour lui. Son erreur doit étonner, d'autant plus que la jeune personne, à qui l'homme *aux Châteaux* a déja fait connaître toute la légèreté de son caractère, ne se résigne que par obéissance à l'épouser, et montre les préférences les plus marquées et le plus tendre intérêt à l'autre, qui s'est fait voir sous des dehors bien différents. On s'aperçoit trop qu'il se trompe et veut se tromper, parce que l'auteur en a besoin pour son intrigue; car qui doit être plus intéressé qu'un amant à lire dans le cœur de ce qu'il aime, et qui doit y lire mieux, sur-tout quand ce cœur ne prend aucun soin de se cacher? Mais enfin ce défaut, très-commun dans les comédies d'intrigue, n'empêche pas le plaisir que l'on prend aux situations qu'il produit; elles ne sont ni très-variées, ni très-approfondies; mais elles sont naturellement développées, et le dialogue est plein d'une gaieté douce et d'un esprit facile, qui sont les caractères du talent de l'auteur. Le style et la versification sont d'un goût pur, et si les fils de l'intrigue sont minces, le poëte les démêle avec assez d'intérêt et de clarté. Tout finit par s'expliquer entre les deux voyageurs, parce que le visionnaire se trouve être un très-honnête homme,

qui ne veut pas profiter de la méprise du père et de la fille. Cette *méprise* devait être le véritable titre de la pièce, car *les Châteaux en Espagne* n'y sont réellement qu'en épisode et en détails.

Au reste, ce qui peut faire croire que l'auteur a peu d'invention, c'est que les trois principaux personnages des pièces qu'il nous a données, ne sont, au fond, qu'un seul et même caractère : *l'Inconstant*, *l'Optimiste*, et l'homme aux *Châteaux en Espagne*, sont tous trois des gens à chimères; et il semble que l'auteur n'ait encore vu dans la comédie que les erreurs de l'imagination, au lieu des ridicules, des travers et des défauts qui caractérissent les mœurs et la société.

On a joué avec beaucoup de succès au même théâtre une espèce de proverbe en deux actes et en prose, sous le titre de comédie, intitulée *Auguste et Théodore*, ou *les deux Pages*. Le sujet est un trait de bienfaisance de feu le roi de Prusse, qui mit cent ducats dans la poche d'un de ses pages qui dormait, et dont il connaissait la tendresse et les soins pour une mère indigente et malheureuse. La pièce est sans intrigue et sans comique; mais le fond est un petit tableau d'honnêteté et de vertu qui fournit toujours assez d'intérêt pour un petit ouvrage, et le plaisir de voir le roi de Prusse sur la scène a fait le succès de la pièce, d'autant plus que l'acteur qui le joue, Fleury, s'est modelé si par-

faitement sur le portrait en cire que nous avons à Paris, et a si bien saisi le costume et la physionomie de Frédéric, que l'imitation ne saurait être plus parfaite. Cette petite pièce, ou plutôt ce petit proverbe, qui pourrait s'intituler, *le bien nous vient en dormant*, est d'un musicien nommé Dezède, et l'on s'en aperçoit, car il a eu soin de faire chanter des couplets à ses acteurs.

Parmi les ouvrages politiques qui méritent d'être distingués de la foule des brochures éphémères, il faut compter ceux d'un ministre protestant nommé Rabaud de Saint-Etienne, aujourd'hui député du Languedoc aux états-généraux, et sur-tout l'écrit qui a pour titre, *Question de droit public.* Il y règne un style simple et de la force sans déclamation. Un autre député, l'abbé Sieyes, a aussi attiré l'attention par un écrit qui a pour titre: *Qu'est-ce que le tiers?* Il s'en faut de beaucoup qu'il écrive aussi élégamment que M. de Saint-Etienne. Il y a de l'incorrection, il manque de clarté et de méthode; sa tête est trop vive pour qu'il puisse assurer sa marche et mesurer ses idées. Il outre les conséquences et ne s'aperçoit pas qu'il y a dans les raisonnements une certaine rigueur métaphysique qui ne saurait s'appliquer aux choses.

Pour notre confrère Condorcet, c'est encore une métaphysique bien plus terrible; il a fait imprimer une *déclaration des droits*, c'est-à-dire un mo-

dèle de lois constitutives pour la nation française, et oubliant que ce qui est fait pour servir de règle et de protection à tous les hommes doit être entendu par tout le monde, et ne saurait par conséquent être trop simple et trop clair; que de plus, cette clarté et cette simplicité sont inséparables des principes de justice naturelle, qui sont les fondements de toutes les bonnes lois; il a rédigé les siennes dans le goût des catégories d'Aristote: c'est un amas d'abstractions presque inintelligibles, et tellement embarrassé de distinctions, de divisions et de suppositions, que ce code, fût-il fait pour une société de philosophes, serait à peine à leur portée. Il s'est avisé de le faire mettre en anglais, afin que le français passât pour une traduction. Ainsi l'ouvrage est en deux langues, anglais d'un côté, et français de l'autre; mais il est si obscur et si ennuyeux, que personne n'a pu le lire, et ce n'était pas la peine d'écrire en deux langues, pour n'être lu dans aucune.

La réception de l'abbé Barthélemy, qui a été élu d'une voix unanime pour remplacer M. Beauzée, est retardée jusqu'ici par l'absence du chevalier de Boufflers, directeur de l'académie, et en même temps député aux états-généraux à Versailles. La mort de l'abbé de Radonvilliers (1) laisse encore une place vacante: c'était un homme d'es-

(1) En 1789.

prit, autrefois jésuite, qui avait fait de bonnes études. Il n'avait pas négligé celle du monde, qui le conduisit à l'éducation des enfants de France, et par cette route à l'académie. Un petit ouvrage sur la langue, qu'il fit depuis, prouva que, s'il n'était pas un Dumarsais, il n'était pourtant pas, comme grammairien, déplacé dans l'académie française.

LETTRE CCLXXXI.

Il semble que plus l'académie devient riche en prix à distribuer, plus les concours deviennent pauvres. Nous en avions quatre cette année, un de poésie, (le sujet au choix des auteurs) trois de prose, l'éloge de J. J. Rousseau, un discours sur l'influence de la découverte de l'Amérique sur les nations d'Europe, un autre sur le caractère et la politique de Louis XI. Tous ces sujets étaient beaux, et en même temps, il faut l'avouer, difficiles à traiter; ils exigeaient des connaissances et un excellent esprit; mais aussi, sans ces deux fondements, il n'y a point de véritable éloquence, et depuis long-temps l'académie ne prétend pas donner, comme autrefois, des prix de rhétorique. Au reste, les concurrents n'étaient pas même de bons rhétoriciens ni des écrivains passables, et, comme il est assez ordinaire, ne savaient pas plus écrire que penser. Il est certain que la révolution

a précipité la décadence du goût jusqu'à son dernier terme, en ouvrant la carrière à une foule de misérables déclamateurs qui s'imaginent que la licence et l'exagération tiennent lieu de talent. Sur cent faiseurs de brochures, il n'y en a pas dix qui sachent même construire une phrase; et comme ces brochures se vendent plus ou moins, graces à l'esprit de parti pour qui tout est bon, les plus ineptes et les plus grossiers barbouilleurs sont encouragés par le succès. Cette épidémie passera; mais il faudra du temps pour réparer le mal.

L'éloge de Rousseau demandait particulièrement une raison supérieure : il ne peut être bien loué que par celui qui saura l'apprécier en bien et en mal, et il faut absolument mêler sans cesse le reproche à la louange. Quiconque ne mettra dans ce panégyrique que de l'enthousiasme, ne fera rien qui vaille. L'essentiel au contraire dans un pareil sujet serait de faire sentir que la plus grande éloquence n'est jamais qu'un talent secondaire quand elle s'occupe plus à exalter les têtes qu'à éclairer les esprits, quand elle fait valoir indifféremment l'erreur et la vérité, quand elle s'occupe plus de l'effet que de l'instruction; et ces caractères sont incontestablement ceux de Rousseau. Il sera toujours le premier des hommes pour les jeunes gens et pour les femmes, parce qu'il a mis dans son parti les passions et l'imagination; mais pour les hommes sensés, il ne sera jamais que le

plus éloquent des sophistes, et l'exemple de l'abus d'un grand talent.

Les académiciens ont été obligés de faire les frais de la séance, ce qui leur arrive fréquemment depuis quelques années. J'ai lu un discours *sur l'état des lettres en Europe, depuis Auguste jusqu'à Louis XIV.* Ce morceau avait été fait pour l'ouverture du lycée, en 1788. M. de Florian a lu des *Fables* dont plusieurs ont paru fort jolies. L'abbé Delille a récité des fragments de son poëme sur l'*Imagination.* On y a trouvé de grandes beautés et ce talent de la versification qu'il possède dans un si haut degré; mais les connaisseurs y ont aperçu beaucoup trop de lieux communs, et l'ambition déplacée d'exprimer poétiquement ce qui, dans les règles du bon goût, ne doit être exprimé d'aucune manière en style sérieux; par exemple, la chaise percée du grand *Lama*. Quelle prétention puérile de prodiguer les couleurs de la poésie sur un objet dont il est impossible de sauver le dégoût! Ce n'est pas à l'abbé Delille d'oublier ce sage précepte d'Horace :

Et quæ
Desperat tractata nitescere posse, relinquit.

J'ai observé qu'en général l'abbé Delille ne travaille pas avec un goût aussi sévère qu'autrefois, à beaucoup près. Des *Géorgiques* aux *Jardins* il y avait déja de la différence; il s'en faut bien que ce dernier ouvrage soit aussi pur que

le premier. Quand il donna ses *Géorgiques*, qu'il refondit jusqu'à trois fois, il vivait dans la retraite d'un collége, et ne consultait que quelques amis, la plupart gens de lettres. Il s'est depuis laissé trop aller aux séductions et aux flatteries de la société, et la dissipation du monde ne lui a plus permis de composer que par morceaux détachés, mauvaise méthode qui a produit le plus grand défaut de son poëme des *Jardins*, celui de manquer totalement de plan et de marche, et même de laisser voir assez souvent des coutures grossières, au lieu de transitions de l'art. Cette extrême dissipation l'a empêché aussi de chercher des épisodes et des conceptions attachantes. Je crains bien qu'il n'en soit de même de son poëme de l'*Imagination*. Je n'ai encore vu dans tout ce que j'ai entendu que des morceaux qui ne tiennent à aucun ensemble, à aucun résultat; et sa versification même, quoique toujours remplie de beautés, n'est plus exempte, comme dans les *Géorgiques*, de négligences marquées, de fautes contre la propriété des termes, ou contre l'harmonie, ou contre le goût; ce qui est d'autant plus fâcheux, que destitué dans tout ce qu'il a fait jusque ici du talent d'imaginer, il est plus obligé à ne rien négliger dans le style.

LETTRE CCLXXXII.

L'académie française n'a pas laissé que de figurer encore assez bien à la séance publique de la Saint-Louis (1), malgré l'interrègne actuel des lettres. L'assemblée était très-nombreuse. Le discours de l'abbé Barthélemy, quoique assez médiocre, fut applaudi par bienveillance pour sa personne, et par respect pour son âge. On y retrouve encore cette recherche et ces disconvenances dans les idées et dans les expressions, dont il est si rare aujourd'hui de se garantir. Le récipiendaire dit en parlant de son prédécesseur Beauzée : « la métaphysique de la grammaire offrait « à ses regards *une vaste région rarement fré-* « *quentée par les voyageurs*, *couverte en certains* « *endroits de riches moissons, en d'autres de* « *roches escarpées ou de sombres forêts.* » Des *moissons*, des *roches escarpées* et des *forêts* dans la grammaire! que de grands mots déplacés et vides de sens! ce ridicule durera-t-il encore longtemps ? et n'avons-nous point de révolution à espérer dans la littérature ? « Il s'occupait souvent « de l'appréciation des signes de nos pensées, moins « importante sans doute, mais aussi moins dan-

(1) En 1789.

« gereuse pour notre repos que l'appréciation des « biens et des maux de la vie. » Quel rapprochement gratuit et bizarre! quel rapport y a-t-il entre l'étude du langage, et *l'appréciation des biens et des maux de la vie?* Était-ce la peine de nous dire que l'une de ces choses est *moins importante et moins dangereuse* que l'autre? qui en doute? et à quoi cela revient-il?

« Sa supériorité lui donnait des droits à la modestie. » Phrase louche, entortillée, et fausse dans l'acception générale. Il semblerait qu'on ne dût pas être modeste, quand on n'est pas supérieur; cependant la modestie est un devoir même pour la médiocrité. La phrase ne serait bonne que dans une application particulière, à quelqu'un qui affecterait la modestie d'un mérite qu'il n'aurait pas. Alors on pourrait lui dire : Vous n'avez pas droit d'être si modeste.

La réponse du chevalier de Boufflers étincelle d'esprit, mais ce n'est pas toujours du bon esprit, à beaucoup près. Il donne fréquemment dans le phébus; et la dangereuse prétention de rajeunir ce qui a été dit cent fois, égare souvent son goût, qui d'ailleurs semble ne demander pas mieux que de s'égarer. Il force et dénature l'acception des mots; ce qu'il dit de la formation des langues est d'une métaphysique obscure et embarrassée. Mais il se relève heureusement dans une espèce d'analyse *du Voyage d'Anacharsis*, qui est pleine de noblesse et d'imagination. Après avoir retracé l'état

de dégradation où est aujourd'hui la Grèce sous des maîtres barbares, il s'écrie du ton d'un véritable orateur :

« Mais quel autre Orphée, quelle voix harmonieuse a rappelé sur ces coteaux dépouillés les arbres majestueux qui les couronnaient, et rendu à ces lieux incultes l'ornement de leurs bocages frais, de leurs vertes prairies et de leurs ondoyantes moissons? Quels puissants accords ont de nouveau rassemblé les pierres éparses de ces murs autrefois bâtis par les dieux? Tous les édifices sont relevés sur leurs fondements, toutes les colonnes sur leurs bases, toutes les statues sur leurs piédestaux ; chaque chose a repris sa forme, son lustre et sa place; et, dans cette création récente, le plus aimable des peuples a retrouvé ses cités, ses demeures, ses lois, ses usages, ses intérêts, ses travaux, ses occupations, et ses fêtes. C'est vous, monsieur, qui opérez tous ces prodiges : vous parlez, aussitôt la nuit de vingt siècles fait place à une lumière soudaine, et laisse éclore à nos yeux le magnifique spectacle de la Grèce entière au plus haut degré de son antique splendeur. Argos, Corinthe, Sparte, Athènes, et mille autres villes disparues, sont repeuplées. Vous nous montrez, vous nous ouvrez les temples, les théâtres, les gymnases, les académies, les édifices publics, les maisons particulières, les réduits les plus intérieurs. Admis, sous vos auspices, dans leurs assemblées, dans leurs camps, à leurs écoles, à leurs

cercles, à leurs repas, nous voilà mêlés dans tous les jeux, spectateurs de toutes les cérémonies, témoins de toutes les délibérations, associés à tous les intérêts, initiés à tous les mystères, confidents de toutes les pensées; et jamais les Grecs n'ont aussi bien connu la Grèce, jamais ils ne se sont aussi bien connus entre eux, que votre Anacharsis vous les a fait connaître.

« Dans ces tableaux nouveaux, parlants et vivants, tous les objets s'offrent à nous sous tous les aspects. Les hommes et les peuples, toujours en rapport, toujours aux prises les uns avec les autres, nous découvrent, à l'envi, leurs vices et leurs vertus. L'enthousiasme, la haine et l'impartialité tracent alternativement le portrait de Philippe. Les tristes hymnes des Messéniens accusent l'orgueil de Lacédémone. Les Athéniens laissent entrevoir leur corruption au travers de leurs agréments. Le suffrage ou le blâme distribué tour-à-tour par des partisans ou par des rivaux, tous les témoignages favorables ou contraires, soigneusement recueillis, fidèlement cités, sagement appréciés, suspendent et sollicitent des jugements que vous laissez modestement prononcer à votre lecteur; il tient la balance, mais vous y mettez les poids.

« Il vous appartient, monsieur, plus qu'à personne, de converser avec ces hommes étonnants, de leur législation, de leur religion, de leurs sciences, de leur morale, de leur histoire, de

leur politique. S'agit-il de leurs arts? quel pinceau pourrait mieux retracer l'élégance de leurs chefs-d'œuvre? Quand vous faites parler leurs orateurs et leurs poëtes, votre style rappelle toute l'harmonie de leur langue. Exposez-vous les dogmes faux ou vrais de leurs philosophes? c'est en donnant à la vérité les caractères qui la font triompher; c'est en prêtant à l'erreur tous les prestiges qui excusent ses partisans. Enfin, est-il question de la première et de la plus noble passion des Grecs, de leur patriotisme? En nous les offrant pour modèles, vous nous rendez leurs émules. Mais que dis-je? en fait de patriotisme, les exemples des Grecs nous seraient-ils nécessaires? Non, non, ce feu sacré, trop long-temps couvert, mais jamais éteint, n'attendait ici que le souffle d'un roi citoyen pour tout embrâser; déja un même esprit nous vivifie, un même sentiment nous élève, une même raison nous dirige, un même titre nous enorgueillit; et ce titre, c'est celui de Français. Nous savons, comme les Grecs, qu'il n'est de véritable existence qu'avec la liberté, sans laquelle on n'est point homme, et qu'avec la loi, sans laquelle on n'est point libre. Nous savons, comme eux, qu'au milieu des inégalités nécessaires des dons de la nature et de la fortune, tous les citoyens sont du moins égaux aux yeux de la loi, et que nulle préférence ne vaut cette précieuse égalité, qui seule peut sauver du malheur de haïr ou d'être haï. Nous savons, comme eux, qu'avant

d'être à soi-même, on était à sa patrie, et que tout citoyen lui doit le tribut de son bien, de son courage, de ses talents, de ses veilles, comme l'arbre doit le tribut de son ombre et de ses fruits aux lieux où il a pris racine.

LETTRE CCLXXXIII.

Un M. Fabre, qui a pris le nom d'Églantine, parce qu'il a autrefois obtenu cette fleur qui est le prix des jeux floraux de Toulouse, est venu de la province où il était directeur de comédie, pour remporter à Paris d'autres prix, qui quelquefois ne sont pas plus difficiles à obtenir, du moins pour un moment, je veux dire des succès au théâtre; mais, là comme par-tout, il n'y a qu'heur et malheur. Il a débuté, à peu de jours de distance, par une comédie aux Italiens, et une tragédie aux Français, et toutes deux sont tombées. La comédie avait pour titre, *les Gens de lettres*, ou *le Poëte provincial:* elle a été huée d'un bout à l'autre si outrageusement, qu'on a eu bien de la peine à l'achever. C'était un salmigondis satirique, où il n'y avait pas plus de connaissance du monde et de la littérature que du théâtre. La tragédie s'appelait *Augusta*, mauvais roman calqué sur *la Vestale,* mauvais drame qui parut il y a environ vingt ans, mais dont le sujet du moins, s'il eût été mieux traité, pouvait fournir de l'intérêt. *Augusta* n'a

pas été mieux reçue que *les Gens de lettres.* Mais les comédiens Français plus obstinés que les Italiens, se sont efforcés de la relever, apparemment parce que c'était l'ouvrage d'un comédien. Ils n'ont pu en venir à bout. La salle était déserte à la seconde représentation, et il a fallu retirer la pièce après la quatrième. Ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'on a mis dans le *Journal de Paris* une lettre où l'on reproche au public sa sévérité, et l'on y cite pour preuve du talent de l'auteur, ces deux vers-ci :

Romains, c'est un *mortel* qui va juger un *homme.*
....
L'excès de la vertu *n'est pas toujours un bien.*

C'est donner une grande idée d'un ouvrage, que d'en citer, comme ce qu'il y a de plus beau, deux vers dont l'un est ridicule, et dont l'autre est du style niais. Assurément si le public a ri de ces deux vers, il n'y a pas de quoi le taxer de mauvaise humeur. Au reste, à peine fait-on attention un moment à toutes ces rapsodies. Les objets de politique et d'administration semblent absorber tous les esprits et occuper toutes les presses. Mais la raison et le bien public trouvent fort peu à gagner dans toutes ces productions de l'esprit de parti, multipliées par des plumes vénales. On écrit de tous côtés pour ou contre M. de Calonne. Des deux côtés tous les faits sont contestés et altérés ; et comme les pièces probantes ne sont

point sous les yeux du public, et que l'examen en serait aussi long que pénible, il est impossible à un homme impartial d'asseoir une décision sur des démentis et des injures réciproques. L'état de nos finances est un dédale inextricable, où rien n'est clair que le mal qu'on a fait sans qu'on puisse encore avec certitude assigner à chacun la part qu'il y a eue. Toutes ces brochures polémiques, qui se vendent plus ou moins cher en raison du plus ou moins d'audace et de virulence, ne servent qu'à faire gagner les colporteurs et les libellistes, à embrouiller la question, à aigrir et égarer les esprits; et le moment où l'histoire pourra prononcer en connaissance de cause, et sur le vu des pièces justificatives, est encore loin.

Au milieu de ces agitations publiques, j'ai passé la plus grande partie des vacances à la campagne, particulièrement à Maupertuis, lieu délicieux qui appartient au marquis de Montesquiou, l'un de nos confrères à l'académie; nous y avons joué la comédie, et en entre autres pièces, *les Joueurs*, comédie en cinq actes et en vers de M. de Montesquiou, ouvrage estimable et qui, avec quelques légers changements, pourrait, je crois, avoir du succès au théâtre. C'est un drame dont le but est très-moral. La fureur du gros jeu, les crimes et les bassesses qu'il entraîne, le scandale de ces maisons de jeu, où la plus mauvaise compagnie se rassemblait, il n'y a pas encore long-temps, avec ce qu'on appelle la bonne, et qui dès-lors

cessait de l'être : toutes les horreurs qui se commettaient dans cet abominable tripot, l'école de tant de fripons, et l'écueil de tant de dupes; toutes ces turpitudes dont nous devrions rougir, sont dépeintes dans cette pièce avec autant d'énergie que de vérité. Le style en est inégal, mais en général assez facile, et il y a de jolis vers et des scènes dialoguées avec vivacité. L'intrigue offre de l'intérêt, et les principaux caractères sont bien tracés. L'auteur la fit lire, il y a quelques années, aux comédiens Français, sans se faire connaître, et ils jugèrent à propos de la refuser : elle m'a paru faire un vrai plaisir à la représentation, quoiqu'il soit vrai de remarquer qu'un spectacle de société ne peut pas être une épreuve aussi sûre que le jugement public, qui lui-même ne l'est pas toujours, si ce n'est avec le temps. Aussi je n'énonce que mon opinion, je ne prétends point décider. La pièce, d'ailleurs, a été aussi bien jouée qu'elle pouvait l'être par des acteurs de société; sur-tout on a été très-content de la belle-fille du marquis de Montesquiou, qui a reçu de la nature un talent assez heureux pour jouer avec le même succès les amoureuses et les soubrettes; elle a un son de voix charmant, et de la grace dans toute sa personne. Je me suis cru obligé de lui faire un petit compliment en vers, que je lui devais d'autant plus, qu'elle a joué deux fois *Mélanie* mieux que jamais je ne l'ai vu jouer, et de manière à faire fondre en larmes toute l'assemblée.

A MADAME LA BARONNE DE MONTESQUIOU.

De ses talents qu'a-t-elle donc affaire?
Pour nous charmer, il suffit de ces yeux,
De ce maintien, de ce port gracieux :
En se montrant elle est sûre de plaire...
J'entends sa voix, et je suis dans les cieux.
Naïve Annette et touchante Émilie!
Si belle dans les pleurs! en riant si jolie!...
Lequel de tant d'attraits est plus puissant sur nous?
Son organe ravit et son jeu nous entraîne.
Son sourire est si fin! son regard est si doux!
Lequel lui sied le mieux d'être bergère ou reine?
Chacun de ses talents rendrait une autre vaine :
Eh bien! elle est modeste en les possédant tous.

LETTRE CCLXXXIV.

M. Chénier est parvenu à faire jouer son *Charles IX*, et sans autre inconvénient que d'ennuyer les gens de goût; mais ceux-mêmes qui ne font aucun cas de cet ouvrage comme tragédie, conviennent qu'il devait prodigieusement réussir, et c'est ce qui est arrivé. L'auteur a eu du moins le mérite facile d'entretenir la multitude des idées les plus faites pour la flatter; sa pièce est remplie de ces maximes communes de liberté politique et de tolérance universelle, qu'il était très-nouveau d'entendre sur le théâtre. Le public, en applaudissant sur la scène tout ce qui avait été

dit cent fois par-tout ailleurs, excepté là, applaudissait véritablement à la révolution. Cette révolution se trouve même expressément dans la pièce en forme de prophétie, non pas que l'auteur soit prophète ni poëte, mais enfin il a eu l'esprit de faire dire au chancelier de l'Hôpital, en 1572, ce que nous avons vu en 1789.

Ces tombeaux des vivants, ces bastilles affreuses
S'écrouleront un jour sous des mains généreuses.

On a crié *bis;* on a fait répéter le couplet entier comme une ariette de la comédie Italienne, ce qui n'était encore jamais arrivé à aucune tragédie. *Ces tombeaux des vivants* sont un hémistiche bien usé; mais le mot de bastille prononcé sur le théâtre était quelque chose de bien neuf.

La pièce considérée en elle-même manque de plan, d'intrigue, d'action, d'intérêt, de mouvement, de caractère et de dialogue, en un mot, de tout ce qui constitue le talent dramatique. L'auteur n'a tiré aucun parti de toutes les grandes ressources que l'histoire lui offrait: c'est le comble de l'ineptie d'avoir fait de Charles IX, un Seïde, et du cardinal de Lorraine, un Mahomet. C'est le comble de l'impuissance d'avoir fait du jeune Henri IV un rôle absolument nul, de n'avoir pas su intéresser pour lui au moins en le mettant en danger, comme il y est dans l'histoire. Tout son rôle se réduit à un songe au premier acte, et à une imprécation au cinquième, c'est-à-dire à des

lieux communs d'écolier; c'est le comble de la mal-adresse d'avoir mis ensemble Coligny et l'Hôpital, pour dire à-peu-près la même chose; il fallait absolument éviter cette uniformité. Dans la vérité historique, l'Hôpital n'était plus à la cour à l'époque de la Saint-Barthélemi, il était retiré dans ses terres; l'auteur a cru devoir nous le montrer encore chancelier; et, comme il n'a su donner aucune physionomie à Coligny, non plus qu'à ses autres personnages, et qu'il n'y a entre eux d'autre rapport et d'autre contraste que celui des opinions, il en résulte que, celles des Coligny et du chancelier étant les mêmes, leurs rôles sont presque identiques, et que chacun des deux pourrait indifféremment dire ce que dit l'autre: c'est un vice très-grave dans deux personnages principaux.

Celui du jeune Guise, neveu du cardinal de Lorraine, est nul aussi, de toute nullité: c'était pourtant déja, à cette même époque, un homme très-considérable, et ce fut depuis le chef de la ligue. Médicis n'est pas mal dessinée, mais sans couleur et sans force. Quant à la marche théâtrale, aux ressorts de l'action, à cet art d'augmenter par degrés le péril, et de tempérer cependant la terreur par quelque espérance, et l'horreur par la pitié, l'auteur ne paraît pas en avoir acquis la moindre idée, depuis cette misérable rapsodie d'*Azémire*, qui fut son coup d'essai. Les ressorts de l'action et de l'intérêt devaient

être nécessairement dans l'ame de Charles IX, dans l'ascendant alternatif que devait prendre sur lui la vengeance ou le remords, Coligny ou Médicis. Il fallait que l'on vît ces mouvements exposés se succéder dans son ame : il n'en a pas un : il est comme stupide : il dit tour-à-tour oui et non, sans avoir l'air de rien sentir, de rien penser : c'est un automate mu tour-à-tour en sens contraire. Tout se passe d'ailleurs en conversations, en déclamations ou prédications.

L'auteur fait le plus souvent disserter ou haranguer ses personnages, au lieu de les faire dialoguer. Pressé, comme tous les jeunes gens, de faire montre de ce qu'il sait, ou de ce qu'il croit savoir, il se hâte de le débiter par l'organe de ses acteurs, sans s'embarrasser si c'est là ce dont il s'agit, et si son érudition et sa philosophie s'accordent avec les convenances dramatiques. Il y a, par exemple, une scène entre le cardinal de Lorraine et Coligny, qui devrait être fortement et vivement contrastée, et qui n'est qu'une dissertation froidement historique. Le cinquième acte sur-tout est un des plus ridicules qu'il y ait au théâtre. Après un insipide monologue d'Henri IV, qui est au milieu de toutes les horreurs qu'on prépare, comme ne prenant part à rien, l'Hôpital vient faire une description diffuse, faible et ampoulée du massacre des protestants, dans laquelle l'auteur paraît avoir voulu joûter contre le second chant de la *Henriade* avec des forces bien

inégales. *Charles IX* qu'on vient de représenter comme un furieux qui trempe avec plaisir ses mains dans le sang de ses sujets, arrive dans l'instant même comme un imbécille, conduit et presque soutenu par Médicis et le cardinal de Lorraine : il ne prononce pas un seul mot, et essuie de la part de Henri IV une invective de près de cent vers, très-juste assurément, mais qu'il n'est nullement naturel que le roi entende sans le moindre mouvement d'impatience, sans une interruption quelconque. Il faudrait, pour que ce long silence fût probable, le supposer déja entièrement terrassé par le remords; mais comment supposer ce changement total en si peu de temps, sans aucune cause connue, sans aucun intervalle entre la rage et le repentir? De plus, s'il se repent déja, l'invective de Henri IV, ses reproches, ses leçons, ses imprécations, ne sont plus qu'un remplissage. Tout ce qu'il dit ne peut avoir d'effet théâtral, qu'autant qu'il ramenerait Charles IX du crime au remords. Alors il y aurait une vraie péripétie, une action et de l'intérêt; mais quand, après le long discours de Henri IV, Charles IX commence un autre long morceau de remords et d'égarement, qui termine la pièce, ce n'est qu'un lieu commun qui succède à un autre.

Le style est la seule partie dans laquelle l'auteur ait fait quelques progrès : il est moins pénible, moins entortillé que celui d'*Azémire*. Il y a moins de mauvais goût : il y a souvent de la

facilité, de la noblesse, de la tournure, et quelques traits heureux dans le dialogue; mais il s'en faut encore de beaucoup que l'auteur ait le vrai style de la tragédie. Le sien est rempli de réminiscences d'écolier: il manque de cette force soutenue dans la pensée et dans l'expression, qui consiste sur-tout à savoir tellement approprier l'une et l'autre à la scène, au sujet et au personnage, qu'on ne puisse pas le retrouver ailleurs. M. Chénier écrit presque toujours de mémoire, et ce qui fait que j'ai peu d'espérance de lui pour l'avenir, c'est qu'avec l'incroyable confiance que je lui connais, il ne manquera pas de se persuader qu'il doit ses succès à son talent, et non pas aux circonstances. Il ne s'occupera donc ni à étudier, ni à se corriger, ni à réfléchir sur un art qu'il ne connaît point du tout; et dès-lors il est bien difficile qu'il y réussisse jamais.

LETTRE CCLXXXV.

V. A. I. est sans doute informée, par les papiers publics, que depuis l'évènement du 6 octobre, qui a fixé à Paris le séjour du roi et de l'assemblée nationale, deux des membres les plus distingués de cette assemblée, MM. Mounier et de Lally ont donné leur démission et se sont retirés l'un en Dauphiné, l'autre à Lausanne. Tous deux ont exposé leurs motifs; mais, quoiqu'on ne

puisse les blâmer de la juste indignation qu'ils ont témoignée contre les atrocités commises à Versailles dans la nuit du 5 au 6, on n'a pas approuvé de même, qu'ils se soient crus autorisés à quitter le poste où la patrie les avait placés et que leur désertion ait fait perdre à l'état deux excellents citoyens, dont l'un pouvait continuer à être utile à la chose publique par sa logique ferme et lumineuse, et l'autre par sa vertueuse éloquence. J'aurai l'honneur d'entretenir incessamment. V. A. I. de la lettre de M. Mounier, que je lis actuellement et qui est fort étendue et fort détaillée. Aujourd'hui, M. de Lally vient d'en publier une dirigée uniquement contre le comte de Mirabeau, et relative à la diatribe que celui-ci avait imprimée contre M. de Saint-Priest. Vous savez, Monseigneur, qu'après avoir très-indiscrètement accusé ce ministre dans l'assemblée, comme il avait déja accusé M. Necker, il n'a pu donner la plus légère preuve de son accusation. Furieux, mais non pas honteux d'avoir été obligé de se rétracter à l'égard de M. Necker, il crut cette fois-ci devoir tenter l'impossible pour ne pas se rétracter encore, au moins formellement; et, après avoir misérablement tergiversé sur les termes, les faits, les circonstances; après avoir dit que, si M. de Saint-Priest n'avait pas tenu le propos que lui Mirabeau lui avait imputé, il avait au moins autorisé par son silence des propos de même nature, tenus devant lui, il finit par établir en prin-

cipe ce que V. A. I. ne lira pas sans étonnement. « La délation est la plus importante de nos nou« velles vertus. L'homme qui remplit des fonc« tions telles que les nôtres n'est plus le maître « de ses opinions, ni de son silence, ni même « de sa prudence. Sentinelle vigilante, ce n'est « point à lui à décider si ce qu'il a entendu ou « ouï dire, est ou n'est pas fondé sur des preuves: « il n'est que rapporteur, son ministère est un « devoir, son silence serait un crime. Quiconque « a des soupçons à communiquer, des rapports « à faire, doit avoir le courage de tout dire. Il « est temps que toute autre conduite, toute autre « prudence, soient regardées comme impies. »

Cette absurde et abominable doctrine, qui tendrait à transformer une assemblée de législateurs en un tribunal d'inquisition, donnait beau jeu sans doute à tout homme honnête et de bon sens qui eût voulu la pulvériser; mais on peut, dans les causes les plus faciles, montrer sa supériorité, et c'est ce qu'a fait M. de Lally dans la réfutation éloquemment victorieuse dont il vient d'écraser Mirabeau. Il commence par détruire de fond en comble l'accusation intentée contre M. de Saint-Priest, et, poursuivant le calomniateur dans tous ses détours, il le perce à chaque pas d'un trait inévitable dont la blessure est sans remède: ensuite il en vient à ce code de la perversité et de la bassesse, que Mirabeau voudrait consacrer à force d'impudence. Il fait sentir le ridi-

cule et l'odieux de transformer en *vertu la délation* dont le nom seul a toujours inspiré le mépris et l'horreur, et de la confondre avec l'accusation fondée et légitime. Il y a, en effet, une ignorance honteuse à prétendre ennoblir l'acception de ce mot de *délation*, qui suppose toujours, ou le secret qui rend toute accusation illégale et suspecte, ou une intention basse et maligne qui dégraderait l'accusateur, quand même l'accusation serait légitime. La délation ne peut donc jamais, en aucun sens, être une *vertu*, et jamais ce nom sacré de *vertu* n'a été plus odieusement profané que par ce monstrueux rapprochement. M. de Lally observe fort bien que ni Sylla, en défendant que la délation fût punie, ni Tibère, en ordonnant qu'elle serait récompensée, n'allèrent jusqu'à la proclamer une *vertu*.

Cette lettre aussi terrible pour Mirabeau, par les choses mêmes qu'elle ne dit pas et dont elle réveille seulement l'idée, que par les faits qu'elle lui reproche, finit par un morceau plein de vigueur, et de ce ton de supériorité qui convient à l'homme de bien, quand il combat un méchant.

« J'ai rempli un grand devoir. Vous-même ne pouvez vous méprendre à mes motifs. Je ne puis avoir contre vous d'animosité personnelle; je suis sourd à l'ambition; je crains plutôt la célébrité que je ne la désire, et ma plume répugne à se tremper dans le fiel. Je n'ai donc pu céder qu'à un grand objet d'intérêt public. Vous dominez

par la terreur. Les esprits faibles sont subjugués. Les gens vertueux craignent eux-mêmes de vous irriter, et se méfiant de leurs forces, ou se croyant sans espérances, ils supportent ce que vous osez, pour ne pas vous faire oser davantage. Ce genre de pouvoir est un scandale, est un fléau, et vous en avez porté l'abus à son comble. Vous qui n'avez été accusé par personne, vous vous êtes fait accusateur. Quand l'homme le plus paisible, le plus pur, le plus sûr de lui et le plus estimé des autres, ne voudrait pas dans ces temps malheureux s'exposer au hasard d'un seul *soupçon*, vous les avez provoqués tous, vous avez mis en principe qu'on devait les révéler tous publiquement; et vous flattant d'échapper seul à votre propre doctrine, tandis qu'elle écraserait les autres, vous avez voulu livrer la France entière aux délations et aux calomnies, dont vous consacriez l'impunité. Je n'ai pu soutenir l'idée de votre sécurité jointe à l'inquiétude universelle. Il fallait dissiper ce funeste prestige. Il fallait vous ôter la pensée, car elle devenait à la fin trop dangereuse, que personne ne pût élever la voix contre vous. On doit me trouver modéré, en songeant à tout ce que j'aurais pu dire, et vous m'en aviez donné le droit. Mais je n'ai pas voulu suivre votre doctrine même contre vous. J'ai bien moins accusé encore que je n'ai défendu. J'ai défendu un bon citoyen attaqué; j'ai défendu tous les autres menacés; j'ai défendu

des principes et des intérêts qui sont de tous les temps; j'ai défendu ma patrie tout entière. Je vais reprendre le travail que j'ai dû interrompre pour elle, car il n'intéressait que moi. Je ne sais pas si vous m'en détournerez encore, je ne sais pas si vous me répondrez; mais quelle que soit votre réponse, si vous m'en faites une, dites-vous bien que je dédaigne les sarcasmes, que je me crois au-dessus des injures, et que je venge la vérité. »

LETTRE CCLXXXVI.

1790.

La révolution qui offrira quelque jour de grands sujets, et ouvrira de nouvelles routes au talent, n'a encore fourni que de misérables ressources à la médiocrité, qui s'empresse d'autant plus de s'emparer de tout, qu'elle ne sait tirer parti de rien. Des barbouilleurs courent après les sujets qui prêtent à la liberté de penser, et qu'elle seule permet de traiter; mais ils ne songent pas que la liberté de penser et d'écrire n'en donne pas la faculté. Ainsi l'on vient de mettre au Théâtre-Français et à celui des Variétés, l'horrible aventure de la famille Calas. Les auteurs, comme on s'en doute bien, ne se sont embarrassés ni de la difficulté de mettre un procès criminel sur la scène, ni des moyens de tempérer l'horreur du

sujet. Ils n'y ont vu que la misérable facilité de déclamer contre le fanatisme et contre notre ancienne jurisprudence, et de flatter la multitude aux dépens des prêtres et des parlements : c'est aujourd'hui *le pont aux ânes*. Les deux pièces, quoique détestables de tout point, ont été applaudies; mais aussi, quoique applaudies, elles ont été abandonnées dès la seconde représentation, sur-tout celle des Français; il est vrai que c'est encore la plus mauvaise des deux. L'auteur, M. Laya, qui avait déja donné *les Dangers de l'opinion*, drame extrêmement médiocre et très-mal conçu, a imaginé, dans son *Calas*, de faire du capitoul David, un franc scélérat, suborneur de témoins et digne de la corde : c'était dénaturer le sujet. On peut juger, par ce seul trait, de la force d'un auteur.

Une autre ressource à la portée de tout le monde, c'est de faire des espèces de pantomimes de certaines actions qui par elles-mêmes n'ont rien de propre au théâtre, quoique fort belles dans l'histoire, comme le dévouement de d'Assas et celui du jeune Desilles dans l'affaire de Nancy. On a représenté l'un et l'autre en un acte, sous le titre de *Traits historiques*, car les auteurs eux-mêmes n'osent pas donner des titres dramatiques à ces sortes de canevas qui sont en effet des monstres sans nom. Mais l'appareil militaire, les bonnets de grenadiers, les baïonnettes, les mots de liberté et de patriotisme, font tout passer pour

le moment. On n'oserait siffler une *sottise patriotique.*

•••••••••••

LETTRE CCLXXXVII.

M. le Mierre a fait imprimer sa tragédie de *Barneveldt*, composée il y a vingt ans, et dont on avait défendu la représentation, apparemment par ménagement pour la maison d'Orange, qui ne joue pas un beau rôle dans la pièce : elle a été jouée depuis la révolution ; mais on n'a pu en donner que quelques représentations avec fort peu de succès, parce qu'un académicien est toujours jugé avec plus de sévérité qu'un autre, et que la pièce est froide, sans mouvement, sans intrigue ; c'est à peu de chose près une suite de conversations politiques, et malheureusement le style ne compense pas le défaut d'intérêt ; celui de M. le Mierre est un mélange de prosaïsme, de sécheresse, de dureté et d'incorrection, où l'on remarque par-ci par-la quelques beaux vers extrêmement clairsemés.

Un exposé succinct de la pièce peut faire voir combien elle est faiblement conçue.

Maurice de Nassau ouvre la scène avec un confident nommé *Adessens*, et lui fait part de ses projets : il veut asservir les sept Provinces-Unies, et parvenir à faire revivre l'autorité souveraine des anciens comtes de Hollande, qui ne

doit être pour lui qu'un acheminement à la royauté. Le plus grand obstacle à ses desseins, c'est le grand pensionnaire de Hollande, Barneveldt, vieillard respecté, et qui même a des droits à sa reconnaissance, puisqu'il lui a servi de père, et a contribué plus que personne à le faire nommer Stathouder après la mort de Guillaume de Nassau; mais l'ambition connaît-elle la reconnaissance? Un des moyens de Maurice, qui doit sa renommée à ses talents militaires et à ses victoires, c'est la guerre contre l'Espagne; une trève de douze ans l'a interrompue. Depuis, l'Espagne a reconnu l'indépendance et la souveraineté des Provinces-Unies; mais il est question de décider dans le conseil des états-généraux, si la trève sera renouvelée. Barneveldt le désire, et croit la paix nécessaire pour affermir la puissance hollandaise, qui tire toutes ses ressources et toutes ses richesses du commerce. Cette politique est très-bonne; celle de Maurice est de faire la guerre pour se rendre tout-puissant. Il est déterminé à tout tenter pour perdre le grand pensionnaire, si celui-ci ne se désiste pas de son opposition à la guerre. Tout cela est conforme à la vérité historique, et l'auteur aurait bien fait de la suivre en tout, et de ne donner à Maurice, pour perdre Barneveldt, que les armes du fanatisme religieux et scolastique qui régnait alors en Hollande, et qu'avaient fait naître les querelles des gomovistes et des arminiens. Le synode de Dordrecht avait con-

damné les arminiens, et autorisé le stathouder à les poursuivre; c'est en effet comme auteur de la secte arminienne que le vieux Barneveldt fut décapité, malgré son grand âge et ses services. C'est là ce qui prêtait à des couleurs neuves et dramatiques. Il eût fallu peindre avec énergie ce sombre enthousiasme de l'école, se mêlant par un singulier alliage à l'enthousiasme de la liberté, précisément comme le fanatisme presbytérien se mêla, du temps de Cromwell, à l'esprit d'indépendance républicaine.

Cet accord, qui, tout étrange qu'il paraît aux yeux de la raison, est fort dans la nature de l'esprit humain, pouvait fournir un tableau que le théâtre n'avait pas encore offert, et l'enrichir de toutes les couleurs locales que le génie poétique peut répandre. Ce n'est pas ainsi que M. le Mierre a vu son sujet : il a eu recours à un moyen qui a le double défaut d'être usé jusqu'à l'excès, et d'être absolument invraisemblable. Barneveldt est condamné sur des lettres supposées qui le montrent d'intelligence avec l'Espagne. Il est également impossible, et qu'on ait pu ajouter foi à une imposture si grossière et si bien démentie par la vie entière et le caractère de Barneveldt, ou qu'il n'ait pu repousser devant ses juges une accusation si absurde. C'est par les mains du fanatisme qu'il fallait écraser son innocence. Mais la faiblesse de l'auteur a craint de porter ce grand coup, et s'accommodait mieux d'un ressort bannal qui ne de-

maude ni développements ni force : c'est une des grandes fautes de la pièce.

C'en est une aussi qu'une longue conversation très-inutile et très-déplacée, où Barneveldt explique à sa femme tous les principes de sa politique. Il n'y a nulle raison pour traiter ces grands intérêts devant une femme qui, quoique épouse du grand pensionnaire, n'a, ni dans l'histoire, ni dans la pièce, aucune influence dans les affaires publiques. C'était donc dans l'assemblée des états-généraux que Barnevelt devait exposer la politique en concurrence avec celle de Maurice. Cette lutte échauffée par les différents caractères et les différentes passions des deux personnages, eût été fort théâtrale ; et c'est encore une preuve de faiblesse dans l'auteur, d'avoir préféré quelques lieux communs froidement tracés entre deux personnages, dont l'un parle, et dont l'autre écoute. La femme de Barneveldt que l'auteur nous donne au premier acte comme un personnage assez important pour inspirer des craintes à Maurice, ne fait pourtant dans le reste de la pièce qu'un rôle passif : elle demande la grace de son mari, et fait des reproches à Maurice ; voilà tout, et c'est en effet tout ce qu'elle pouvait faire.

Un ambassadeur de France, que l'auteur aurait dû nommer et caractériser (et il n'a fait ni l'un ni l'autre), ne fait ici non plus qu'un rôle postiche, qui n'est point lié à l'action et qui devait l'être. Il est de l'avis de Barneveldt contre Mau-

rice; mais au troisième acte, il prend sur lui de faire sortir Barneveldt de la prison où le stathouder l'a fait renfermer; il se vante, en présence même de Maurice, d'en avoir la puissance, et prétend qu'on n'aurait pas dû arrêter le grand pensionnaire sans l'aveu de la France; ce qui est très-faux et contraire à toutes les notions politiques. Il est bien vrai que la France protégeait la Hollande contre les Espagnols, leurs ennemis communs; mais il est très-faux que les états-généraux ne pussent faire arrêter leur grand pensionnaire sans son aveu, ni que son ambassadeur eût le droit de tenir un langage si arrogant; c'eût été donner la loi en Hollande, et la France ne la donnait pas. Qu'arrive-t-il? c'est que l'ambassadeur se compromet par une jactance hors de propos, et que Barneveldt est exécuté sans qu'il puisse y mettre obstacle.

Il y a bien d'autres fautes : c'est, par exemple, encore une scène postiche, que celle du quatrième acte, où la femme de Barneveldt vient se jeter aux genoux de Maurice pour en obtenir la vie de son mari, et où tout-à-coup elle se retourne vers le peuple, sans qu'on sache comment et pourquoi il se trouve là dans le vestibule du palais du stathouder : elle veut le soulever contre Maurice, et celui-ci se justifie devant le peuple, qui finit par se retirer; tout cela est froid, sans motif et sans effet. On ne conçoit pas plus comment Stautembourg, le fils de Barneveldt, qui, au cin-

quième acte, force à main armée la prison d'état et qui est arrêté, n'est pas puni de cette infraction des lois; il est vrai que l'innocence de son père est reconnue après sa mort, et qu'Adessens, tué par ce jeune Stautembourg, avoue qu'il a fabriqué les fausses lettres; mais encore fallait-il nous apprendre comment, en faveur de la mémoire de son père et de la piété filiale, on a cru devoir pardonner un meurtre et une rebellion. Cela valait la peine d'être motivé : tout doit l'être dans un drame.

Celui-ci n'est pourtant pas sans quelques beautés; il y a une scène au quatrième acte, entre Barneveldt et son fils, qui est théâtrale et dialoguée avec force et vivacité; c'est celle où le jeune homme présente un poignard à son père, pour le dérober au supplice; il est vrai que, pour adoucir l'horreur de cette proposition qui fait frémir la nature, il devrait lui dire, que tenant à la main ce poignard sanglant, il ira dans la place publique soulever tous les citoyens contre la tyrannie de Maurice, et qu'avec ce fer, il immolera le tyran; voilà ce qu'il devrait dire et ce qu'il ne dit pas; mais la scène finit par un vers qui me paraît sublime.

BARNEVELDT FILS.

Libre au moins dans la mort....

BARNEVELDT PÈRE.

Mon fils, que m'as-tu dit?..

BARNEVELDT FILS.

Caton se la donna...

BARNEVELDT PÈRE.

Socrate l'attendit.

On n'a jamais appliqué l'histoire à une situation dramatique plus heureusement, et on n'en a rien tiré de plus beau.

LETTRE CCLXXXVIII.

Il va s'établir au nouveau théâtre du Palais-Royal, une troupe régulière en état de jouer la tragédie. Jusque ici la liberté accordée par le décret, n'a produit, comme on devait s'y attendre dans les premiers moments, que des essais informes. Plusieurs troupes ont essayé de représenter quelques comédies; une seule qui joue à la foire sur un théâtre intitulé, on ne sait pourquoi, *de la Liberté*, s'est hasardée dans la tragédie, mais sans aucune apparence ni aucun moyen de succès. Aujourd'hui madame Vestris, mademoiselle Desgarcins, Talma, Dugazon, mademoiselle Lange et Grandmesnil, bon acteur qui a débuté, il y a six mois, dans les rôles à manteau, passent au théâtre du Palais-Royal. Leur engagement est signé pour plusieurs années, et la troupe sera en exercice à Pâques. On espérait y avoir aussi madame Petit (mademoiselle

Vanhove), dont le talent se forme tous les jours. Mais elle ne voudrait pas quitter son père, et jusque ici Vanhove tient encore à l'ancienne troupe, ou n'a pu s'arranger avec les directeurs de la nouvelle. Cependant il n'y a encore rien de décidé.

On a joué avec succès sur ce théâtre une comédie en quatre actes, d'un comédien de Bordeaux, nommé Martelli : elle a pour titre *les Deux Figaros*. L'intention en est maligne et satirique; plusieurs traits sont dirigés contre Beaumarchais, en paraissant tomber sur son principal personnage, et cela est d'autant plus mal, que l'auteur n'a fait que travailler sur un canevas qui appartient à l'auteur qu'il dénigre. Ce sont les mêmes personnages, et à-peu-près le même genre de comique et d'intrigue; quoique l'imitation soit très-inférieure à l'original, il y a pourtant de l'esprit, de la gaieté et des incidents bien imaginés. Le dialogue a moins de quolibets; mais il est aussi moins piquant.

M. Andrieux, l'auteur de la jolie comédie des *Étourdis*, m'a communiqué une petite pièce de vers, un peu faible de poésie, mais où il y a de la gaieté et du naturel dans la versification. Cela vaut un peu mieux que nos rapsodies du théâtre.

ÉPITRE AU PAPE (1).

Nul ne doit être inquiété pour ses opinions, sur-tout religieuses. (*Déclaration des Droits*, art. X.)

Assistez-moi, grand Dieu, dans ma sainte entreprise;
Je veux prêcher le pape, et convertir l'église.
De tant de plats sermons, j'ai supporté l'ennui!

---

(1) Extrait du *Journal général de l'Imprimerie et de la Librairie*, n° 9. Samedi, 26 février 1820.

« Des six volumes qui forment la *Correspondance littéraire* de la Harpe, quatre seulement furent publiés par lui en 1801. Les deux derniers volumes ne virent le jour qu'en 1807, et l'éditeur s'est permis de retrancher beaucoup de choses, voire même d'en ajouter.

« Aux pages 14, 15, 16 et 17 du sixième volume étaient des vers de M. Arn..lt *sur la tragédie de Charles IX*. L'impression du volume n'était point achevée lorsque Chénier fut privé de sa place d'inspecteur-général des études. M. Arn..lt obtint de l'éditeur la suppression de sa pièce. Jusque-là tout est très-bien, et dans tout ceci M. Arn..lt est digne d'éloges. Dira-t-on la même chose de l'éditeur? Il s'agissait de remplacer par quelque morceau celui dont on accordait la suppression. L'éditeur, parmi les passages qu'il avait retranchés, en choisit donc un qui pût remplir quatre pages qu'occupaient les vers *sur la tragédie de Charles IX*. Il trouva fort heureusement pour lui une phrase conçue en ces termes : « M. Andrieux, l'auteur de la jolie comédie des « *Étourdis*, m'a communiqué une petite pièce de vers....., « où il y a de la gaieté et du naturel dans la versification. « Cela vaut un peu mieux que nos rapsodies du théâtre. »

« Il s'agissait de savoir quelle était cette pièce de M. Andrieux dont la Harpe faisait l'éloge sans la nommer. On le lui fit de-

Je prendrai, si je peux, ma revanche aujourd'hui;
Du cardinal *Maury* je n'ai pas l'éloquence;
Mais je prêche du moins, d'après ma conscience.

Saint-père, je remarque avec quelque chagrin,
Que votre vieux pouvoir penche vers son déclin.
Aussi vous vous donnez de petits ridicules;
Vos brefs signés *Royou*, vos foudroyantes bulles

---

mander. M. Andrieux répondit que la seule pièce qu'il eût jamais remise manuscrite à la Harpé était l'*Épître au pape*, et que la Harpe même la lui avait formellement demandée. (Cette *Épître au pape* a été imprimée en 1791 dans *l'imprimerie de Fiévée*, *rue Serpente*, *n°* 17; in-8° de 14 pages.)

« La réponse de M. Andrieux fut transmise à l'éditeur qui, ne trouvant pas l'*Épître* de son goût, substitua une autre pièce de vers du même auteur, au risque de faire un anachronisme. Il conserva les lignes de prose de la Harpe et appliqua ainsi au *Moulin de Sans-Souci* (qui est la pièce admise) les éloges donnés par la Harpe à l'*Épître au pape*.

« Nous remarquerons que le *Moulin de Sans-Souci* ne fut composé que vers 1797; mais cela n'arrêta pas notre éditeur.

« Maintenant qu'on réimprime les *OEuvres de la Harpe* (la première livraison a paru, voyez numéro 572), le nouvel éditeur ne doit rien épargner pour se procurer les manuscrits de la Harpe, afin de rétablir les morceaux altérés ou supprimés.

« S'il ne peut y parvenir, quel parti prendra-t-il pour le seul passage sur lequel je viens de donner une explication? Laissera-t-il *le Moulin de Sans-Souci?* cela me paraîtrait le pire des partis. Admettra-t-il l'*Épître au pape* ou les *vers sur la tragédie de Charles IX?* Dans l'un ou l'autre cas les lecteurs auraient quelque chose à désirer; mais nous sommes certains que le nouvel éditeur fera pour le mieux. »

Que l'on respecte à Rome, à Paris font pitié;
On n'y craint pas du tout d'être excommunié;
On nargue le saint-siége, et sans aucun scrupule,
Lorsque vous nous damnez, en public on vous brûle.
Me sera-t-il permis, en cette extrémité,
D'oser lever la voix vers votre sainteté?
Je puis la conseiller mieux que le consistoire;
Je lui présenterai, pour son bien, pour sa gloire,
Un projet de bon sens, fait pour être approuvé,
Et que ses cardinaux n'eussent jamais trouvé.

Saint-père, il faut vous dire à quel point nous en sommes:
Jadis en les trompant, on gouvernait les hommes;
Les temps sont bien changés; le monde s'est instruit;
Ce fier Innocent trois, ce Boniface huit,
Parlaient au nom de Dieu, sur un ton despotique.
Prenez un autre style, une autre politique;
Et pour que l'univers écoute votre voix,
Dites la vérité, pour la première fois.

Oh! qu'il ferait beau voir une bulle papale,
Bien pleine de raison, bien sage, bien morale,
Où ne s'expliquant plus en pontife romain,
Et portant la parole à tout le genre humain,
Sa sainteté dirait: O mes amis, mes frères!
On vous a bien trompés, bien conté des chimères;
Les prêtres, de tout temps, ont eu l'art d'effrayer,
De mentir, et sur-tout de se faire payer;
On mettait son argent aux pieds des saints apôtres;
Moi, j'ai du droit divin usé comme les autres;
J'en demande pardon; j'en ai quelques remords,
Et je veux désormais réparer tous mes torts.

Je ne citerai plus Grégoire ni Basile,
Ni le mauvais latin de quelque vieux concile,
Ni l'absurde fatras de l'épître aux Romains.
Il est un livre écrit dans le cœur des humains,
Qu'ils doivent consulter, qui peut seul les instruire,
Dont la lecture enfin suffit pour les conduire;
Ce livre est la raison : ses préceptes divins
Sont loin de ressembler à tous ces dogmes vains,
Rêves extravagants de cerveaux en délire :
Deux prêtres peuvent-ils se regarder sans rire?
Et les hommes épris de ces illusions,
Ont pu s'entr'égorger pour leurs religions!
Chacun vengeait la sienne : aveuglement extrême!
Il n'en existe qu'une, et tous ils ont la même.
Rien n'en change le fonds, aucun temps, aucun lieu;
Juifs, Chrétiens, Turcs, Chinois, tous adorent un Dieu,
Principe intelligent de toute la nature,
Un Dieu caché pour nous dans une nuit obscure,
Et de qui la sagesse a su nous éclairer,
Trop peu pour le comprendre, assez pour l'adorer.

C'est tout ce que je sais, hélas! sur ce grand être;
En Sorbonne un docteur prétend le mieux connaître;
Et voilà ce que c'est d'avoir lu saint Thomas!
On définit fort bien tout ce qu'on n'entend pas.
J'ai possédé jadis ce talent très-commode;
Vous voyez qu'aujourd'hui je change de méthode;
Je veux, par la clarté, me remettre en crédit;
Il est bon de savoir à-peu-près ce qu'on dit.

Comme tout l'univers croit un Dieu qu'il adore,
A la même morale il se rallie encore;

Tout coupable en son cœur est d'abord condamné.
Suivant les arguments du vieux penseur René (1),
Notre ame atteste ainsi son origine sainte,
Et d'un cachet divin garde l'auguste empreinte;
Elle apporte avec soi des principes innés,
Éternels comme Dieu, dont ils sont émanés.
L'imagination, brillante aventurière,
Égara trop souvent René dans sa carrière.

L'Anglais Locke marcha d'un pas plus décidé;
Toujours au droit chemin, par le bon sens guidé,
Ce Locke, qui sonda l'abyme de notre être,
Ne nous supposa pas instruits avant de naître:
L'homme n'a rien appris, dit-il, que par les sens;
Les objets ont frappé ses organes naissants,
Et dans l'entendement chaque image tracée,
Compose sa mémoire et devient sa pensée.

Mais sans chercher comment nous luisent ces clartés,
Il est, nous le sentons, il est des vérités
Que nos premiers regards aperçoivent sans peine,
Dont le charme séduit, et dont la force entraîne;
Homme, qui que tu sois, parle à ton propre cœur;
Te dit-il d'être ingrat, inhumain, imposteur?
N'es-tu pas averti, par une voix secrète,
Qu'il faut traiter autrui comme on veut qu'il nous traite?
C'est chez tous les humains la première des lois.

Je me ruine ici; je le sais, je le vois;

---

(1) René Descartes.

De mon trésor papal je vais tarir la source;
Quand je parle raison, je me coupe la bourse;
Mais, n'importe; aussi bien cela touche à sa fin;
Ceux qui vivaient d'erreurs, s'en vont mourir de faim;
La France nous fait tort; on ne nous croit plus guères;
Ne m'en veuillez donc pas, charlatans mes confrères;
Au point où nous voilà, je puis au monde entier
Dire notre secret, et gâter le métier.

Peuples, défiez-vous de tous tant que nous sommes.
La morale est du ciel; le dogme vient des hommes.
Le mensonge se cache à l'ombre des autels,
Et qui fait parler Dieu, veut tromper les mortels.
Chaque prêtre jaloux d'achalander sa secte,
Comme envoyé d'en haut, prétend qu'on le respecte:
Écoutez un iman, un bonze, un capucin:
Dieu même est avec nous; nous lisons dans son sein;
Il n'a daigné qu'à nous révéler ses lumières;
Il répond à nous seuls, n'entend que nos prières;
Mes enfants, croyez-nous ou vous serez maudits;
Sans nous vous ne sauriez entrer en paradis.
Hélas! de tous ces fous j'étais le plus risible:
N'avais-je pas le front de me dire infaillible?
Ne prétendais-je pas au pouvoir singulier
De lier les pécheurs et de les délier?

C'est ainsi qu'exploitant l'humaine extravagance,
Nous savions en tirer fortune, honneurs, puissance,
Et d'un manteau sacré couvrant nos passions,
Vendre à deniers comptants les absolutions.

Parmi tous ces docteurs, qui prendrez-vous pour guide?

Décidez en quel lieu la vérité réside?
Qui croirez-vous? Vichnou, Moïse, Mahomet,
Ou l'humble et doux mortel sorti de Nazareth,
Numa, Confucius, Zoroastre et tant d'autres?
Chacun eut ses martyrs, chacun eut ses apôtres;
Chacun fit en son temps des miracles fameux,
Tous certains, tous prouvés par des témoins nombreux.

Comment marcherez-vous vers le souverain maître?
A ces signes douteux pouvez-vous le connaître?
Faut-il donc le chercher dans un dédale obscur?
Mais non; il nous traça le chemin le plus sûr.

De lui vient la loi sage, universelle, auguste,
Qui me dit de l'aimer, qui me dit d'être juste,
D'offrir à mon semblable un fraternel appui,
De chercher mon bonheur dans le bonheur d'autrui,
De faire un peu de bien, s'il est en ma puissance.
Le crime malgré lui respecte l'innocence;
L'hypocrisie en vain affecte un beau dehors;
Elle échappe à la peine, et non pas aux remords;
On hait la trahison en se servant des traîtres;
Socrate condamné meurt victime des prêtres;
Cependant, ô justice! ô pouvoir des vertus!
On veut être Socrate; on abhorre Anitus.

C'est ainsi que par-tout la morale est la même;
C'est ainsi qu'aux humains, l'Être unique et suprême,
D'interprêtes menteurs sans emprunter la voix,
A su parler lui-même, et révéler ses lois.

Mais j'entends qu'on me crie: O ciel! qu'allez-vous faire?

La superstition au peuple est nécessaire;
Ne le savez-vous pas? Ces gueux, ces gens de rien
Sont par leur naturel très-peu portés au bien;
D'entendre la raison ils sont trop incapables;
Il faut leur faire peur de l'enfer et des diables;
Sans la confession et tout ce qui s'ensuit,
Votre valet viendrait vous égorger la nuit;
Tout paysan serait bientôt anthropophage,
S'il n'allait plus baiser la châsse du village;
C'est là le frein du peuple, heureusement pour nous.

Le peuple, mon ami, n'est pas plus sot que vous;
Il sortit votre égal des mains de la nature;
N'a-t-il, à votre avis, d'humain que la figure?
Au lieu de prendre soin, dès sa jeune saison,
De gâter son esprit, de fausser sa raison,
De l'hébêter enfin par des fables grossières,
Développez en lui ces notions premières,
De l'humaine raison éléments précieux;
Plus près de la nature, il la sentira mieux;
Et vous aurez plus fait qu'en chargeant sa mémoire
D'impertinents récits qu'il tâche en vain de croire.
N'attendez rien de bien de la stupidité;
L'ignorance conduit à la férocité.

Que l'on m'appelle athée, et qu'on crie au scandale,
Lorsqu'au nom d'un seul Dieu je prêche la morale;
Quand je dis aux humains : Soyez bons, aimez-vous;
C'est le père commun que vous adorez tous;
Porter le joug des lois, être humain, charitable,
C'est par-tout à ses yeux le culte véritable;

Ce culte doit lui plaire, et nous devons penser
Que ce Dieu tôt ou tard sait le récompenser.

Espoir cher et sacré du faible qu'on opprime,
Recours de la vertu que foule aux pieds le crime,
D'une autre vie enfin flatteuse opinion,
N'êtes-vous qu'une douce et vaine illusion?
Peut-être avec Platon un fol orgueil m'enivre;
Mais, j'ose l'avouer, j'espère me survivre,
Voir d'un monde meilleur le désordre banni,
La vertu plus heureuse et le crime puni.
Quelle religion, quel sage, quel sectaire,
A manqué d'enseigner ce dogme salutaire?
Il faut le conserver, puisqu'il nous rend meilleurs.
Errons utilement, s'il nous faut des erreurs.

Mais voulez-vous toujours, mes frères, mes semblables,
Pouvant vous accorder, vous battre pour des fables?
Qu'importent, mes amis, au Dieu de l'univers,
Et vos opinions, et vos cultes divers?
Ne vous égorgez pas pour sa plus grande gloire;
Ce que vous croyez tous est tout ce qu'il faut croire,
Tout ce qui vient de lui; mais pour ces visions
D'imposteurs ou de fous tristes inventions,
Ces prétextes sacrés de vengeance et de guerre,
Je veux, si je le puis, en délivrer la terre;
Je l'essaierai du moins; malgré la papauté,
Je suis homme, et voudrais servir l'humanité.

Saint-père, vous voyez à quoi je vous engage;
J'ose, de la raison, vous prêter le langage;
C'est ainsi qu'occupé de vous faire plaisir,

J'allais rêvant tout seul, aux heures de loisir :
Un pape quelquefois peut écouter un sage;
De mes réflexions je vous offre l'hommage.
Ce n'est ici qu'un plan à ma guise ébauché,
Qui sans doute a besoin d'être un peu retouché;
Voyez à ce sujet, messieurs vos secrétaires,
Camerlingue, prélats, greffiers, protonotaires,
Gens d'esprit; puissent-ils, faisant un grand effort,
Avec le sens commun se mettre enfin d'accord!
En excellents effets, cette bulle féconde,
Vous ferait, croyez-moi, de l'honneur dans le monde;
Les hommes, par vos soins, exempts de préjugés,
Des deux bouts de la terre, unis et corrigés,
Se rallieraient sous vous à la loi naturelle;
Votre église serait alors universelle.

Allons, saint-père, allons; prenez votre parti,
Ou, sur votre refus, je m'adresse au muphti.

LE MEUNIER DE SANS-SOUCI,

ANECDOTE.

L'homme est dans ses écarts un étrange problême;
Qui de nous, en tout temps, est fidèle à soi-même?
Le commun caractère est de n'en point avoir.
Le matin incrédule, on est dévot le soir.
Tel s'élève et s'abaisse, au gré de l'atmosphère,
Le liquide métal, balancé sous le verre.
L'homme est bien variable..... et ces malheureux rois,
Dont on dit tant de mal, ont du bon quelquefois;
Je l'avouerai sans peine, et ferai plus encore;
J'en citerai pour preuve un trait qui les honore.

Il est de ce héros, de Frédéric second,
Qui, tout roi qu'il était, fut un penseur profond,
Redouté de l'Autriche, envié dans Versailles,
Cultivant les beaux-arts au sortir des batailles,
D'un royaume nouveau la gloire et le soutien,
Grand roi, bon philosophe et fort mauvais chrétien.

Il voulait se construire un agréable asyle,
Où, loin d'une étiquette arrogante et futile,
Il pût, non végéter, boire et courir des cerfs,
Mais des faibles humains méditer les travers,
Et, mêlant la sagesse à la plaisanterie,
Souper avec d'Argens, Voltaire et la Métrie.

Sur le côteau riant, par le prince choisi,
S'élevait le moulin du meûnier *Sans-Souci;*
Le vendeur de farine avait pour habitude
D'y vivre au jour le jour, exempt d'inquiétude;
Et, de quelque côté que vînt souffler le vent,
Il y tournait son aile, et s'endormait content.

Très-bien achalandé, grace à son caractère,
Le moulin prit le nom de son propriétaire;
Et des hameaux voisins les filles, les garçons,
Allaient à *Sans-Souci*, pour danser aux chansons.

Sans-Souci! ce doux nom, d'un favorable augure,
Devait plaire aux amis des dogmes d'Épicure.
Frédéric le trouva conforme à ses projets,
Et du nom d'un moulin honora son palais.

Hélas! est-ce une loi, sur notre pauvre terre,

Que toujours deux voisins entre eux auront la guerre;
Que la soif d'envahir et d'étendre ses droits
Tourmentera toujours les meûniers et les rois?
En cette occasion le roi fut le moins sage;
Il lorgna du voisin le modeste héritage;
On avait fait des plans, fort beaux sur le papier,
Où le chétif enclos se perdait tout entier.
Il fallait, sans cela, renoncer à la vue,
Rétrécir la façade et courber l'avenue.

Des bâtiments royaux l'ordinaire intendant
Fit venir le meûnier, et d'un ton important:
« Il nous faut ton moulin; que veux-tu qu'on t'en donne?
« — Rien du tout; car j'entends ne le vendre à personne.
« Il vous faut, est fort bon! mon moulin est à moi,
« Tout aussi bien au moins que la Prusse est au roi.
« —Allons, ton dernier mot, bon homme, et prends-y garde.
« —Faut-il vous parler clair?—Oui.—C'est que je le garde,
« Voilà mon dernier mot. » — Ce refus effronté
Avec un grand scandale au prince est raconté.
Il mande auprès de lui le meûnier indocile,
Presse, flatte, promet; ce fut peine inutile;
Sans-Souci s'obstinait: « Entendez la raison,
« Sire, je ne veux pas vous vendre ma maison;
« Mon vieux père y mourut, mon fils y vient de naître;
« C'est mon Potsdam, à moi; je suis têtu, peut-être;
« Ne l'êtes-vous jamais? Tenez, mille ducats,
« Au bout de vos discours, ne me tenteraient pas.
« Il faut vous en passer; je l'ai dit, j'y persiste. »

Les rois mal aisément souffrent qu'on leur résiste.
Frédéric, un moment par l'humeur emporté,

« Pardieu ! de ton moulin c'est bien être entêté !
« Je suis bon de vouloir t'engager à le vendre !
« Sais-tu que, sans payer, je pourrais bien le prendre ?
« Je suis le maître. — Vous ? de prendre mon moulin ?
« Oui, si nous n'avions pas des juges à Berlin. »

Le monarque, à ce mot, revint de son caprice,
Charmé que sous son règne on crût à la justice.
Il rit, et se tournant vers quelques courtisans,
« Ma foi ! messieurs, je crois qu'il faut changer nos plans.
« Voisin, garde ton bien ; j'aime fort ta réplique. »

Qu'aurait-on fait de plus dans une république ?

Le plus sûr est pourtant de ne pas s'y fier.
Ce même Frédéric, juste envers un meûnier,
Se permit mainte fois telle autre fantaisie,
Témoin ce certain jour qu'il prit la Silésie,
Qu'à peine sur le trône, avide de lauriers,
Épris du vain renom qui séduit les guerriers,
Il mit l'Europe en feu ; ce sont là jeux de prince ;
On respecte un moulin ; on vole une province.

LETTRE CCLXXXIX.

En jetant un coup-d'œil sur l'état des trois théâtres depuis la rentrée, vous trouvez d'abord à l'opéra *Antigone*, paroles de Marmontel, musique d'un Italien nommé Zingarelli : cet ouvrage n'a eu aucun succès et il a fallu le retirer sur-

le-champ. Le poëme et la musique ont paru au-dessous du médiocre. Marmontel vieillit beaucoup; il ne s'en aperçoit pas assez, et le public s'en aperçoit trop. Il a conservé, pour le travail, une sorte de facilité routinière qu'il prend pour un reste de talent; mais dans le fait il n'en a plus. Il n'y en avait pas trace dans son *Démophoon* représenté l'année dernière, et qui n'a guères été plus heureux qu'*Antigone*. Il nous donne dans le *Mercure* d'insipides radotages sous le nom de *Contes*, qui ne sont pas à beaucoup près de l'auteur des *Contes moraux*. Il est appesanti par l'âge et comme endormi entre sa femme et ses enfants; car il a le bonheur de vieillir dans les jouissances domestiques qui sont les plus douces de toutes. Il n'est pas étonnant qu'elles l'aient entièrement absorbé; c'est même un sort qu'on peut lui envier et qui vaut beaucoup mieux que de faire de bons opéras.

Antigone n'était pas un sujet fait pour le théâtre lyrique. La pièce est originairement de Sophocle; elle est trop grecque et d'un genre austère et triste. Elle pourrait fournir une tragédie à un homme d'un grand talent; mais on ne peut guères dans un opéra nous occuper, pendant trois actes, de la sépulture de *Polynice* et du danger d'*Antigone*, accusée d'avoir enterré son frère malgré les ordres d'un tyran.

En revanche, un ballet de *Télémaque dans l'Ile de Calypso* a généralement réussi, et l'on

sait que depuis long-temps les ballets sont la ressource de ce théâtre.

Les Italiens (car on continue ridiculement à leur donner ce nom, quoique depuis long-temps ils ne jouent plus de pièces italiennes), ont essayé une parodie française d'un ancien opéra-comique italien, de Gluck, intitulé *les Pèlerins de la Mecque*. On y a extrêmement applaudi un petit air chanté par un derviche, une espèce de *barcarole:* d'ailleurs la pièce est tombée et n'a pas reparu une seconde fois. Les paroles sont comme toutes celles des opéras-comiques italiens, c'est tout dire, et la musique ne les rachète pas.

On a été étonné avec raison que l'auteur de *Tom-Jones à Londres*, Desforges, qui avait montré du talent dans cette comédie, ait pu faire une aussi mauvaise rapsodie que sa *Jeanne d'Arc*, sujet qui n'était pas fait pour le Théâtre-Italien, et qui pourtant, à cause du spectacle, n'est pas entièrement tombé. Cet ouvrage est absolument dans le genre sérieux et rempli du merveilleux de la religion. Jeanne d'Arc y parle toujours en inspirée; elle prédit à Charles VII qu'elle le remettra sur le trône; au général anglais, Talbot, qu'elle le vaincra; elle est sans cesse en prière et en extase. Ce rôle pouvait convenir à la scène lyrique qui monte l'imagination au merveilleux; mais l'inconvénient en est sensible par-tout ailleurs où le spectateur croit à l'inspiration, et dans ce cas, tous les succès sont prévus; il n'y a

plus de danger pour Jeanne d'Arc, pour Charles VII, ni pour personne, et dès-lors plus d'intérêt; ou bien l'on se refuse à croire ce merveilleux, et il n'est plus que ridicule. Au reste, il n'y a dans la pièce, ni plan, ni action, ni intrigue; Charles VII y est avili; Agnès y est fort indécemment abandonnée toute seule au milieu du camp des Anglais, et le style ne vaut pas mieux que tout le reste.

Le vieux d'Arnaud a profité des circonstances d'un moment où l'on peut tout hasarder, et a obtenu des comédiens que l'on jouât son *Comte de Comminge*, imprimé il y a environ trente ans, et mis depuis trente ans, par les bons juges, au rang des plus plates productions. Tout le monde connaît le roman de madame de Tencin qui porte ce titre, et qui est un chef-d'œuvre d'intérêt et de style. Mais tel sujet peut fournir un excellent roman et n'avoir rien de théâtral. La situation du comte de Comminge au théâtre est nécessairement uniforme, passive et monotone; et celle de sa maîtresse, Adélaïde, a les mêmes caractères. Tous deux sont à la Trappe sans être connus l'un de l'autre, et l'intérêt du roman consiste dans les détails de leurs sentiments jusqu'à l'instant où Adélaïde, en mourant, se fait reconnaître pour ce qu'elle est, et apprend à son amant combien il est aimé et tout ce qu'elle a fait pour lui. Mais le drame exige nécessairement de l'action, des événements, des vicissitudes, des espérances, des

craintes; ici, comme on le voit, rien de tout cela; il n'y a pas trace d'action dans le drame: Comminge apprend au premier acte que sa maîtresse est libre par la mort de son mari; il se désespère d'avoir prononcé ses vœux et demande pardon à Dieu de son désespoir; au second acte, il apprend que cette même Adélaïde a disparu depuis longtemps et il la croit morte; nouveau désespoir qui ne produit rien de plus que le premier; au troisième, il la voit mourir sur la cendre, et il l'entend prier Dieu pour sa conversion, le tout dans un discours de deux ou trois cents vers qui fait d'un dénouement une exposition; ainsi, toute l'action de son rôle consiste à apprendre des nouvelles et à se lamenter inutilement: rien au monde ne ressemble moins à un drame. A la nullité d'action se joint l'invraisemblance; il observe sans cesse Adélaïde dont la physionomie l'a frappé sous son habit de moine, et il ne la reconnaît pas; elle lui parle, et il ne reconnaît pas sa voix. Enfin, au moment de son agonie, elle a déja prononcé une vingtaine de vers, qu'il ne l'a pas encore reconnue. Cela est totalement improbable. Quelque changement que l'on puisse supposer dans les traits d'Adélaïde, il y a toujours dans la figure et dans la voix de ce qu'on aime quelque chose qui ne peut pas échapper à l'amour, et sur-tout à l'amour qui observe.

La bizarrerie du costume a pourtant fait supporter cet ouvrage monstrueux, tant aujourd'hui

le besoin d'objets nouveaux semble tenir lieu de tout. Quel spectacle aux yeux du bon sens et du goût que ce Comminge et cette Adélaïde qui viennent, une pioche à la main, creuser une fosse et remuer des têtes de mort! Que peuvent avoir de commun avec la nature et le cœur cette dégoûtante démence et ce lugubre fanatisme? Cela rappelle ce couplet de Collé :

Pour émouvoir le cœur d'abord,
Ah! que c'est un puissant ressort
Qu'une belle tête de mort.

Quant à la versification de d'Arnaud, elle ne vaut pas mieux que sa prose; elle est, le plus souvent, ou plate, ou déclamatoire, chargée de lieux communs, incorrecte et flasque; il y a pourtant deux ou trois traits de sentiment, et le moment où Adélaïde regarde Comminge, qui, en creusant sa fosse, baise le portrait de sa maîtresse, produit quelque effet : il en produirait bien davantage, s'il résultait quelque chose de cette situation, si les deux amants se reconnaissaient, s'il pouvait y avoir quelque moyen de changer leur sort, etc. Mais encore une fois, tout est, dans cette pièce, tristement immobile comme les tombeaux de la Trappe, et inutilement plaintif comme les échos de cette solitude.

Cependant, au milieu de tant de rapsodies, nous avons eu un ouvrage qui, ce me semble, annonce du talent : il est de Fabre d'Églantine,

autrefois comédien de province. Cet auteur est âgé d'environ trente-cinq ans. Ce qu'on avait vu de lui jusqu'ici n'était pas fait pour en donner une bonne opinion; deux comédies tombées, et une mauvaise tragédie d'*Augusta*, qui ne valait pas mieux, n'annonçaient point l'auteur de la suite du *Misanthrope*, ou *le Philinte de Molière*, que l'on joue actuellement avec succès. Ce n'est pas qu'il soit suivi, il s'en faut de beaucoup; mais c'est plutôt la faute des circonstances que celle de la pièce, et rien ne peut nous occuper beaucoup aujourd'hui que ce qui a rapport à la chose publique, à moins que ce ne soient des bagatelles agréables qui demandent peu d'attention. Le drame de M. d'Églantine est sérieux et moral; il n'est pas bien intitulé, car son *Philinte* n'est nullement celui de Molière; c'est un franc égoïste dans toute la force du terme; et c'est un des mérites de l'auteur d'être le premier qui ait bien conçu ce caractère qui a été manqué plus d'une fois. Il n'en a point fait un fripon qui vole dans la poche; mais il a très-bien peint l'homme exclusivement occupé de lui-même, et constamment fermé à tout sentiment de bienveillance pour autrui. Les deux idées mères de son ouvrage sont également heureuses. L'idée morale consiste à faire punir l'égoïsme par lui-même, ce qui tend à l'instruction. L'idée dramatique, qui tend à l'effet du théâtre, et qui fait le fond de la pièce, c'est d'avoir représenté l'égoïste, refusant obsti-

nément le crédit qu'il a auprès du ministère, pour empêcher qu'un innocent ne soit accablé et ruiné par un abus qu'on a fait de sa signature, et il se trouve, à la fin, que cet homme est l'égoïste lui-même qui ne savait pas dans quel danger il était. Tous les moyens de l'action sont disposés dans la plus exacte vraisemblance, et le moment où le mystère se découvre et où la doctrine perverse de l'égoïste retombe sur lui, est d'un effet théâtral, quoique l'auteur n'en ait pas tiré tout le parti possible. Le caractère d'Alceste, toujours prêt à faire du bien aux hommes, même à ses risques et périls, tout en disant du mal de la nature humaine, forme un très-beau contraste avec le caractère de Philinte. C'est le Misanthrope vu dans son beau côté. Molière avait très-bien peint ce qu'il a d'outré et par conséquent de nuisible à lui-même et aux autres, c'était une très-bonne leçon donnée à la vertu; ici l'on a fait voir tout ce qu'il avait de respectable quand les circonstances le mettaient en action. Il y a un rôle de procureur ou de fripon (cela est synonyme), qui est aussi très-bien fait et d'une touche comique. L'auteur a donné à ce personnage le nom de Rolet que les *Satires* de Boileau ont rendu célèbre. Le style est inégal, incorrect et quelquefois de mauvais goût; mais il a de la vivacité, de la force, de la chaleur, et l'ame de l'auteur anime ce qu'il écrit. Il aurait pu donner à son ouvrage plus d'intrigue, en varier davantage le ton qui est trop

continuement sérieux ; en cherchant plus de moyens d'action, il aurait évité les longueurs. Mais il faut convenir aussi que cet art de répandre la gaieté comique sur un fond d'idées morales est prodigieusement difficile, et n'a guères été parfaitement connu que de l'auteur du *Misanthrope*. Si M. d'Églantine peut se défier de sa facilité et travailler davantage ses productions, je crois qu'on peut espérer beaucoup de lui.

LETTRE CCXC.

Il est naturel à l'homme d'abuser d'abord d'une liberté récente, et il en a été sur ce point de la liberté du théâtre, comme de tous les autres genres de liberté. Heureusement, en fait de théâtre, ces abus ne nuisent qu'à ceux qui se les permettent, et ils n'ont d'autres conséquences que de punir bientôt l'avidité de ces fausses spéculations. Nous avons aujourd'hui treize et tout-à-l'heure quatorze troupes dramatiques, en comptant l'Opéra, et la comédie que l'on nomme toujours *Italienne*. Celles qui se sont formées depuis le décret, de manière à jouer, même la tragédie, sont les *Délassements comiques*, *les Associés* ou *Théâtre patriotique*, *le Lycée dramatique*, composé des élèves de l'ancienne école dramatique, établi par les gentilshommes de la chambre, et la

troupe de la *demoiselle Montansier* qui joue dans la salle des défunts comédiens Baujolais. Cette dernière troupe vient de faire l'acquisition de mademoiselle Saint-Val l'aînée qui, après avoir gagné cent mille écus dans la province, depuis sa sortie du Théâtre-Français, s'est engagée avec la Montansier pour trois ans, à quatre cents francs par représentation. Elle a deja joué *Mérope* et *Sémiramis* avec un grand concours, plutôt qu'avec un grand succès. Tous ceux qui s'y connaissent conviennent qu'elle a perdu de ses bonnes qualités, et que ses défauts qui étaient assez marqués sont fort augmentés, ce qui devait naturellement arriver. Elle a toujours de beaux moments, mais d'extrêmes inégalités, des écarts, une exagération folle, une familiarité ignoble, etc. Passé le premier moment de la curiosité, je ne crois pas qu'elle vaille beaucoup d'argent à la troupe, et je doute fort que la directrice puisse tenir long-temps les conditions de son marché.

A l'égard des autres troupes dont je viens de parler, elles ne se soutiennent que par l'extrême modicité du prix des places, espèce d'attrait convenable à une classe nombreuse de spectateurs qui va depuis quelques années au spectacle, et qui n'y allait pas autrefois; d'ailleurs aucun talent ne s'y fait encore remarquer, et comme les places y sont à très-bon marché, il n'est guères possible que les entrepreneurs soutiennent la dépense. D'ici à deux ans, presque tous ces spectacles

seront supprimés d'eux-mêmes, faute de ressources.

Au contraire, celui de la rue de Richelieu, autrefois *les Variétés*, paraît avoir beaucoup de moyens de prospérer; un emplacement le plus avantageux possible, une très-belle salle, des directeurs intelligents et déja enrichis par leurs premiers succès; un certain nombre d'acteurs d'un talent éprouvé, qui ont passé à ce théâtre, madame Vestris, mademoiselle Desgarcins et Talma, dans le tragique; MM. Dugazon et Grandménil, et mademoiselle Lange, dans le comique; enfin la coalition de presque tous les auteurs connus par des succès, et qui sont convenus de réunir leurs efforts pour donner de la consistance à ce nouveau théâtre, et pour établir une concurrence qui doit être, en derniers résultats, avantageuse au public, aux auteurs et aux comédiens. Les deux directeurs, MM. Gaillard et d'Orfeuille, ont très-bien senti ce qu'exigeaient leur position et leur intérêt; ils ont signé tous les arrangements que leur a proposés la pluralité des auteurs dramatiques assemblés en comité, et ils se conduisent avec beaucoup d'honnêteté et de sagesse.

Ils ont encore à ce théâtre un acteur qui peut leur être d'une grande utilité; c'est Monvel. Il est vrai que sa figure est déplorable et qu'il n'a point de dents; mais il est plein d'intelligence et d'ame, et sauve jusqu'à un certain point ses défauts naturels par l'artifice du costume.

L'ouverture de ce théâtre, dans sa nouvelle formation, s'est faite par la tragédie d'*Henri VIII* de M. Chénier. Il eût été à souhaiter qu'on pût ouvrir par un meilleur ouvrage; mais on voulait une nouveauté, et c'était la seule que l'on pût mettre avec ce qu'on avait d'acteurs, accoutumés au genre noble; il leur en faudrait encore trois ou quatre pour compléter le tragique, et on les cherche de tous côtés. Les directeurs ont élagué leurs farces qui ne pouvaient guères s'accommoder avec Melpomène; ils ont renvoyé Beaulieu, dont les grimaces faisaient rire dans *Ricco* et dans les autres rapsodies du même ton.

Henri VIII est une très-mauvaise pièce; il n'y a ni intérêt, ni action, ni intrigue, ni marche dramatique, ni mouvements, ni caractères, ni convenances, ni conduite; c'est une déclamation en dialogue, chargée de lieux communs. Quant à la diction, elle ne manque ni de facilité, ni d'une certaine noblesse; mais elle est inégale, enflée, froidement sentencieuse, mêlée de réminiscences fréquentes et de mauvais goût. Il y a quelques vers bien faits, et deux ou trois couplets où les personnages disent à-peu-près ce qu'ils doivent dire; dans tout le reste, c'est l'auteur qui parle et un auteur écolier.

Le sujet par lui-même n'était pas heureux; il n'offre, comme *Mariamne*, qu'un bourreau et une victime, et l'on ne se tire pas de ces sujets-là. *Mariamne* même avait un avantage que n'a

pas *Henri VIII;* c'est qu'au moins Hérode est amoureux de la femme qu'il veut faire périr, ce qui produit quelque suspension et quelque intérêt, depuis l'entrée d'Hérode au troisième acte, jusqu'à son entrevue avec Mariamne au quatrième acte, où il l'envoie à la mort sans aucune apparence de raison. Dans la pièce de M. Chénier, Henri VIII, devenu amoureux de Seymour, veut absolument faire périr Anne de Boulen, son épouse, afin d'en épouser une autre. Il y est tellement déterminé dès le premier acte, l'atrocité de son caractère est si marquée, et Anne de Boulen est tellement dénuée de toute espèce de défense contre un tyran tout-puissant, qu'il n'y a pas le moindre nœud, le moindre obstacle, la moindre incertitude. Les accusateurs et les juges sont aux ordres du tyran, et l'innocente victime ne fait qu'attendre le coup mortel, en gémissant inutilement depuis le premier acte jusqu'au dernier. Rien n'est si contraire aux premiers éléments de l'art dramatique, qu'il semble que l'auteur ignore absolument, ou dont apparemment il ne fait aucun cas, faute de savoir les employer. Si l'on veut voir jusqu'où il pousse l'ignorance sur cet article, ou bien l'impuissance et la déraison, en voici un exemple palpable. Cette jeune Seymour, aimée d'Henri VIII, est un personnage insignifiant, sans caractère, sans intention décidée; on ne sait, pendant toute la pièce, si elle veut ou si elle ne veut pas épouser Henri VIII; elle ne

montre qu'une timidité extrême, des craintes vagues, une pitié stérile pour Anne de Boulen. Cependant lorsque celle-ci est condamnée formellement (et elle l'est dès le commencement du quatrième acte, et l'on en est sûr au troisième), Seymour prend le parti, au quatrième acte, d'amener à Henri VIII la fille de Boulen, enfant de quatre ou cinq ans, pour fléchir le tyran qui est son père. Je laisse à part ce ressort postiche d'un enfant mis en œuvre si souvent et si mal à propos depuis *Athalie* et *Inès*, les seules pièces où un enfant soit bien placé, parce qu'il fait partie du sujet et de l'action; par-tout ailleurs il est ridiculement gratuit, vu qu'on sent trop combien il est aisé d'amener tant qu'on voudra un enfant sur la scène, pour crier *papa* ou *maman*, et débiter les petites naïvetés de son âge. Cela ne sert, aux yeux des connaisseurs, qu'à rappeler la scène des petits chiens, dans *les Plaideurs :*

Venez, famille désolée, etc.

Mais Racine, qui a mis un enfant dans *Athalie*, ne s'est pas avisé de mettre Astyanax sur la scène dans son chef-d'œuvre *d'Andromaque*, quoiqu'il soit question de cet Astyanax d'un bout de la pièce à l'autre.

Mais enfin, puisque l'auteur voulait faire usage de ce moyen trivial, rien ne l'empêchait, du moins, de faire en sorte que le spectateur fût à portée d'en attendre quelque effet en faveur de Boulen,

et de conserver pour elle quelque espérance de salut. Il n'y avait qu'à ne pas donner au tyran une détermination si absolue, et faire entendre qu'il était possible que l'ascendant de Seymour sur lui, la vue de cette femme en pleurs, lui demandant la grace de sa rivale, et mettant à ses genoux le gage de son ancien amour pour Boulen, et l'unique fruit de leur hymen, fléchît cette ame féroce et en obtînt du moins la vie de cette infortunée. Avec cette espérance, la scène pouvait produire de l'effet. Mais que fait l'auteur? Il a grand soin, comme s'il voulait à plaisir détruire tout germe d'intérêt, de faire dire d'avance au tyran qu'il sait bien qu'on va le solliciter en faveur de Boulen, qu'il veut bien, *pour feindre un moment de la clémence et des remords*, avoir l'air d'accorder la grace après s'être bien fait prier; mais en même temps il donne les ordres les plus précis et à des hommes très-intéressés à les remplir, pour faire hâter l'exécution de l'arrêt, pendant qu'il entendra l'archevêque Crammer, personnage inutile et bavard, et ensuite Seymour. Qu'arrive-t-il? C'est que tandis que Seymour et l'enfant font un étalage de pathétique, et que le tyran feint un attendrissement hypocrite, on sait, à n'en pouvoir douter, que Boulen est déja morte. Il est rare de pousser la maladresse plus loin.

Henri VIII est un tyran abject et insensé, bêtement atroce, bassement calomniateur, ridiculement furieux, qui ne fait autre chose que su-

borner des témoins pour prouver que sa femme est infidèle : voilà toute l'intrigue de la pièce. N'est-elle pas bien tragique? Cet ouvrage la été très-mal reçu le premier jour; mais ensuite, avec des billets payés, on l'a un peu relevé; on le joue encore, mais avec très-peu de monde et encore moins d'effet.

LETTRE CCXCI.

On a remis au Théâtre-Français *les Châteaux en Espagne*, avec les corrections que l'auteur y avait faites en trois semaines, et le public en a paru assez content. Mais comme on les a retirés assez promptement, à cause de la clôture, je n'ai pu les voir encore: on en parle diversement pour ce qui regarde le fond de l'ouvrage; mais tout le monde est d'accord sur le talent et la facilité de l'auteur.

Tout le monde s'accorde aussi à trouver fort ridicule l'opéra-comique de *Barbe bleue*, que notre confrère Sedaine a été prendre dans la bibliothèque bleue, et tout le monde court le voir, et tout le monde a raison. Il est très-vrai que la pièce, d'un bout à l'autre, n'a pas le sens commun; mais madame Dugazon y joue avec une telle supériorité, cette femme est une si charmante actrice, sa pantomime est si admirable, qu'on passe par-dessus tout pour avoir le plaisir

de la voir. Il n'y a pas deux avis aujourd'hui sur son compte, et l'on convient unanimement que c'est le premier talent des trois théâtres : il y a long-temps que je le pense et que je l'ai dit.

On joue au grand Opéra une *Aspasie* qui ne vaut pas mieux que *Barbe bleue*, et qui n'est pas moins suivie, quoiqu'on ne soit guères embarrassé qu'à décider lequel est le plus mauvais de la musique ou des paroles. Le mot de l'énigme, le voici : c'est que nous sommes parvenus à un tel point de perfection dans les ballets, que nous sommes en état de nous passer à l'Opéra de paroles et de musique, ce qui est toujours très-commode. La danse pantomime fit tomber les beaux-arts et les spectacles de goût chez les Romains; nous sommes devenus Romains, au moins en cette partie. On ne peut nier que nous n'ayons à l'Opéra une telle collection de talents en ce genre, que l'Europe entière n'en fournirait pas une semblable. La partie des décorations est aussi très-bien entendue, et *Aspasie* en particulier présente le plus beau spectacle possible; c'est l'architecture du lycée d'Athènes, exécutée sur le fameux tableau de Raphaël, avec tous les accessoires. Une bacchanale dansée par tous les premiers sujets de l'Opéra excite aussi l'admiration du public; c'est encore un tableau vivant de l'antiquité, telle au moins que nous la connaissons. Mais ce public a ri beaucoup de voir en scène Anaxagore, et Zenon, et Diogène, et tous les philosophes

du portique en coquetterie avec Aspasie, et chantant de petits madrigaux fort plats. La musique est de Grétry qui n'est plus rien. Les paroles sont sous le nom d'un M. Morel, non pas auteur, mais entrepreneur d'opéras. Il a une place aux Menus qui lui donne beaucoup de crédit au tripot lyrique; il achète des poëmes, au meilleur marché possible, à de pauvres diables de rimeurs, et les fait jouer à son profit. L'esprit de commerce gagne beaucoup dans les beaux-arts.

LETTRE CCXCII.

Notre confrère Ducis a fait reprendre son *Macbeth :* il n'avait point eu de succès dans la nouveauté, et, malgré les changements qu'il y a faits, il n'en a pas eu davantage à la reprise; il a été abandonné sur-le-champ. Ce n'est pas qu'il n'y ait des beautés de détails et des traits de force, comme dans tout ce qu'il a fait; mais la pièce est absolument sans intérêt; le sujet ressemble à une nuit d'hiver, il est noir et froid.

La faveur des circonstances a mieux servi le Mierre dans son *Guillaume Tell*, qui n'avait pas fait grande fortune dans sa nouveauté il y a vingt ans, et qu'on n'avait jamais joué depuis; on ne se souvenait même de la pièce que par le ridicule des vers barbares et des noms baroques dont elle est remplie, et par un bon mot de made-

moiselle Arnoult, qui, voyant jouer cette tragédie dans la solitude, dit plaisamment : « C'est ici « le contraire du proverbe, point d'argent, point « de suisse; il y a ici beaucoup de suisses et point « d'argent. » J'étais à Ferney lorsque la pièce y arriva; Voltaire en lut une centaine de vers en étouffant de rire : « Il n'y a rien à dire contre « l'ouvrage, me dit-il, il est écrit en langue du « pays. » La pièce d'ailleurs est sans intrigue comme sans intérêt; la femme de Tell est une plate paysanne; Gesler un tyran imbécille, qui s'autorise gravement de l'exemple de Caligula, qui avait fait son cheval consul; les autres personnages sont nuls. Il n'y a que celui de Tell qui soit quelque chose; il y a de la noblesse et quelques traits heureux. C'est d'ailleurs Larive qui joue le principal rôle, et Larive est à la mode dans ce moment; enfin, l'auteur a mis dans son ouvrage une nouvelle scène où l'on voit Tell sur le théâtre, abattant la pomme sur la tête de son fils : c'est une étrange chose qu'un pareil spectacle; mais comme tout ce qui est spectacle est fort bon aujourd'hui, l'ouvrage a eu beaucoup de succès.

Le Mierre a cru que c'était aussi le moment de faire jouer son *Barneveldt*, pensionnaire de Hollande; mais quoique son héros soit encore un martyr de la liberté, comme il n'avait pas cette fois-ci l'appui de Larive, ni sur-tout la ressource du spectacle, la seule qui ait fait réussir deux

ou trois de ses pièces, on a trouvé cette nouvelle tragédie peu intéressante, et le cinquième acte sur-tout a paru très-mauvais. On en a donné quelques représentations qui ont été peu accueillies et encore moins suivies. On dit pourtant que le style est moins dur que celui de ses autres pièces. Je ne saurais en parler en connaissance de cause; car elle n'est pas imprimée, et ma mauvaise santé ne me permet guères d'aller au spectacle.

Palissot, ne sachant plus de quoi s'aviser, a imprimé dans la *Chronique de Paris* une belle adresse à l'assemblée nationale, pour demander la suppression de l'académie française, sous prétexte que c'est un reste d'aristocratie; c'est une plaisante chose que l'aristocratie d'une compagnie littéraire. Au reste, on imagine bien que tous les prosailleurs et les rimailleurs de la France, et tous ceux qui concourent annuellement pour les prix sans pouvoir être lus jusqu'au bout, signeraient volontiers une pareille adresse : c'est la fable du renard qui n'a pas de queue et qui ne veut point qu'on en ait; mais ce qui est plus remarquable, c'est qu'en 1771, la cour, le parlement et le clergé étaient également déchaînés contre l'académie; que le chancelier Maupeou voulait la détruire, comme respirant l'indépendance et répandant les maximes républicaines et l'esprit de liberté, et qu'aujourd'hui la populace de nos nouveaux écrivains, qui prêchent en style

grossier la licence et l'anarchie, la proscrit comme aristocrate. Cette petite anecdote mérite d'être consignée dans l'histoire littéraire de ce siècle et dans celle des contradictions de ce monde.

Dans la foule des épigrammes de toutes espèces qui courent contre l'assemblée nationale, il s'en trouve une qui n'est pas mauvaise.

Certaine Anglaise à certaine séance
D'un certain club qui dirige la France
Un certain soir se trouvait par hasard.
— Oh! s'il vous plaît, dit-elle à sa voisine,
Sur ce fauteuil, qu'est ce monsieur camard,
Qu'à droite, à gauche, ici chacun lutine?
— Milady, c'est monsieur le président,
Ce que chez vous orateur on appelle.
— Oh! l'orateur! fort bien, cela s'entend.
Mais, s'il vous plaît, quel est, ajouta-t-elle,
Cet instrument que dans ses mains je vois?
— C'est de son rang l'éclatant interprète,
C'est là son sceptre; et nos augustes lois
Ne se font bien qu'à grands coups de sonnette.
— Oh! mais encor, ce bruit original,
Gredin, gredin, dont toute l'assemblée
A comme moi la cervelle fêlée,
Que dit-il? — Milady, c'est l'appel nominal.

L'académie française n'a pu cette année donner qu'un seul prix, quoiqu'elle en eût beaucoup à distribuer. Nous avions un prix de poésie et un d'éloquence; un pour l'*Éloge de Rousseau*, et un quatrième fondé par l'abbé Raynal pour

un discours historique. Le sujet pour cette année était une *Dissertation sur le règne et la politique de Louis XI*. Nous n'avons rien reçu sur ces deux derniers sujets qui fût même passable; en poésie, nous n'avons pu décerner qu'une mention honorable à deux pièces qui sont du même auteur, M. de Murville; il y a quelques talents dans la versification, mais point d'idées, point d'ensemble, point de suite, point de sujet traité. Le prix d'éloquence était l'*Éloge de Vauban;* il a été adjugé à M. Noël (1), autrefois abbé, qui avait déja eu celui de Louis XII. Le sujet est assez bien rempli dans la première partie; la deuxième est très-inférieure, et en total, l'ouvrage est médiocre. L'auteur ne fait point de progrès, il ne s'élève point; c'est un rhéteur qui se traîne sur les traces des modèles connus; il travaille aujourd'hui, conjointement avec un M. de Grandmaison, à un journal intitulé la *Chronique de Paris*, rempli, dit-on, d'extravagances et de scandales : ce n'est pas à cette école qu'il se formera. Si j'en parle par oui dire, c'est que je n'ai ni le temps, ni la volonté de lire tous ces pamphlets prétendus patriotiques, qui sont tellement multipliés, que la journée, fût-elle de quarante-huit heures, ne suffirait pas pour les parcourir.

---

(1) Le 25 août 1790.

LETTRE CCXCIII.

Un fou nommé Bonneville, et une autre espèce de fou, l'abbé Fauchet, enthousiaste qui n'est pas sans quelque talent, quoiqu'il soit absolument dénué de goût, se sont avisés (de quoi ne s'avise-t-on pas aujourd'hui pour être quelque chose?) de joindre les mystères de la maçonnerie aux principes de la constitution; et de cet amalgame bizarre, ils ont composé un journal qu'ils appellent *la Bouche de fer*, attendu qu'ils ont en effet placé une bouche de fer au dépôt de leur journal, près du Théâtre-Français, en invitant tous les citoyens à y jeter, comme on fait dans celle de Venise, leurs idées sur le gouvernement, leurs questions, leurs accusations, etc. Cette invention n'a pas prospéré jusqu'ici; car il est clair, par leur journal, que ce sont eux qui font les demandes et les réponses. Rien n'est plus plaisant ni plus ridicule que la démence sérieuse qui règne dans cet ouvrage, où se trouvent pêle-mêle toutes les rêveries des illuminés avec les discussions politiques, le jargon de la mysticité avec l'emphase des prédicateurs, où l'on remonte jusqu'à la tour de Babel et l'arche de Noé, pour redescendre aux sections et aux districts, où l'on ne projette rien moins qu'une *religion universelle*, *une régénération universelle*, etc. Nos deux

prophètes ont ouvert un *cercle social* par lequel ils prétendent communiquer avec toutes les nations de l'*univers*. Ainsi, grace à eux, la révolution aura eu aussi ses *illuminés*, tout comme si nous étions au temps des *frères rouges* de Cromwell et des confrairies de la Ligue. Heureusement ceux-ci ne sont pas dangereux; ils ne sont qu'extravagants, et ne veulent *régénérer l'univers que par l'amour*.

Ce rêveur de Bonneville fait aussi des vers, et il n'a pas manqué de mettre dans son journal un *Hymne à la Vérité*, qui contient tout le systême et tous les mystères de cette nouvelle association. Les lettres majuscules ou italiques indiquent les mots qui forment les emblêmes, les types, les allégories maçonniques. Cette pièce est vraiment curieuse; et V. A. I., qui aime à rire, pourra s'amuser de ce délire grave et imposant, et du ton d'inspiration dont on débite tant de puérilités, et sur-tout du style qui est véritablement, et comme on s'y attend bien, de *l'autre monde*.

HYMNE A LA VÉRITÉ.

Rien ne fera sortir l'univers de ses gonds.
L'Océan indigné, dans ses gouffres profonds,
Que la terre et les cieux lui servent de ceinture,
S'irrite en ses efforts, pour secouer ses fers,
Et rouler sa prison dans le vague des airs;
Mais LE PACTE ÉTERNEL, la loi de la nature,

Le ramène, toujours, soumis à ses destins;
Voilà des vérités qu'on touche de ses mains.

Pensaient-ils, ces tyrans, que leur colère immonde
Éteindrait dans le sang des bienfaiteurs du monde
Cet éternel *Esprit*, CE FEU toujours vainqueur,
Qui fait vivre la pierre et qui lui donne un cœur,
Qui parle dans les vents, dans la foudre qui gronde?
Plus pur que *l'argent vif*, il descend au tombeau
(Ainsi de l'univers disparaît le flambeau);
Quand la tombe a caché sa mortelle dépouille,
Peux-tu penser qu'un VER le dévore et le souille?
Un ver peut-il souiller un rayon DU SOLEIL?
L'ESPRIT sent et *connaît* que c'est là son réveil!
Dormir, c'est toujours vivre. Existence immortelle!
Il laisse d'un vieux tronc les débris dispersés;
Et tous les éléments, *à l'instant*, sont forcés
De recueillir son MOI dans une peau nouvelle.
Il a son œil pour voir, l'oreille pour ouïr;
Un *mouvement* vital, *perpétuel*, unique,
Circule dans son sang pour aimer, pour jouir,
Pour enrichir ses nerfs d'une force électrique;
Et s'aviver des feux de la chaleur publique,
Pour CRÉER. — Le sens-tu qui partage ses feux,
Toujours l'œil de l'aveugle et le pied du boiteux?

Sûr de se retrouver au cœur de la nature,
Mourir n'est rien pour lui, c'est changer de figure;
C'est CONNAÎTRE et sentir qu'il change chaque jour;
Qu'il cesse *d'être* enfant, qu'il arrive à l'amour;
Et si de la nature une roue est l'emblême,
Dans sa forme diverse *il est* toujours le même.

La nature a ses lois, sa récompense, un plan;
« Tu vis par tes bienfaits, » dit-elle; et c'est l'aiman
Qui rappelle un esprit, s'il est pur, à la vie.
L'ingratitude glace un malveillant génie
Qui retombe *aux lieux bas*, dans son obscurité.
As-tu le sentiment de ton éternité?
C'est avoir fait un pas immense en ta carrière;
Tu peux alors *créer*, conquérir la lumière.

Repousse des lauriers qui seraient teints de sang.
Veux-tu forcer ton frère à vouloir être FRANC?
Laisse au reptile impur son venin et la rage:
DEVIENS DIEU, l'Éternel te fit à son image.

N'as-tu pas dans ton cœur un *miroir* éternel,
Où ton ESPRIT peut *voir* le *code fraternel*?
« C'est du marbre, » dis-tu, que rien ne fertilise.
Change la pierre en homme, et bâtis ton église.
Une langue de FEU, celle des NATIONS,
Que LA NATURE emploie AUX RÉVÉLATIONS,
Peut arrêter les pas d'une tourbe insensée,
Et sous un front de marbre enfermer la pensée.

S'ÊTRE VU, c'est vouloir embellir tous ses traits;
Une fois éclairé, l'on ne s'éteint jamais;
Ascension céleste! On monte, *on s'angélise*,
L'esprit divinisé SE CONÇOIT, s'éternise!
Remonte vers les cieux, « par les cieux aimanté. »
L'homme est Dieu, CONNAIS-TOI! Dieu, c'est la Vérité.

ENVOI.

E cœlo descendit γνωθι σεαυτον. (JUVÉNAL.)

Cercle du peuple-franc, verse d'une main sûre,
Dans les sombres climats, tes rayons lumineux.
Répands-y tes bienfaits, l'amour, ses nobles feux,
La sainte majesté des lois de la nature!
Et ta bouche de fer, dont la voix est si pure,
Fera le livre d'or de nos derniers neveux.

LETTRE CCXCIV

Le discours du président de Nicolaï (1) a eu peu de succès : je voudrais, pour en dire du bien, que la vérité pût être d'accord avec la reconnaissance; car je lui en dois d'autant plus, pour la manière extrêmement flatteuse dont il a parlé de moi dans son discours, que son procédé était plus noble et plus désintéressé, puisqu'il n'ignorait pas qu'il n'avait pas eu mon suffrage. Mais enfin je ne saurais démentir le jugement du public qui a paru fort peu content de son discours, et qui en effet ne devait pas l'être : il n'est en général ni bien pensé ni bien écrit, et l'excellente réponse que lui a faite M. de Rhulières, et les applaudissements qu'elle a reçus, ont rendu le contraste plus sensible. Il a fait d'abord, comme cet ancien poëte grec, qui, ayant peu de choses à dire de son héros, s'étendit beaucoup sur Castor

(1) Prononcé le 12 mars 1789.

et Pollux. M. de Rhulières a fait l'éloge de la famille de Nicolaï, distinguée depuis plusieurs siècles dans la robe, dans l'église, et dans le militaire. Il a loué, parce qu'il le devait, les discours que le président récipiendaire avait prononcés en différentes occasions, et a parlé fort adroitement et fort noblement du dernier, dans lequel M. de Nicolaï, à la clôture de l'assemblée des notables, avait énoncé son vœu pour la délibération par ordre, contre le vœu de ceux qui demandaient la délibération par tête.

L'abbé de Périgord, évêque d'Autun, a rendu un véritable service à la patrie, aux mœurs, et sur-tout au pauvre peuple, en publiant (1) sur les loteries un écrit aussi estimable par son objet que par son exécution, et dont l'effet sera très-certainement de déterminer l'assemblée nationale à demander l'entière suppression de ces fatales loteries, qui ont causé en France des maux infinis. Il démontre d'abord qu'il est honteux au gouvernement d'ouvrir à la crédule avidité du peuple un jeu si scandaleusement inégal, et dont le profit pour la banque royale est au-dessus des plus énormes usures. Il fait voir ensuite que le profit de neuf ou dix millions que le roi en retire, est véritablement illusoire par toutes les pertes que ce gain lui occasionne sous d'autres rapports. Enfin, et c'est là le point capital, il trace

(1) En 1789.

un tableau qui n'est que trop fidèle de l'horrible corruption de mœurs et de la foule de crimes dont le jeu des loteries est la cause. Voici quelques-uns des traits de cette peinture, qui ne peut manquer son effet sur toutes les ames honnêtes et sensibles.

« N'est-il pas évident qu'un jeu qui allume jusqu'au délire la cupidité de la multitude, qui fascine l'esprit du peuple jusqu'à lui persuader qu'infailliblement il trouvera pour prix de sa persévérance, je ne dis pas seulement le moyen d'améliorer son état, mais celui d'en sortir tout-à-coup par une fortune immense (car c'est toujours là l'ambition insensée du peuple); n'est-il pas évident que ce jeu, après lui avoir ravi tout le fruit de ses épargnes, tout l'argent qu'il possède, le livre à chaque instant à la tentation d'en obtenir par toutes sortes de voies ? Car il ne faut pas perdre de vue que, par une suite presque nécessaire de l'artificieuse combinaison de la loterie, celui qui d'abord n'a risqué que des mises légères, se trouve bientôt entraîné dans des mises considérables; que, victime de l'illusion la plus folle, et pourtant la plus ordinaire, il s'attache d'autant plus à une combinaison, que plus long-temps elle lui a été funeste; qu'il se regarde même comme obligé à de nouveaux sacrifices, pour ne pas perdre le fruit des anciens; qu'en conséquence, il charge et recharge sans cesse les mêmes numéros, dans l'intime persuasion qu'ils

céderont enfin à sa persévérance, et que, par l'ancienneté de leur sortie, ils acquièrent chaque jour de nouveaux titres pour reparaître avant les autres: comme si, dans un pareil jeu, l'avenir pouvait en quelque manière dépendre du passé; que des billets toujours les mêmes, agités au hasard, fussent contraints dans leurs mouvements par les tirages précédents, et qu'un numéro, parce qu'il n'a pas paru depuis un certain nombre de tirages, dût, plus facilement que tout autre en particulier, s'offrir au tirage suivant sous la main indifférente de l'enfant qui va les prendre. De là, presque nécessairement après chaque tirage, des fraudes, des injustices, des infidélités sans nombre, pour ravoir un argent plus que jamais indispensable, ou même pour satisfaire cette insatiable passion, que le malheur n'a fait qu'irriter. Par elle, chaque jour les enfants deviennent furtivement coupables envers leurs parents, les époux envers les épouses, les domestiques envers les maîtres; et, ce qui fait frémir, c'est qu'il est bien reconnu qu'un grand nombre d'entre eux avaient vécu irréprochables jusqu'au moment où ils se sont abandonnés à la déplorable passion de ce jeu.

« N'est-il pas évident que, lors même que la loterie ne précipite pas dans le crime, son effet habituel est de rendre au peuple sa condition insupportable; de relâcher dans sa famille les liens domestiques, si nécessaires à son bonheur; d'é-

teindre en lui les goûts honnêtes, toute émulation louable, tout esprit d'ordre, d'économie, tout amour du travail ? Voyez comme le marchand est détourné de son commerce; l'ouvrier, de ses travaux; la mère, du soin de ses enfants, dont les cris l'importunent; tout un peuple, de ses occupations journalières. Une pensée unique travaille tous les esprits, de l'or, des monceaux d'or gagnés sans peine; c'est à cette funeste pensée qu'on livre tous les sujets de l'État, et principalement (car on ne peut trop le répéter), ceux à qui le travail et l'économie sont le plus nécessaires, et chez qui le désespoir et la misère ont toujours eu les plus terribles conséquences. »

Pendant que le théâtre des événements publics est si orageux, les théâtres de l'imagination et des arts sont nécessairement dans un triste état. Rien de nouveau à l'Opéra; aux Italiens de mauvais drames, tels que les *Rigueurs du cloître*, *Euphrosine*, qui ne méritent pas qu'on en parle, quoique le mauvais goût les fasse supporter un moment. A la Comédie-Française, inaction et absence totale de nouveautés, parce que tous les auteurs attendent le décret de l'assemblée nationale, qui doit décider leur procès contre les comédiens; aucun ne veut se faire jouer. Pas un ouvrage qui marque en littérature; mais le ridicule et l'extravagance marquent plus que jamais. M. de Murville, dont l'académie française a mentionné deux pièces, le jour de la Saint-Louis, a voulu ha-

ranguer le public pour lui prouver que l'académie aurait dû lui donner le prix : le public n'a pas voulu l'entendre ; alors il a imprimé une belle préface, où il démontre *qu'il a réellement remporté le prix, qu'il ne tiendrait qu'à lui d'attaquer l'académie à restitution;* mais qu'il *est au-dessus de 400 liv.* En récompense, il ne sera pas si indulgent l'année prochaine pour celui qui obtiendra le prix qui a été remis. Il déclare d'avance que ce sera *un vol* qu'on lui fera, et qu'il *poursuivra le voleur dans les tribunaux.* Cette préface n'est pas datée des Petites-Maisons, non plus que la plupart des brochures qu'on nous jette à la tête ; c'est la seule chose qui lui manque.

Un M. Loustalot, auteur des *Révolutions de Paris*, imprimées sous le nom de Prudhomme, est mort ces jours-ci d'une fièvre chaude (1). Il y avait long-temps qu'il l'avait en écrivant, surtout depuis le jour de la fédération. Il ne pouvait concevoir qu'on eût tant crié *vive le roi*, et qu'on n'eût pas crié, *vive l'auteur des Révolutions de Paris.* C'est ce qu'il a imprimé expressément en trois pages de reproches à la nation sur son ingratitude envers les écrivains patriotes. Il n'a pu y résister, et il est mort de cette noble douleur.

---

(1) Le 20 septembre 1790.

LETTRE CCXCV.

La mort de M. de Guibert (1) laisse encore une place vacante à l'académie : en voilà trois à remplir, et nous ne songeons pas encore aux élections qui probablement n'auront lieu qu'après la clôture de l'assemblée nationale, où siége une partie de nos confrères.

M. de Guibert a été emporté en trois jours par un érysipèle rentré; mais on présume, avec assez de vraisemblance, que le chagrin a abrégé ses jours. Cet homme est encore un exemple du danger de la trop grande disproportion entre les prétentions et les moyens. Il avait de l'esprit, de la facilité et une grande mémoire; il prit tout cela pour du talent. Sa tête s'exalta de bonne heure, et, parce qu'il retenait tout, il crut pouvoir tout faire. Il paraît avoir eu pour principe, qu'il ne faut point mettre de bornes à ses entreprises pour n'en point mettre à ses succès, et il passe pour certain que, dans ses saillies d'enthousiasme, il avait dit plus d'une fois, qu'un homme pouvait aujourd'hui être tout ensemble Turenne, Corneille et Bossuet. On eût pu lui répondre que c'était encore assez, dans tous les temps, d'être l'un des trois.

(1) En 1790.

On ne peut savoir ce qu'il eût été dans l'art militaire, puisqu'il n'a jamais fait la guerre. Ses connaissances théoriques n'étaient pas merveilleuses, au jugement du roi de Prusse, qui dit dans sa correspondance : *Nous avons des écoliers qui nous donnent des Essais de Tactique, et qui ne seraient pas en état d'épeler Végèce.* Peut-être y avait-il un peu d'humeur dans ces expressions de Frédéric, qui savait mauvais gré à M. de Guibert (et avec raison) d'avoir parlé avec peu d'estime de la bravoure des Prussiens, dans son *Essai sur la Tactique.* Quoi qu'il en soit, la préface de cet ouvrage, la seule partie sur laquelle je puisse avoir un avis, donna d'abord de l'auteur des espérances exagérées. On connaît cette disposition si commune parmi nous à nous émerveiller, quand un homme qui ne fait pas métier d'écrire, écrit passablement, et à juger ce qu'on appelle un homme du monde avec autant d'indulgence qu'on juge avec sévérité ce qu'on appelle un auteur. On fut étonné de voir un jeune colonel écrire sur le gouvernement avec une hardiesse qu'on n'avait encore remarquée que dans quelques écrivains philosophes, et l'on ne fit pas attention qu'il ne faisait guères que répéter leurs idées et souvent même leurs phrases. Au reste, cette préface était du moins écrite d'un style assez soutenu, et l'on n'y voyait pas le mauvais goût qui s'est montré depuis dans toutes les productions du même auteur.

Sa tragédie du *Connétable de Bourbon*, lue pendant deux ou trois ans dans toutes les sociétés de Paris, le mit à la mode : les femmes sur-tout le prirent sous leur protection. Les gens du monde eussent été fort aises qu'un officier qui n'avait pas trente ans réussît mieux pour son coup-d'essai, dans l'art dramatique, que ceux qui faisaient profession de s'en occuper; c'était une manière de leur dire : Vous voyez bien que le métier que vous faites n'est pas une chose si difficile, puisqu'un homme qui n'en est pas s'en tire mieux que vous. Ces petits calculs de la vanité jalouse ont toujours été fréquents. Il faut avoir connu le ton follement exagérateur des sociétés de Paris, pour se faire une idée des extravagances que l'on débitait sur cette pièce du *Connétable;* et, pour n'en être pas confondu d'étonnement, il faut savoir que, le mouvement une fois donné par les sociétés dominantes, il n'y avait plus qu'une manière de parler d'un ouvrage en vogue; c'était d'enchérir par quelques nouvelles formules d'éloges bien extraordinaires sur le délire des autres. Aussi, ai-je entendu dire alors à une grande dame, qui pourtant ne manquait pas d'esprit : c'est *Corneille*, *Racine* et *Voltaire fondus et perfectionnés.* Et dans un grand cercle on agita pendant toute une soirée cette question : *Lequel était plus à désirer d'être la mère, la sœur ou la maîtresse de M. de Guibert.* Cependant il s'arrangeait pour cueillir à-la-fois toutes les palmes. Son *Connétable*

devait être joué le 24 août sur le grand théâtre de Versailles, construit exprès pour les fêtes du mariage du dauphin, aujourd'hui Louis XVI. M. de Guibert avait concouru pour le prix d'éloquence, c'est un *Éloge de Catinat;* et applaudi le 24 dans la grande salle de Versailles, il devait être couronné le 25 au Louvre, et de-là reconnu le premier des orateurs et des poëtes tragiques. Il devait obtenir d'emblée une place alors vacante à l'académie française, en attendant qu'il obtînt le commandement d'une armée, et qu'il pût être *Turenne*, après avoir été *Corneille* et *Bossuet*.

La fortune dérangea tout ce plan qui était devenu public. *Le Connétable* eut le malheur d'être représenté dans une salle qui contenait quatre mille personnes: toute l'élite de la capitale y était, et, quoique ce fût une fête, on n'eut pas la complaisance de se laisser ennuyer. La pièce fut outrageusement sifflée, malgré la présence des personnes royales; le cinquième acte ne fut pas même entendu et fut à peine achevé, et le lendemain le Louvre ne répara point les fautes de Versailles; M. de Guibert, malgré une très-forte cabale, n'eut pas le prix. Tous ceux qui ont vu ce *Connétable*, et sur-tout ceux qui l'ont lu (l'auteur en fit imprimer quarante exemplaires), savent que l'on avait fait justice. C'était l'ouvrage d'un écolier qui n'est pas même aux premiers éléments; il n'y avait pas la moindre connaissance du théâtre, ni de la versification. L'*Éloge de Catinat*, un

peu moins mauvais, parce qu'un discours est plus aisé qu'une tragédie, était une production fort médiocre.

M. de Guibert, irrité contre le public et l'académie, se vengea de l'un en gardant en portefeuille deux autres tragédies, *Anne de Boulen* et *les Gracques*; et de l'autre, en ne livrant point au concours son *Éloge de l'Hospital.* Il alla plus loin, et dans ce dernier ouvrage, où se trouvent deux ou trois pages bien écrites, il insulta et calomnia grossièrement les gens de lettres, qu'il traitait d'*esclaves*. Cette calomnie fit voir dans M. de Guibert un homme dont la qualité dominante était une effervescence d'amour-propre qu'il prenait pour l'élan du génie.

Cependant, toujours possédé de l'ambition d'être académicien, il se rapprocha des gens de lettres, et parvint au bout de dix ou douze ans, par des cajoleries et des intrigues, à remplacer M. Thomas, sans que l'on pût dire à quel titre il était reçu; car il n'avait pas fait un seul ouvrage que l'on pût citer, et il n'était pas d'un rang à s'en passer.

Il nous a donné depuis un *Éloge du roi de Prusse*, où il y a des traits d'esprit, un résumé des campagnes de la guerre de sept ans, rapidement tracé, et d'ailleurs tous les défauts imaginables de composition et de style. Sa grande erreur était de croire qu'on pouvait faire tout ce qu'on voulait sans avoir rien appris.

Sa dernière production est le livre intitulé : *De la Force publique*. Ses idées sur l'organisation militaire ont paru généralement assez saines ; mais c'étaient celles de tout le monde, et le sujet avait été épuisé depuis un an dans les livres et dans les bureaux. Quant au style, il est toujours le même, un mélange d'incorrections et d'enflure.

Il avait trop de toutes les espèces d'ambition, pour ne pas prétendre à être député aux états-généraux ; mais c'est là précisément qu'il était destiné à la plus cruelle disgrace. Sa vanité et ses prétentions lui avaient fait tant d'ennemis, qu'on ne voulut pas même l'entendre dans les assemblées d'élections. Il fut obligé d'en sortir et ne s'en est pas consolé. Pour comble de malheur, il imprima une apologie maladroite qui le rendit ridicule ; il lui était difficile de ne pas l'être quand il parlait de lui.

Lorsqu'il se présenta pour l'académie, je fus si vivement sollicité en sa faveur par des personnes à qui je devais toute sorte d'égards, que je crus devoir exposer avec la franchise dont je fais profession, aux protecteurs de M. de Guibert et à lui-même, les raisons que j'avais de lui préférer un homme, qui, sans être un bon écrivain (c'était Sedaine), avait du moins prouvé beaucoup de talent dramatique par trente ans de succès au théâtre, et que ses travaux et son âge mettaient en droit d'aspirer aux récompenses lit-

téraires. M. de Guibert était si persuadé de la supériorité de ses titres, qu'il m'écrivit que je donnerais ma voix *contre ma conscience.*

Un autre aspirant à l'académie, Laujon, vient de donner au Théâtre-Français une petite pièce, ou plutôt une espèce de proverbe, qui a pour titre *le Couvent.* Une singularité assez remarquable, c'est qu'il n'y a que des rôles de femme. Le fond de cette pièce est d'une très-bonne morale. Il s'agit d'un mariage entre le jeune comte de Sincerre et mademoiselle de Fierville, fille d'un riche financier. La mère du comte veut connaître le caractère de sa bru; elle vient la voir au couvent, sous le nom d'une maîtresse de musique et de dessin, et, dans un quart-d'heure de conversation, elle reconnaît en elle tous les défauts qui peuvent naître d'une mauvaise éducation, suite trop ordinaire d'une grande fortune. Elle trouve toutes les qualités opposées dans une jeune novice, la sœur Saint-Ange, qui autrefois avait dû épouser ce même comte de Sincerre, et que la ruine de sa fortune a réduite à prendre le voile. Cette intéressante novice a conservé un souvenir si tendre de celui qu'elle devait épouser, que, s'amusant à dessiner des têtes, il se trouve que c'est toujours, sous des habits et des profils différents, celle du comte de Sincerre. Elle a d'ailleurs cultivé tous les talents agréables; elle est pleine d'esprit, de douceur et de modestie; et la comtesse de Sincerre est assez sensée pour la préférer, sans

fortune, à toute l'opulence de mademoiselle de Fierville. Le dialogue de cette petite pièce est naturel et agréable, et le cailletage du couvent, à la vérité, très-facile à imiter, y est assez bien rendu. La pièce est bien jouée; elle a réussi.

LETTRE CCXCVI.

1791.

Le *Macbeth* de M. Ducis est encore bien plus mauvais que le *Barneveldt* de M. le Mierre. On sait assez que M. Ducis n'a jamais su concevoir un plan ni conduire une pièce, qu'il manque également d'invention et de connaissance du théâtre; mais que, dans les sujets qu'il emprunte, il y a toujours quelques scènes d'une couleur tragique, quoique souvent imparfaites et irrégulières. Ses deux meilleures sont celles qu'il a imitées de l'*OEdipe à Colonne*, et qui auraient pu soutenir son ouvrage, s'il n'y eût pas maladroitement amalgamé l'*Alceste* d'Euripide, qui n'a aucun rapport avec l'*OEdipe* et forme une duplicité d'action qui a empêché la pièce de rester au théâtre. Dans ses autres productions, c'est toujours dans Shakespeare qu'il a puisé; et ce n'était sûrement pas là qu'il pouvait étudier l'art dramatique. Il vient encore de nous donner au théâtre de la rue de Richelieu le *Jean-sans-terre* du poëte anglais, qui

n'a eu aucun succès, et dont je parlerai quand il sera imprimé. Il faut voir aujourd'hui ce que c'est que son *Macbeth*.

Ce sujet est d'une horreur froide et repoussante, parce qu'il n'y a nulle proportion entre les crimes et les motifs, entre les moyens et l'action; et, de plus, les événements de la pièce sont dépourvus de toute vraisemblance.

La scène se passe en Écosse, à une époque qui n'est point déterminée, ce qui est déja un défaut; mais qui est évidemment celle d'un siècle reculé et barbare. Le poëte nous dit lui-même qu'un roi d'Écosse n'est qu'un chef de guerriers dans un pays pauvre et sauvage: ce n'est pas là que l'ambition de régner fait commettre de grands crimes; c'est dans les états où le pouvoir absolu réunit toutes les séductions des peuples corrompus. Duncan, roi d'Écosse, est en guerre contre un rebelle nommé Cador, et Macbeth commande son armée. On est prêt à donner une bataille décisive, et, pendant ce temps, Duncan vient chercher dans une forêt son fils Malcome que l'on croit mort depuis long-temps, et qu'il a fait élever en secret par Sevar, qui passe pour le père de Malcome, et lui a caché sa naissance. Le dessein de Duncan, à ce qu'on nous dit, était de rendre son fils plus digne de régner. Mais, encore une fois, ce n'est guères au milieu d'une horde à-peu-près sauvage que de pareilles précautions peuvent être de mise. Au reste, toutes ces im-

probabilités, qui tiennent à l'avant-scène, pourraient s'excuser, si elles produisaient de grands effets; nous allons voir de bien plus fortes invraisemblances. On peut même encore passer sur une disconvenance assez marquée, celle d'amener Duncan dans cette forêt, au moment où il serait beaucoup plus naturel, plus digne d'un roi, et sur-tout d'un chef de tribus guerrières, d'être à la tête de son armée et de défendre lui-même sa couronne. On ne prend pas seulement la peine de colorer par le moindre prétexte cette absence du roi, qui laisse Macbeth se battre pour lui. Mais ne nous rendons pas difficiles sur ce premier acte; nous aurons bien d'autres reproches à faire à l'auteur. Duncan apprend de la bouche de Sevar que le jeune Malcome est digne de sa naissance et du trône; c'est tout ce que contient le premier acte.

Au second, le théâtre change, et nous sommes dans le palais de Macbeth, à Inverness. Frédégonde sa femme l'attend au retour de la victoire qu'il vient de remporter sur les rebelles. Cador est tué; Herford, un prince du sang royal, qui combattait pour Duncan, est blessé à mort: il ne reste de la famille royale connue que Glaucis, le plus proche héritier et l'ami de Duncan. Tous deux viennent, *sans suite et sans garde*, nous dit-on, passer la nuit chez Macbeth. Il est difficile de concevoir comment un roi victorieux vient chez le général, *incognito*, sans que dans un mo-

ment de triomphe et d'allégresse ni le peuple ni les soldats viennent au-devant de lui. Cette solitude absolue est hors de toute croyance, à moins qu'on ne la motive; mais l'auteur qui a besoin de toutes ces circonstances extraordinaires, se dispense, suivant sa coutume, d'en donner la moindre raison.

Cependant Frédégonde est dévorée de la soif de régner, et voudrait faire partager à son mari ses projets ambitieux; mais elle se plaint qu'il est trop *timide;* lui-même parle en homme qui a le sentiment de ses devoirs et de la vertu. Il est pourtant fort agité par un songe qui lui a promis le trône, et par les prédictions d'une fameuse sorcière du pays, nommée Iphictone, qui lui a dit: *Tu seras roi.* Cette Iphictone est peinte avec des traits terribles; le songe est tracé avec énergie : ce sont des beautés de détail, les seules de cet ouvrage; d'ailleurs le songe et la magie appartiennent à la crédulité superstitieuse de ces temps barbares, et au caractère connu de ces peuples montagnards. Leurs poésies en font foi; ces couleurs locales sont un mérite du poëte, mais qui ne saurait compenser tous les vices de l'action et du sujet.

Frédégonde regarde la conjoncture de l'arrivée du roi et de son séjour dans le château comme une occasion décisive. Elle presse Macbeth de remplir ses destinées qui l'appellent au trône, et lui représente que Duncan et Glaucis peuvent passer

en un moment du sommeil à la mort. Macbeth frémit et se trouble; il balance; enfin, il se refuse absolument à un forfait qui lui fait horreur. Alors Frédégonde s'imagine de lui faire accroire que Duncan, pour prix de la victoire que Macbeth vient de remporter, ne se propose rien moins que de le mettre aux fers et de le faire mourir. On ne peut voir sans une extrême surprise que Macbeth n'oppose pas le moindre doute, pas la moindre objection, à cette accusation si peu vraisemblable et dont Frédégonde n'apporte pas même la plus légère preuve. Il trouve tout simple que ce Duncan, un bon roi, à qui l'on n'a jamais reproché aucun acte de tyrannie, veuille faire périr lâchement le plus fidèle de ses serviteurs, l'homme à qui il doit tout, et vienne en même temps, sans la moindre défiance, se remettre entre ses mains, et coucher dans sa maison sans gardes et sans défense. Il faut avouer que cette crédulité de Macbeth peut s'appeler de la bêtise; au premier mot, il se résout au crime qui tout-à-l'heure l'épouvantait. On vient leur annoncer qu'un certain Magdonald, officier de l'armée des rebelles, vient attaquer le palais, et Frédégonde observe que rien n'est plus favorable que cet événement, parce qu'il sera facile d'attribuer à ce Magdonald le meurtre du roi et de Glaucis. Comment Magdonald, avec quelques restes d'une armée battue, peut-il venir attaquer Inverness où est l'armée victorieuse? C'est ce dont l'auteur ne

nous rend pas compte, et ce qu'on ne comprend pas plus que tout le reste; et ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'au quatrième acte, après que Duncan et Glaucis ont été massacrés dans l'entre acte par Macbeth, on ne nous dit pas un seul mot de ce Magdonald; il n'en est pas plus question que s'il n'eût jamais existé. Il est réellement étrange de bâtir ainsi un plan sur l'oubli des plus simples notions du bon sens.

Voilà donc Duncan et Glaucis tués, et dans l'instant même, au milieu de la nuit, sans explication ni examen, les officiers de l'armée viennent offrir la couronne à Macbeth qui est dans le délire des remords. On pourrait croire la pièce finie. Point du tout. Une autre commence, et nous ne sommes pas au bout des horreurs, des massacres et des extravagances. Ce Sevar qui a élevé Malcome, le fils de Duncan, vient tout d'un coup, sans aucune préparation, et lorsque tout le monde ignore qui a tué le père, révéler à Macbeth la destinée du fils, et lui remettre le billet qui prouve sa naissance. Il est difficile de pousser plus loin la confiance, et assurément le jeune prince a là un gouverneur bien attentif à la sûreté de son élève, bien prévoyant, bien précautionné. Macbeth, accablé du poids de son crime, et qui l'a commis, ce crime de la plus féroce ambition, sans être ambitieux, Macbeth qui n'a été un vil assassin que par faiblesse pour sa femme, ce qui est nécessairement sans aucun intérêt, sans aucune

dignité tragique, l'imbécille Macbeth ne demande pas mieux que de remettre cette couronne qu'il vient d'acheter par le plus abominable attentat; mais Frédégonde n'est pas de cet avis. Elle n'imagine rien de mieux que de faire assassiner Malcome. Ce n'est pas tout. La nuit règne toujours sur la scène. Cette femme, occupée d'un projet si atroce, et dont elle attend sa destinée, s'endort profondément, et devient somnambule. Il n'y a peut-être pas d'exemple, depuis que le monde existe, qu'une créature humaine se soit endormie dans une pareille situation : certes, on serait éveillé à moins; mais enfin l'auteur a besoin qu'elle dorme : elle dort dans Shakespeare; il n'y a rien à répondre à cela. Qu'arrive-t-il? Les assassins apostés tuent Macbeth au lieu de Malcome, et Frédégonde, toujours dormant et toujours somnambule, poignarde son propre fils dans son berceau, en croyant, dans son rêve, tuer Malcome. Cette pièce entière n'est en effet qu'une espèce de rêve : mais bien noir et bien fou.

Et que d'évènements dans cette nuit! Le troisième acte commence (l'auteur a soin de nous en avertir), entre une heure et deux après minuit; et avant qu'il soit jour, Frédégonde a le temps de séduire Macbeth et de l'engager au crime; Magdonald attaque le palais; Duncan et Glaucis sont tués; le peuple et l'armée offrent la couronne à Macbeth; Sevar vient lui confier le fils et l'héritier de Duncan; Frédégonde aposte des

meurtriers pour tuer le jeune prince; elle se promène long-temps dans le palais, toujours rêvant debout, et finit par égorger son fils, et Macbeth est assassiné, et Malcome reconnu roi, et tout cela dans une nuit. Il n'y en eut jamais d'aussi bien remplie; et quand cette nuit aurait été aussi longue que celle que Jupiter passa auprès d'Alcmène, je doute que tant d'évènements extraordinaires eussent pu s'exécuter ainsi, et s'accumuler les uns sur les autres. Et voilà ce que nous appelons des tragédies!...

LETTRE CCXCVII.

Nous venons de voir un exemple, que je crois unique, d'une espèce de brigandage littéraire, dont l'impudence et le succès sont également remarquables. Un nommé Collot-d'Herbois s'est avisé de s'emparer d'une pièce de Voltaire, à la vérité beaucoup moins connue que les autres, parce qu'elle n'a jamais été jouée nulle part, mais imprimée dans toutes les éditions de ses œuvres: c'est un drame en prose, et en trois actes, intitulé, *la Mort de Socrate*. Ledit Collot en a changé le titre, parce qu'il en changeait aussi le dénouement, et l'a fait représenter au théâtre de Monsieur, comme un ouvrage de lui, et l'a imprimé, avec son nom à la tête, sous le titre de *Procès de Socrate*. Son intention était de

faire de cette pièce une allusion à la procédure du Châtelet, sur les attentats du 5 octobre, procédure qui venait d'être éteinte par un décret de l'assemblée nationale. Il n'y avait rien là qui ressemblât le moins du monde à Socrate; mais il s'agit de juges pervers, contre lesquels le peuple se soulève à la fin de la pièce, et l'auteur s'est flatté que le public tournerait contre le châtelet tout ce qu'on dit contre l'aréopage, et que cette disposition suffirait pour faire réussir la pièce. Il ne s'est pas trompé; mais ce qui paraît presque inconcevable, c'est que personne n'a réclamé contre un plagiat si effronté. L'auteur, sans prendre aucune peine pour déguiser son larcin, s'est conduit comme ces voleurs qui se persuadent que le bien d'autrui est à eux. Dans une préface pleine de jactance, il parle de son ouvrage, de son *succès brillant*, et remarque seulement, comme par apostille, qu'il existe, sur le même sujet, une *esquisse* de Voltaire dont il a pris quelques traits pour *faire son tableau;* cette esquisse est précisément sa pièce en entier, sans autre changement que celui de la dernière scène, où donnant un démenti ridicule à l'histoire la plus connue, afin de se rapprocher de l'histoire du jour, il fait sauver Socrate par le peuple. D'ailleurs ce sont les mêmes personnages, la même action, la même marche, le même dialogue de scène en scène, à très-peu de chose près; c'est-à-dire qu'il a dérangé l'ordre de quelques scènes,

la forme de quelques phrases : voilà tout, et c'est ce qu'il appelle *son tableau*. J'avoue que rien ne m'a jamais paru plus curieux, et que je n'ai pu le croire qu'en lisant les deux pièces à côté l'une de l'autre. Apparemment que le sieur Collot a cru que c'était là un des priviléges de la liberté, et c'est le cas de lui appliquer les deux vers de *la Métromanie*, en faisant comme lui, et n'y changeant qu'un mot :

La liberté, monsieur, a ses licences ; mais
Celle-ci passe un peu les bornes que j'y mets.

Les contes et les romans sont en possession de fournir au Théâtre-Italien les bagatelles qui s'y succèdent de semaine en semaine. *Paul et Virginie*, roman de M. Bernardin de Saint-Pierre, a été mis en opéra-comique, avec succès : la pièce est à une grande distance du roman, l'un des meilleurs morceaux que nous ayons en ce genre ; mais, quoiqu'il n'y ait ni intrigue, ni plan, et qu'un long épisode hors d'œuvre, et un rôle de mère aussi insipide qu'inutile, y jettent de la langueur, le fond du sujet qui a quelque intérêt, des tableaux et de la musique, l'ont fait réussir comme tant d'autres. Il en a été de même du *Franc Breton*, sujet tiré d'un assez joli conte de Marmontel, inséré, il y a quelque temps, dans *le Mercure* ; mais cette dernière pièce a eu l'honneur de réussir sans musique ; l'agrément du dialogue fait pardonner le défaut d'intrigue et d'action.

LETTRE CCXCVIII.

M. de Murville qui n'avait pas été heureux jusqu'ici au théâtre où il avait donné une petite pièce en un acte, *le Rendez-vous du mari*, et un drame en trois actes, *Lanval et Viviane*, l'un et l'autre sans mérite et sans succès, a été cette fois-ci un peu plus heureux, au moins pour la réussite, dans une tragédie qui a pour titre *Abdélazis et Zuleïma*. Ce n'est pas que la pièce soit bonne, au contraire, il y en a peu d'aussi mauvaises; mais on assure qu'on avait si peu d'opinion de son talent dramatique, que l'on a été surpris qu'il n'ait pas fait encore plus mal; et qu'après l'ennui et la déraison des trois premiers actes, il s'est trouvé au quatrième une scène assez raisonnable, où l'on disait enfin ce qu'on devait dire, qui offrait quelque intérêt, et qu'on a été si content de cet effort, qu'on lui a fait grace du reste. Ce qui est certain, c'est que la pièce, applaudie le premier jour, a toujours été dans la suite en décroissant d'effet, ce qui est précisément le contraire de ce qui arrive aux bons ouvrages. Je l'ai vue à la septième représentation; il n'y avait presque point de monde et encore moins d'applaudissements; mais, comme il est ami des directeurs, qui d'ailleurs ont fort peu de pièces montées, faute de décorations, on l'a laissé traîner jusqu'à la douzième

représentation, ce qui fait ce qu'on appelle un succès, et ce qu'ont obtenu tant de pièces qu'on n'a point revues et dont les titres mêmes sont oubliés.

Cette singulière disposition à l'indulgence excessive en raison du peu de cas qu'on fait d'un auteur, et qui est la véritable explication du succès momentané de tant de mauvais ouvrages de théâtre, me rappelle une anecdote assez plaisante. Le marquis de Ximenez donnait, il y a trente ans, *Épicharis*, que l'on sifflait à outrance, parce qu'alors le parterre était un peu plus sévère. Le comte du Luc, ami de l'auteur, mais connu pour être très-malin et très-caustique, applaudissait de toute sa force, au milieu des huées générales. Quelqu'un lui en témoigna sa surprise: *Moi, messieurs* (dit-il), *je suis très-content : je n'en attendais pas tant du marquis.*

Un léger aperçu sur cet *Abdélazis*, peut faire voir à quelle dégradation nous sommes arrivés, puisqu'on applaudit de pareilles pièces. Le fond est un roman de l'invention de l'auteur. Il est curieux de voir comme il invente. Sa fable est fondée, comme *les Ménechmes*, sur une ressemblance, et l'on n'aurait pas cru que ce ressort si comique pût fonder une tragédie. Cet Abdélazis est un aventurier (du moins il n'a pas d'autre titre dans la pièce) qui était amoureux de Zuleïma, fille d'Almanzor, roi de Grenade, du temps que Ferdinand et Isabelle régnaient en Espagne,

et que les Maures étaient en guerre avec les chrétiens. Écoutons Abdélazis lui-même, racontant ses aventures à celle dont il est devenu *l'époux par supercherie* (c'est le titre d'une comédie de Boissi, qui conviendrait parfaitement à la tragédie de M. de Murville):

.... Vois en moi ce guerrier,
Vainqueur dans un tournoi; cet obscur chevalier,
Qui, sans se découvrir, t'avoua sa tendresse,
Et partit de Grenade, accablé de tristesse.

Abdélazis est devenu, sous le nom du prince Abdérame, l'époux de Zuleïma, pour avoir remarqué dans une fontaine qu'il ressemblait à cet Abdérame. Voilà l'avant-scène: voici la pièce. Il y a six ans que tout cela s'est passé. Abdélazis et sa femme s'aiment de tout leur cœur: ils ont un enfant: ils sont tendrement chéris d'Almanzor; mais le faux Abdérame, tourmenté du remords de sa tromperie, laisse paraître une tristesse qui alarme sa femme et son beau-père. Arrive Nasser, ce vieillard qui avait élevé le véritable Abdérame, et qui l'a vu mourir en esclavage, trois ans après qu'il eut été fait prisonnier aux champs de Legorie. Nasser, qui était esclave comme lui, n'a pu être libre que de ce moment, et apporte à Zuleïma une lettre de son ancien prétendu. Il est bien étonné, comme de raison, de la trouver mariée à un Abdérame vivant; il le traite d'imposteur. Mais le faux Abdérame, malgré tous ses

scrupules et tous ses remords, soutient son mensonge avec tout le sang-froid et toute l'artificieuse douceur du scélérat le plus profond et le plus hypocrite. Il serre le vieux Nasser dans ses bras, il l'accable de caresses; il veut absolument en être reconnu. En un mot, il joue la scène du *Tartuffe;* et l'on a souffert dans le héros d'une tragédie, dans le personnage intéressant, cette basse et cruelle hypocrisie, qui ne tend à rien moins qu'à faire périr un innocent; car Almanzor, persuadé que Nasser en impose, le condamne à la mort. Alors Abdélazis prend sur lui de faire évader ce pauvre vieillard, qui va être pendu pour avoir dit la vérité; mais il arrive que la lettre qu'apportait Nasser et qu'il avait perdue, se retrouve dans le camp des chrétiens, est envoyée au roi de Grenade, qui connaît l'écriture et le seing du prince Abdérame, et il n'y a plus moyen de nier l'évidence. Dans de pareilles circonstances, que doit-il arriver naturellement, et que doit faire Almanzor? Assurément il n'y a qu'un parti à prendre. Le mal est fait, il est sans remède. Abdélazis n'a pas été, il est vrai, fort délicat sur le choix des moyens pour obtenir Zuleïma; mais enfin il est depuis six ans son mari, il en a un enfant; il est aimé du père et de la fille; c'est d'ailleurs un vaillant guerrier, un héros, l'appui de Grenade assiégée et le défenseur de la patrie. Abdérame est mort, il passe pour l'être; personne ne réclame: ce qu'il y a de mieux à faire est de

laisser les choses comme elles sont et de les ensevelir dans le secret. Point du tout. Voilà que cet Almanzor, qui était le meilleur homme du monde, devient furieux; il ne voit rien de mieux que de faire pendre son gendre et son défenseur, et de livrer sa fille à l'abandon et au déshonneur. Il le fait juger par le divan qui condamne à la mort non-seulement le père, mais encore l'enfant. Ce n'est pas tout. Zuleïma n'est pas moins furieuse; elle se persuade, sans la moindre raison, que cet homme qui l'aime depuis six ans, au fond n'est qu'un ambitieux qui voulait régner. Elle demande vengeance à grands cris. Cependant elle fait réflexion qu'il est dur que son mari soit envoyé au supplice; elle trouve plus simple de le tuer elle-même, et vient la nuit, dans la prison où il est, pour le poignarder. Peut-on concevoir un plus absurde renversement de toutes les idées les plus communes de la nature et du bon sens? L'enfant qui est dans la prison avec son père (car on met actuellement des enfants par-tout), et qui était endormi, s'éveille fort à-propos au moment où Zuleïma va frapper son mari. Scène d'explication. Abdélazis lui jure qu'il n'a jamais rien fait que pour l'amour; et, comme si depuis six ans elle ne devait pas savoir à quoi s'en tenir là-dessus, elle est enchantée de cet aveu, et devient la protectrice de celui qu'elle voulait tuer un instant auparavant. Quel tissu d'absurdités! Mais Almanzor est inflexible; il veut toujours faire exécuter son

gendre et son petit-fils, parce qu'Abdélazis a fait le bonheur de sa fille et défendu ses états sous le nom d'Abdérame. Comme il faut pourtant finir, le peuple de Grenade délivre Abdélazis; il repousse les chrétiens et délivre Grenade; il combat et terrasse Ferdinand qui ne s'est jamais battu contre personne, et tout s'arrange le plus doucement du monde.

Ce qu'il y a de plaisant encore, ce sont les éloges que quelques journalistes ont prodigués au style de cet ouvrage. Il faut assurément que l'oreille du public soit bien fatiguée des vers durs et barbares de nos pièces modernes, puisqu'on s'est extasié sur ceux *d'Abdélazis*, uniquement parce qu'ils ne sont pas dépourvus de nombre, ni hérissés de barbarismes et de solécismes; car d'ailleurs le style en est très-faible, plein de chevilles, de termes impropres, de mauvais goût, de réminiscences, etc. C'est, en un mot, un style d'écolier, comme la pièce. Mais aussi le public qui juge aujourd'hui aux spectacles, est si différent de celui qui les fréquentait autrefois! Il ne faut s'étonner de rien en ce genre, et une révolution comme la nôtre n'est pas une époque favorable aux lettres et au bon goût.

M. Chénier, qui n'avait pas eu beaucoup de succès dans son *Henri VIII*, en a eu encore moins dans son *Calas* qu'il a fallu abandonner après trois représentations. Il est vrai que c'est un triste sujet, et qu'un procès criminel s'adapte difficilement aux

convenances théâtrales; mais enfin *Barneveldt* était infiniment plus difficile; Lillo, chez les Anglais, en est venu à bout, et a même fait un ouvrage du plus grand intérêt; mais c'est que Lillo avait du talent pour le pathétique, et c'est précisément ce qui manque le plus à M. Chénier. C'est un jeune rhéteur dont la tête est remplie de toutes les maximes philosophiques et politiques, qu'il a lues par-tout, et qu'il entasse sans choix et sans mesure dans des scènes qui deviennent ainsi un tissu de déclamations et de réminiscences. Son *Calas* n'est guères autre chose, aussi a-t-il beaucoup ennuyé; on a cru voir cependant que la versification en était un peu plus passable que celle de ses autres pièces : c'est ce dont on ne peut s'assurer qu'à l'impression, et ni *Henri VIII*, ni *Calas*, ne sont encore imprimés.

LETTRE CCXCIX.

Les comédiens français ne sachant de quoi s'aviser pour ramener le public qui les abandonne, se sont avisés d'annoncer *Athalie avec des chœurs chantés*. Cette nouveauté, déja essayée sur le grand théâtre de Versailles, il y a vingt ans, n'y avait eu aucun succès, malgré la magnificence des accessoires et les talents des chanteurs qui étaient ceux de l'Opéra. On ne vit qu'une froide bigarrure, un amalgame de mauvais goût, qui gâtait

deux arts en voulant les unir, la musique et la déclamation. L'une nuit à l'autre, il faut absolument choisir, et tout chanter ou tout déclamer. Comment ne s'est-on pas douté que l'appareil et la lenteur de la musique arrêteraient ce qu'il y a de plus essentiel dans la tragédie, la marche de l'action, et qu'il n'y avait plus, par ce mélange, ni vérité ni illusion? On s'y est accoutumé dans de petits ouvrages, comme les opéras-comiques; mais rien n'est plus déplacé dans un grand ouvrage, comme une tragédie.

Les comédiens s'embarrassent fort peu de toutes ces considérations; ce n'est pas l'art qui les occupe, c'est l'argent. Ils n'ont donc songé qu'à se procurer des chanteurs, et pour cela ils se sont associés avec les comédiens italiens, ci-devant privilégiés comme eux; ceux-ci n'ont pas mieux demandé que de fraterniser avec ceux qui faisaient cause commune avec eux; ils sont venus chanter sur le Théâtre-Français, et à leur tour les comédiens français sont venus jouer sur le Théâtre-Italien, de manière qu'*Athalie* a été représentée successivement aux deux spectacles. Apparemment cette association bizarre a paru piquante au public, et comme aujourd'hui le goût des arts n'entre plus pour rien dans celui des spectacles, et que le plus grand attrait est la nouveauté quelconque et sur-tout la singularité, on s'y est porté en foule. Les deux troupes réunies n'ont pas manqué de défiler processionnel-

lement dans la cérémonie du couronnement de Joas, depuis les chefs d'emploi jusqu'aux confidents et aux danseurs, tous habillés en lévites, et partagés de manière qu'un comédien français donnait la main à un comédien italien, Molé à Clairval, mademoiselle Contat à madame Dugazon, Dazincour à Trial, etc.; ensuite tous se séparaient en se faisant une révérence, et se rangeaient aux deux côtés du théâtre. Cette mascarade, si indécemment mêlée à une pompe qui ne devait être que tragique et religieuse, ces figures accoutumées à faire rire, paraissant là si mal-à-propos; en un mot, le spectacle d'une coalition de deux troupes de comédiens remplaçant si ridiculement le spectacle d'*Athalie*, tout cela n'a paru aux gens de bon sens que le comble de l'impertinence et du mauvais goût. Mais le parterre, qui depuis quelques années a la complaisance de se mettre comme en société avec les comédiens, qui ne devraient être pour lui que des acteurs, ce parterre qui songe toujours aux foyers quand il ne devrait voir que la scène, a trouvé très-bon de revoir dans *Athalie* la procession du *Malade imaginaire;* il a joint de grands applaudissements à de grands éclats de rire (bel effet d'une tragédie!) et a rappelé ce mot d'Horace qui dit, en parlant de la sottise du peuple, que si Démocrite revenait, il trouverait des spectateurs, plus curieux à voir que le spectacle.

A l'égard de la musique, elle n'a pas produit

le moindre effet; c'est une psalmodie monotone et bruyante, étouffant de beaux vers que les amateurs regrettaient de ne pas entendre. En général, si on prend le parti de chanter des vers français, il faut absolument qu'un coryphée chante d'abord seul chaque strophe, et qu'elle soit ensuite répétée en chœur. Quoi de plus ridicule que de chanter pour n'être pas entendu!

LETTRE CCC.

Les théâtres se multiplient tous les jours, sans multiplier ni les talents, ni les bons ouvrages; mais il fallait nécessairement s'attendre à ce premier effet d'une liberté indéfinie dans ce genre d'établissement. Il est dans la nature des choses que toute liberté commence par l'abus. L'avidité spécule sans calculer; on se fait entrepreneur de spectacle sans avoir les fonds, les ressources et les connaissances nécessaires, et au bout d'un an on fait banqueroute : c'est ce qui ne manquera pas d'arriver à plusieurs de nos nouveaux spectacles. Mais avec le temps, il ne restera que ce qui aura mérité l'attention du public, et ce qui suffira pour entretenir la concurrence dont les talents ont besoin pour être libres, et dont le public a besoin pour être bien servi.

Le seul de ces théâtres où se soit montré un talent distingué, c'est celui du Marais, situé rue

Culture Sainte-Catherine, chaudement protégé par Beaumarchais, dont la nouvelle maison est au boulevard Saint-Antoine, et qui voudrait par conséquent conserver un spectacle dans son quartier.

Un comédien, nommé Baptiste, s'y est fait remarquer par le naturel et la vérité de son jeu; c'est véritablement un fort bon acteur. Mais, comme tout le reste est au-dessous du médiocre, et qu'un acteur ne fait pas une troupe, celle-là fait encore assez mal ses affaires. Beaumarchais leur a donné ses pièces; mais, comme elles sont fort connues, et qu'elles ne pourraient attirer de monde que par le mérite de l'exécution, ce ne peut pas être une ressource suffisante pour une troupe qui n'est pas à beaucoup près en état de jouer ces pièces comme on les jouait à l'ancienne Comédie-Française.

Le théâtre de la rue Feydeau, nommé auparavant théâtre de Monsieur, se soutient toujours par la musique italienne, et d'autant plus aisément, que la salle étant fort petite, est précisément ce qu'il faut pour contenir les amateurs qui en sont les habitués. Les pièces y sont si mauvaises, que c'est proprement un concert plutôt qu'un spectacle. Mais ce concert est si parfait, on y a rassemblé tant de talents du premier ordre, Mandini, Rovedino, Vagonini, mademoiselle Baletti, et sur-tout madame Morichelli, que la salle est toujours pleine. Cependant, comme les frais en

sont très-considérables, et que les acteurs sont très-chèrement payés, les entrepreneurs, à ce qu'on assure, sont déja endettés de plus d'un million; et l'on ne sait s'ils pourront se mettre au-dessus de leurs affaires.

On y joue de temps en temps quelques pièces françaises qui ne sont pas ce qui réussit le mieux. *Le Cousin Jacques*, l'auteur de la fameuse pièce de *Nicodême dans la Lune*, a cru que la famille *des Nicodêmes* ferait la même fortune que celle des *Figaros;* il a fait jouer rue Feydeau, *les deux Nicodêmes*, mauvaise farce, mi-partie, où il soufflait le froid et le chaud, et célébrait tour-à-tour en vaudevilles l'aristocratie et la démocratie. Il est arrivé que le pauvre homme, qui voulait manger à deux rateliers, a été outrageusement sifflé par les deux partis, en même temps qu'on sifflait aux Italiens une autre farce de lui, intitulée *les Capucins*. On a fait du moins un meilleur accueil à *Lodoïska*, sujet moitié historique, moitié romanesque, fondé en partie sur les *Aventures de Pulawski*. La musique, un grand fracas de spectacle, et sur-tout des incendies, ont valu quelque réussite à ce sujet, qui a été traité en même temps par deux auteurs différents, au théâtre de la rue Feydeau et à celui des Italiens. Les incendies sont, depuis quelques années, la grande ressource des auteurs froids, qui, ne pouvant pas mettre de feu dans leurs pièces, mettent au moins le feu au théâtre.

Les comédiens français, pour réchauffer le leur qui commençait à être abandonné, se sont avisés d'un meilleur moyen; ils ont fait revenir Préville qui était retiré depuis cinq ans; et comme, dans cet intervalle, il ne s'était rien présenté qui pût soutenir la comparaison, et que la plus grande partie du public des spectacles, qui se renouvelle sans cesse d'année en année, ne connaissait Préville que par sa grande réputation, son talent a paru tout nouveau; et il est vrai de dire, qu'à l'âge de soixante-quatorze ans, il n'a réellement rien perdu; son retour a été un événement pour la capitale; l'affluence est prodigieuse chaque fois qu'il joue, et il joue deux ou trois fois la semaine, et jouera vraisemblablement tout l'hiver; les comédiens qui étaient ruinés avaient grand besoin de cette bonne fortune. Leurs nouveautés ne leur avaient pas valu grand argent; un *Marius à Minturnes*, déclamation dramatique en trois actes, sans action, sans intérêt et sans style, a été fort vanté par des journalistes qui prennent de grands mots pour de beaux vers, mais n'a pas attiré les spectateurs.

Ils donnent aujourd'hui, avec un peu plus de succès, une comédie en cinq actes et en vers, intitulée *l'Homme aimable*, ou *le Conciliateur*, de M. Dumoustier, auteur de *Lettres en prose et en vers sur la Mythologie*, qui n'étaient pas dépourvues d'agrément et de facilité. Il faut un peu plus que cela pour une comédie en cinq actes,

aussi la sienne est-elle fort mauvaise. Sans parler de ce titre avantageux, *l'Homme aimable*, l'ouvrage n'est qu'un réchauffé de tout ce qu'on connaît de petits moyens vulgaires; des adresses changées sur des billets, de vieilles intrigues de valets et de soubrettes, une vieille tante, qui, comme tant d'autres personnages du même genre, veut que tout le monde soit amoureux d'elle, un style faible et flasque, de petites maximes usées, mielleusement philanthropiques, une profusion de petits sentiments doux, d'une fadeur mortelle, enfin un amas des plus frivoles bluettes; voilà ce que le jeu des acteurs a fait applaudir.

Les comédiens français ont conservé leur supériorité dans la comédie qu'ils jouent mieux qu'aucune troupe.

LETTRE CCCI.

M. de Rulhière vient de mourir (1); on a cru devoir ouvrir son corps pour connaître les causes d'une mort presque subite, et que rien n'annonçait; ces causes, reconnues dans le procès-verbal d'ouverture, sont une espèce de phénomène physique qui doit être extrêmement rare. On lui a trouvé une poche remplie de sang caillé, de dix

(1) Le 30 janvier 1791.

pouces de long et de trois de diamètre, adhérente aux côtes, et qui avait refoulé l'extrémité du cœur vers la cavité du milieu. Les chirurgiens ont pensé que cette poche, produite originairement par un anévrysme ou rupture de vaisseaux, avait dû être au moins vingt années à se former et à croître jusqu'à cette excessive grandeur. Il se plaignait depuis quelque temps de douleurs dans le dos et dans le côté, de palpitations de cœur, de fatigue de poitrine, etc.; mais d'ailleurs il avait toutes les apparences de la santé et même de la force, et ne paraissait pas à beaucoup près son âge. Il avait 62 ans.

Voilà quatre places vacantes à l'académie française, la sienne, celle de l'abbé de Radonvilliers, du maréchal de Duras et de M. de Guibert; on ne songe encore à en remplacer aucun. L'académie, avant de se recruter, veut être sûre de son existence qui n'est encore que provisoirement confirmée par l'assemblée nationale. Il y a deux opinions sur ce sujet; les uns veulent anéantir toutes les académies; c'est l'avis qui doit être ouvert dans un rapport *sur l'enseignement public*, composé par M. de Mirabeau et M. de Chamfort; les autres veulent les conserver, et pensent qu'elles peuvent être utiles et nullement dangereuses, en conformant leurs statuts au nouveau gouvernement. Cet avis qui est le mien, et que j'ai développé dans le *Mercure*, est aussi celui de l'ancien évêque d'Autun, qui le soutiendra dans

un rapport à l'assemblée nationale sur le même objet que MM. de Mirabeau et Chamfort ont traité. J'ignore quel parti prendra l'assemblée; mais je pense que, si c'est celui de la destruction, ce sera un acte de barbarie vandale bien gratuitement exercée, et bien indigne d'une nation éclairée. Il est tout naturel que l'on soit jaloux d'une société littéraire; mais il est bien sot de la craindre dans l'ordre actuel des choses, et bien plus maladroit de n'en pas tirer parti.

M. de Rulhière était un homme d'esprit et de talent : il a prouvé l'un et l'autre, quoique fort tard, en prose et en vers. Il avait suivi jusqu'à quarante ans la carrière des affaires politiques, et avait été employé dans les ambassades : soit que ce genre de travail se trouvât analogue au caractère de son esprit, soit qu'il ait servi à le former et à le déterminer, il choisit pour sujet de ses premiers écrits la politique et l'histoire. Il revint de Pétersbourg à Paris avec un précis historique sur la dernière révolution de Russie, qui excita d'autant plus de curiosité, qu'il n'était pas destiné à l'impression. Je l'ai lu plusieurs fois; j'ignore jusqu'à quel point il est fidèle dans les détails; mais ce qui est certain, c'est que l'ouvrage est écrit d'une manière piquante, originale, pittoresque, qui cependant est plus dans le style des mémoires que dans celui de l'histoire. Il se rapproche de Tacite par la précision et le tour de la pensée, mais non par la dignité et les grands

tableaux. Je ne connais de ses *Révolutions de Pologne* que des fragments; c'était un ouvrage beaucoup plus considérable: il devait former trois ou quatre volumes; ce que j'en ai entendu m'a paru plus fort et plus substantiel que le morceau sur la Russie, et il m'a semblé que l'auteur avait acquis plus de connaissances et de maturité. On pourra bientot en juger, car sans doute ces deux productions ne tarderont pas à voir le jour.

Son livre sur *la Révocation de l'Édit de Nantes*, entrepris par ordre du ministère, ne lui en a pas fait moins d'honneur; ce n'est point un ouvrage de commande, c'est celui d'un historien; il y a dit des vérités importantes, puisées dans une exacte recherche des faits; il a répandu une lumière nouvelle sur cette matière si souvent traitée; il a été impartial et vrai: nous n'avons en ce genre rien de mieux.

Son discours de réception à l'académie a mérité d'être distingué, comme tout ce qui sortait de sa plume: il est bien pensé et bien écrit, mais sans s'élever nulle part à la grande éloquence. Son talent ne l'y portait ni en prose ni en vers; il ne va nulle part au-delà de ce qui s'appelle esprit et raison; mais c'est toujours beaucoup d'aller jusque-là, sur-tout à l'époque de la corruption et des excès de toute espèce.

En poésie, il débuta par un discours en vers *sur les Disputes*, qui eut un grand succès, et qui est resté dans la mémoire de tous les connais-

seurs. Il s'y montra capable d'atteindre au grand sens, à la bonne plaisanterie et à l'élégant mécanisme de la versification de Boileau; mais si l'on imprime son poëme *sur les Jeux de main*, dont j'ai entendu la lecture, on verra, je crois, qu'il était bien loin de la conception féconde et de la riche imagination qui caractérise le chef-d'œuvre du *Lutrin*. Ce petit poëme de M. de Rulhière, qui n'a que deux chants, est plein de jolis vers, le détail est finement saisi sur les mœurs. Il est surtout remarquable par le talent de peindre poétiquement les petites choses; mais il manque absolument de fond, de plan, d'objet, d'intérêt (j'entends de celui que comportait l'ouvrage); il est dépourvu d'imagination, de variété, d'épisodes. Il fait voir la distance qu'il y a d'une épître à un poëme, et que le talent qui suffit à l'une, n'est pas celui qu'il faut pour l'autre. On connaît de lui des contes et des épigrammes; on a reproché celles-ci à la malignité de son caractère; mais s'il aimait trop à en faire, il les faisait bien : toutes ces petites pièces, qui sûrement seront recueillies, sont d'une égale perfection. Personne n'a été plus propre que lui en poésie à tout ce qui ne demandait pas une longue haleine; il travaillait beaucoup les plus petites choses, mais le travail ne s'y fait pas sentir.

Bon plaisant dans ses vers, il n'était point gai dans la société; il y était même lourd et important. L'un de ses défauts venait de ce qu'il ne

pouvait rien être sans travail; l'autre, de ce qu'il aurait voulu être dans le monde plus qu'un homme de lettres; petitesse fort au-dessous d'un homme qui avait autant d'esprit que lui. Il avait commencé à travailler sur la révolution actuelle; je doute que la perte de ce travail soit fort à regretter.

LETTRE CCCII.

Il est certain que la révolution a nui beaucoup et pour long-temps aux lettres et aux arts, qu'elle a donné un mouvement précipité à la corruption du langage et du goût. Les bons ouvrages que la France envoyait encore de temps en temps aux étrangers, et qui rappelaient le bon siècle, deviendront nécessairement plus rares de jour en jour, et l'on voit le torrent du mauvais goût se déborder dans cette prodigieuse multitude de productions de tout genre, où il semble que ce soit un des priviléges de la liberté de ne plus parler français. Le néologisme le plus barbare infecte presque toutes les feuilles, où l'esprit de parti est trop occupé pour faire la moindre attention au style; on voit par-tout l'ignorance la plus honteuse des premières règles de la langue et du goût, et cette ignorance cesse d'être déshonorante, parce qu'elle est trop générale, et que personne n'y prend garde. Des hommes

éloquents ne se sont pas garantis du jargon révolutionnaire, et les écrits politiques de Mirabeau (où il y a quelques beautés) en sont la preuve : qu'on juge des autres. En vérité, je ne serais pas surpris que les étrangers, qui ont appris notre langue dans les bons auteurs, n'entendissent pas la moitié de ce que l'on écrit aujourd'hui. Heureusement ils n'y perdent pas grand chose. Le théâtre sur-tout est retombé dans la plus pitoyable barbarie : nous sommes venus en ce genre au dernier degré de la turpitude. La liberté de tout mettre, de tout dire sur la scène, dispense depuis deux ans nos auteurs dramatiques de toute espèce de talent, de la plus légère connaissance de l'art. Ce sont des misères dont il n'est plus question, et pourvu que l'on mette sur la scène des moines, des religieuses, des curés, des évêques, des cardinaux, pourvu que l'on hurle en mauvais vers le mot de liberté, et que l'on dise de grosses injures aux rois, en prose platement ampoulée, cet attrait populaire, qui a encore le mérite de la nouveauté, tient lieu de tout et fait tout passer, pour peu de temps, il est vrai; mais les pièces se succèdent si rapidement, et se multiplient si aisément sur douze ou quinze théâtres, qu'il n'y a guères de sottises qui ne puissent vivre une quinzaine de jours, et par conséquent rendre à l'auteur beaucoup plus que l'ouvrage ne vaut.

Les couvents ont d'abord été une grande res-

source, et chacun a voulu les mettre sur la scène. J'ai vu jouer aux Italiens *les Rigueurs du Cloître*, en deux actes et en prose, car on va plus vîte encore en se dispensant de faire même de mauvais vers. Une religieuse est convaincue dans cette pièce d'avoir reçu une lettre de son amant, qui sert dans le couvent déguisé en jardinier; elle est condamnée à être renfermée dans un cachot; mais par bonheur pour elle, son amant est dans la garde nationale; il vient *avec ses frères* forcer le couvent au moment où sa maîtresse va descendre dans le caveau. Il l'enlève, et quelques-uns de *ses frères* profitant de l'occasion, amènent avec eux quelques sœurs de la meilleure volonté du monde. Telle est l'intrigue de cette pièce, telles sont aujourd'hui les bienséances théâtrales. Le style est à l'avenant; c'est un mélange de platitude et d'enflure.

Mais *les Victimes cloîtrées*, de Monvel, jouées à l'ancien Théâtre-Français, sont vraiment bien autre chose. Tout ce qu'on peut imaginer d'atrocités dégoûtantes et d'invraisemblances absurdes se trouve réuni dans ce drame monstrueux; un père Laurent qui a un sérail, et qui en même temps fait le rôle de Mercure en faveur d'une abbesse d'un couvent voisin; un novice et une religieuse, sa maîtresse, qui se rencontrent dans des cachots souterrains, en abattant à coups de pioche un mur mitoyen, et qui s'embrassent sur les débris, faute de pouvoir faire mieux, sans

doute par respect pour les spectateurs : voilà ce qui remplace aujourd'hui *la terreur et la pitié*, ressorts devenus trop communs et trop usés.

Ce n'est pas tout : quelque chose de bien plus commode, c'est de transporter sur le théâtre, les événements publics tout brandis, sans se soucier s'il y a d'ailleurs rien de théâtral ou de dramatique, et précisément comme on montre aux enfants, dans une lanterne-magique, la lune et le soleil, et le diable qui bat sa femme, etc.

Ainsi, par exemple, on nous a fait une pièce de la mort du jeune Desilles, qui fut tué à Nancy en se mettant à la bouche d'un canon, pour empêcher que les Français ne fissent feu les uns sur les autres. Rien de plus héroïque assurément dans une histoire ; mais qu'y a-t-il là-dedans qui ressemble à une pièce ? Des baïonnettes, des uniformes, des canons, des évolutions militaires, des déclamations prétendues nationales, en voilà assez pour le parterre d'aujourd'hui ; et cela ne s'intitule ni comédie, ni tragédie, ni drame, ni opéra-comique, cela s'appelle *fait historique*. Eh bien ! mon ami, suffit-il qu'un fait soit *historique* pour faire le sujet d'une pièce ?

Nous avons eu ensuite *J. J. Rousseau à ses derniers moments*, c'est-à-dire, la mort tranquille d'un philosophe avec toutes les petites circonstances domestiques, et tout le *pathos* des grandes phrases qu'on s'imagine qu'un homme tel que Rousseau devait débiter en mourant. Il est im-

possible de rien voir de plus ridicule et de plus ennuyeux. Mais qu'importe, pourvu que la foule voie sur la scène Rousseau philosophant avec mademoiselle Levasseur et madame Girardin.

Mais ce qui a fourni à tous les théâtres, c'est la mort de Mirabeau. J'ai vu deux *pièces* sur ce sujet, l'une aux Italiens, *Mirabeau aux Champs-Élysées;* l'autre au théâtre de monsieur, *Mirabeau à ses derniers moments.* C'est une drôle de chose que ces pièces là! Qu'on s'imagine, dans la dernière, Mirabeau, dans son lit, entouré successivement de son médecin Cabanis, du docteur Petit, du secrétaire de Comps, de son ami Frochot; joignez-y les visites de M. de la Marck et de l'évêque d'Autun, et le peuple assemblé sous les fenêtres, demandant et recevant des nouvelles du mourant, et le mourant qui répète toutes les paroles que Mirabeau a réellement dites pendant les trois jours qu'a duré sa maladie; enfin, tout ce que le rapport imprimé par Cabanis a appris à tout le monde; et c'est là ce qu'on appelle aujourd'hui une *pièce;* il est vrai qu'on n'a pas vu la seringue et la chaise-percée; on les suppose dans la ruelle, au fond du théâtre.

...Il est des objets que l'art judicieux
Doit offrir à l'oreille et reculer des yeux. (Boil.)

C'est ainsi que nous observons *l'Art Poétique.*

L'autre pièce sur le même sujet est une suite de conversations sans objet, sans motif, sans liai-

son quelconque, entre Mirabeau, Voltaire, Rousseau, Mably, Brutus et Frédéric. Ce qu'il y a de bon, c'est que Voltaire et Rousseau ne disent guères que des platitudes :

Dicere persona scit convenientia cuique. (Hor.)

A l'égard de Brutus, on lui dit tant de bien de Louis XVI, que cela le réconcilie avec les rois. Frédéric n'est pas si aisé à convertir; il défend le pouvoir absolu contre Mirabeau, et ne paraît faire aucun cas du gouvernement démocratique. Dans cette scène le dialogue est un peu plus passable que dans les autres; mais qu'il y a loin encore de ce que cela pouvait être! Quand il plaît aux personnages de finir la conversation, la toile tombe; et encore une fois, cela s'appelle des pièces de théâtre!

FIN DE LA CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE.

CORRESPONDANCE
DIVERSE.

LETTRE DE VOLTAIRE A LA HARPE.

A Ferney, le 19 avril 1772.

Monsieur,

Vous prêtez de belles ailes à ce Mercure qui n'était pas même galant du temps de Visé, et qui devient, grace à vos soins, un monument de goût, de raison et de génie.

Votre dissertation sur l'ode me paraît un des meilleurs ouvrages que nous ayons. Vous donnez le précepte et l'exemple. C'est ce que j'avais conseillé, il y a long-temps, aux journalistes. Mais peut-on conseiller d'avoir du talent? Vos traductions d'Horace et de Pindare prouvent bien qu'il faut être poëte pour traduire un poëte. M. de Chabanon était très-capable de nous donner Pindare en vers français; et s'il ne l'a pas fait, c'est qu'il travaillait pour une société littéraire plus occupée de la connaissance de la langue grecque et des anciens usages, que de notre poésie.

Je pense qu'on ne chanta les odes de Pindare

qu'une fois, et encore en cérémonie, le jour qu'on célébrait les chevaux d'Hiéron, ou quelque héros qui avait vaincu à coups de poing; mais j'ai lieu de croire qu'on répétait souvent à table les chansons d'Anacréon, et quelques-unes d'Horace. Une ode, après tout, est une chanson; c'est un des attributs de la joie. Des chansons, qui ne sont point faites pour être chantées, ressemblent à ces titres de conseillers du roi, donnés à des gens qui n'ont jamais conseillé personne. Nous avons dans notre langue des couplets sans nombre qui valent bien ceux des Grecs, et qu'Anacréon aurait chantés lui-même, comme on l'a déja dit très-justement.

Toute la France du temps de notre adorable Henri IV chantait, *charmante Gabrielle*, et je doute que dans toutes les odes grecques on trouve un meilleur couplet que le second de cette chanson fameuse.

Recèvez ma couronne,
Le prix de ma valeur;
Je la tiens de Bellone,
Tenez la de mon cœur.

A l'égard de l'air nous ne pouvons avoir les pièces de comparaison; mais j'ai de fortes raisons pour croire que la musique grecque était aussi simple que la nôtre l'a été, et qu'elle ressemblait un peu à nos Noëls et à quelques airs de notre chant grégorien. Ce qui me le fait croire, c'est

que le pape Grégoire, quoique né à Rome, était originaire d'une famille grecque, et qu'il substitua la musique de sa patrie aux hurlements des occidentaux.

A l'égard des chansons pindariques, j'ai vu avec plaisir dans un essai de supplément à l'entreprise immortelle de l'encyclopédie, qu'on y cite des morceaux sublimes de Quinault qui ont toute la force de Pindare, en conservant toujours cet heureux naturel qui caractérise le phénix de la poésie chantante, comme l'appelle la Bruyère.

Chantons dans ces aimables lieux
Les douceurs d'une paix charmante.
Les superbes géants armés contre les dieux
Ne nous donnent plus d'épouvante.
Ils sont ensevelis sous la masse pesante
Des monts qu'ils entassaient pour attaquer les cieux.
Nous avons vu tomber leur chef audacieux
Sous une montagne brûlante;
Jupiter l'a contraint de vomir à nos yeux
Les restes enflammés de sa rage expirante;
Jupiter est victorieux,
Et tout cède à l'effort de sa main foudroyante.
Chantons dans ces aimables lieux
Les douceurs d'une paix charmante.

Le beau chant de la déclamation qu'on appelle récitatif, donnait un nouveau prix à ces vers héroïques, pleins d'images et d'harmonie. Je ne sais s'il est possible de pousser plus loin cet art de la déclamation que dans la dernière scène d'*Ar-*

mide; et je pense qu'on ne trouvera dans aucun poëte grec rien d'aussi attachant, d'aussi animé, d'aussi pittoresque que ce dernier morceau d'*Armide*, et que le quatrième acte de *Roland*.

Non-seulement la lecture d'une ode me paraît un peu insipide à côté de ces chefs-d'œuvre qui parlent à tous les sens; mais s'il faut vous dire ce que je pense, je donnerais pour ce quatrième acte de Quinault toutes les satires de Boileau, injuste ennemi de cet homme unique en son genre, qui contribua comme Boileau à la gloire du grand siècle, et qui savait apprécier les sombres beautés de son ennemi, tandis que Boileau ne savait pas rendre justice aux siennes.

Je reviens à nos odes. Elles sont des stances, et rien de plus. Elles peuvent amuser un lecteur quand il y a de l'esprit et des vérités. Par exemple, je vous prie d'apprécier cette stance de la Motte (1).

Les champs de Pharsale et d'Arbelle
Ont vu triompher deux vainqueurs,
L'un et l'autre dignes modèles,
Que se proposent les grands cœurs.

---

(1) Cette strophe est en effet bien pensée et bien écrite, et il y en a quelques-unes de ce genre dans la Motte. Mais cet exemple ne détruit pas ce qu'on a dit de cet écrivain, qu'il n'y avait pas dans ses odes un seul morceau vraiment poétique, c'est-à-dire un seul morceau d'une grande poésie et d'un grand effet ou d'image ou d'harmonie.

Mais le succès a fait leur gloire;
Et si le sceau de la victoire
N'eût consacré ces demi-dieux,
Alexandre aux yeux du vulgaire
N'aurait été qu'un téméraire;
Et César qu'un séditieux.

Dites-moi si vous connaissez rien de plus vrai, de plus digne d'être senti par un roi et par un philosophe? Pindare ne parlait pas ainsi à cet Hiéron qui lui donna pour ses louanges cinq talents, évalués du temps du grand Colbert à mille écus le talent, lequel en vaut aujourd'hui deux mille.

La grande ode, ou plutôt la grande hymne d'Horace pour les jeux séculaires, est belle dans un goût tout différent. Le poëte y chante Jupiter, le Soleil, la Lune, la déesse des accouchements, Troie, Achille, Énée, etc., cependant il n'y a point de galimatias. Vous n'y voyez point cet entassement d'images gigantesques jetées au hasard, incohérentes, fausses, puériles par leur enflure même, et qui sont cent fois répétées sans choix et sans raison; ce n'est pas à Pindare que j'adresse ce petit reproche.

Après avoir très-bien jugé, et même très-bien imité Horace et Pindare, et après avoir rendu au très-estimable M. de Chabanon la justice que mérite sa prose noble et harmonieuse, qui paraît si facile malgré le travail le plus pénible, vous avez rendu une autre espèce de justice. Vous

avez examiné avec autant de goût et de finesse que de sagesse et d'honnêteté, je ne sais quelle satire un peu grossière, intitulée, *Épître de Boileau*. Je ne la connais que par le peu de vers que vous en rapportez, et dont vous faites une critique très-judicieuse. Je vois que plusieurs personnes d'un rare mérite sont attaquées dans cette satire (1); MM. de Saint-Lambert, Delille, Saurin, Marmontel, Thomas, du Belloy, etc.; et vous-même, monsieur, vous paraissez avoir votre part aux petites injures qu'un jeune écolier s'avise de dire à tous ceux qui soutiennent aujourd'hui l'honneur de la littérature française.

Comment serait reçu un écolier qui viendrait se présenter dans une académie le jour de la distribution des prix, et qui dirait à la porte, messieurs, je viens vous prouver que vous êtes les plus méprisables des gens de lettres? Il faudrait commencer par être très-estimable pour oser tenir un tel discours, et alors on ne le tiendrait pas.

Lorsque la raison, les talents, les mœurs de ce jeune homme, auront acquis un peu de maturité, il sentira l'extrême obligation qu'il vous aura de l'avoir corrigé. Il verra qu'un satirique qui ne couvre pas par des talents éminents ce

(1) On n'a point conservé cet article. Car qu'importe au lecteur la critique d'une mauvaise satire, aujourd'hui entièrement oubliée?

vice né de l'orgueil et de la bassesse, croupit toute sa vie dans l'opprobre; qu'on le hait sans le craindre, qu'on le méprise sans qu'il fasse pitié; que toutes les portes de la fortune et de la considération lui sont fermées; que ceux qui l'ont encouragé dans ce métier infâme sont les premiers à l'abandonner, et que les hommes méchants qui instruisent un chien à mordre ne se chargent jamais de le nourrir.

Si l'on peut se permettre un peu de satire, ce n'est, ce me semble, que quand on est attaqué. Corneille vilipendé par Scudéri, daigna faire un mauvais sonnet contre le gouverneur de Notre-Dame de la Garde. Fontenelle, honni par Racine et par Boileau, leur décocha quelques épigrammes médiocres. Il faut bien quelquefois faire la guerre défensive. Il y a eu des rois qui ne s'en sont pas tenus à cette guerre de nécessité.

Pour vous, monsieur, il me semble que vous soutenez la vôtre bien noblement. Vous éclairez vos ennemis en triomphant d'eux; vous ressemblez à ces braves généraux qui traitent leurs prisonniers avec politesse, et qui leur font faire grande chère.

Pour ces petits folliculaires qui, n'ayant jamais pu essayer même de faire un mauvais livre, subsistent du mal qu'ils disent tous les quinze jours des écrits des autres; pour ces pauvres gens ressemblant à des colporteurs qui voudraient juger d'une pièce de théâtre, parce qu'ils l'ont affichée

au coin des rues; pour ces malheureux, dis-je, qui n'auraient pas eu à manger, s'ils ne s'étaient nourris de venin, vous leur pardonnez de vivre de leur métier.

Il faut avouer que la plupart des querelles littéraires sont l'opprobre d'une nation. Elles naissent presque toujours de la rage famélique de ceux qui, ne pouvant rien produire, voudraient dévorer ceux qui travaillent. Ces araignées croient saisir les abeilles dans leurs filets; mais les abeilles, en passant, déchirent leur toile, percent de leur aiguillon l'animal abominable, et vont continuer à faire leur miel et leur cire.

C'est une chose plaisante à considérer que tous ces bas satiriques qui osent avoir de l'orgueil. En voici un qui reproche cent erreurs historiques à un homme qui a étudié l'histoire toute sa vie. *Il n'est pas vrai*, lui dit-il, *que les rois de la première race aient eu plusieurs femmes à-la-fois; il n'est pas vrai que Constantin ait fait mourir son beau-père, son beau-frère, son neveu, sa femme et son fils; il est vrai que l'empereur Julien, qui n'était point philosophe, immola une femme et plusieurs enfants à la lune dans le temple de Carrés. Car Théodoret l'a dit;* et c'était un secret sûr pour battre les Perses que de pendre une femme par les cheveux, et de lui arracher le cœur. *Il n'est pas vrai que jamais un laïque ait confessé un laïque;* — témoin le sire de Joinville, qui dit avoir *confessé et absous le connétable de Chypre*,

selon qu'il en avait le droit; et témoin saint Thomas, qui dit expressément : La confession à un laïque n'est pas sacrement; mais elle est comme sacrement. *Confessio ex defectu sacerdotis laïco est sacramentalis quodam modo.* Tom. 2, p. 255. —*Il est faux que les abbesses aient confessé jamais leurs religieuses;* — Car Fleury, dans son *Histoire ecclésiastique*, dit qu'au treizième siècle les abbesses en Espagne confessaient les religieuses et prêchaient. Tome 16, page 246. Car ce droit fut établi par la règle de saint Bazile. Tome 2, p. 453. Car il fut long-temps en usage dans l'église latine. Martenne, tome 2, page 39. *Il n'est pas vrai que la Saint-Barthélemi fut préméditée;* — Car tous les historiens, à commencer par le respectable de Thou, conviennent qu'elle le fut. *Il est vrai que la Pucelle d'Orléans fut inspirée;* — Car Monstrelet contemporain dit expressément le contraire, *donc vous êtes un ennemi de Dieu et de l'état.*

Quand on a daigné répondre à cet homme; car il faut répondre sur les faits, il fait encore un gros livre pour sauver son amour-propre, et pour dire que s'il s'est trompé sur quelques bagatelles, c'était à bonne intention.

Vous avez grande raison, monsieur, de ne pas baisser les yeux vers de tels objets. Mais ne vous lassez pas de combattre en faveur du bon goût; avancez hardiment dans cette épineuse carrière des lettres, où vous avez remporté plus d'une

victoire en plus d'un genre. Vous savez que les serpents sont sur la route, mais qu'au bout est le temple de la gloire. Ce n'est point l'amitié qui m'a dicté cette lettre, c'est la vérité; mais j'avoue que mon amitié pour vous a beaucoup augmenté avec votre mérite, et avec les malheureux efforts qu'on a faits pour étouffer ce mérite qu'on devait encourager.

Réponse de la Harpe à la lettre de Voltaire.

Monsieur,

Rien ne fait plus d'honneur au *Mercure* que l'intérêt que vous voulez bien y prendre. Il serait à souhaiter que cet exemple engageât les gens de lettres les plus distingués à concourir à la perfection d'un ouvrage d'autant plus intéressant pour eux, que c'est une espèce de patrimoine littéraire où tous ont également des droits. Le *Mercure* est encore, malgré tout ce qui lui manque, le plus varié et le plus utile des ouvrages périodiques. J'avoue qu'on a porté jusqu'à l'excès l'abus de cette espèce d'ouvrage aujourd'hui trop multipliée. Ce qui dans son origine était destiné à instruire le public, est employé trop souvent à le tromper. Je sais bien que le nombre des journaux a dû croître avec l'étendue de nos connais-

sances et les objets de notre curiosité. Il n'est pas possible qu'un seul ouvrage et un seul auteur puissent suffire à les analyser; et pour décider qu'un homme est à-peu-près un sot, c'en serait assez de savoir qu'il se charge de prononcer magistralement tous les huit jours (1), non-seulement sur tous les travaux de la littérature et des arts, depuis la tragédie jusqu'à la satire, et depuis la physique jusqu'à la gravure, mais même sur le mérite personnel de tous les écrivains et de tous les artistes, et sur ce qu'ils sont capables de faire ou de ne pas faire dans tout le cours de leur vie. Je conviens qu'il a fallu que les auteurs qui se chargent de mettre les provinces au courant des nouveautés dont la capitale est le centre, se partageassent les différents objets sur lesquels

(1) Cette phrase occasionna un débat assez plaisant entre le défunt auteur de *l'Année Littéraire*, et celui des *Affiches* de province, M. Querlon. Ces affiches paraissant tous les huit jours, et *l'Année Littéraire* tous les dix jours, il s'agissait de savoir duquel de ces deux grands auteurs on avait voulu parler. Dans l'exactitude littérale c'était celui des *Affiches;* mais l'exactitude du sens n'indiquait pas moins celui des Feuilles. A tout hasard celui-ci conseilla à l'autre de prendre sa revanche; et depuis ce temps M. Querlon suivit fidèlement ce conseil. Ce qui est vrai, c'est que de ma vie je n'avais lu une *Affiche* de province quand on m'envoya celle où l'auteur avait déposé ses vengeances, et tout ce qu'il y gagna, ce fut de me convaincre qu'en voulant peindre un homme, j'en avais peint deux à-la-fois.

s'exercent les sciences et les arts. Plusieurs de ces journaux n'ont point dégénéré de leur première institution. Ceux de Basnage, de Bernard, de Bayle, étaient des dissertations aussi travaillées qu'instructives sur des ouvrages de littérature grave, d'érudition et de philosophie. Loin d'être destinés à amuser les oisifs ignorants, ils étaient faits pour occuper les hommes instruits. Le *Journal des Savants* leur a succédé, et son titre n'est point un mensonge : il est en effet rédigé par des savants respectables sous les yeux du chef de la justice. Il ne s'est point écarté de son but. La littérature agréable et d'imagination y tient peu de place, et cette place est très-bien remplie par un homme de lettres qui a autant d'honnêteté que de goût, et qui est aujourd'hui un de vos confrères à l'académie.

Nous avons eu pendant quelque temps une *Gazette littéraire* que vous honoriez de votre correspondance, et qui avait le mérite de nous faire connaître ce que la littérature des peuples étrangers a de plus intéressant et de plus curieux. Ce journal utile et important qui demandait beaucoup de connaissances et de lumières de la part des rédacteurs, et beaucoup de secours de la part du gouvernement, nous a fourni huit volumes qui forment une collection précieuse à beaucoup d'égards, et doivent faire honneur au goût et au talent des deux hommes de lettres à qui l'on en est redevable.

Quant au *Mercure*, il a été de tout temps le dépôt de toutes les espèces de nouveautés que la capitale peut transmettre aux provinces. Il est susceptible de tous les tons et de tous les objets. Il a été souvent confié à des gens de lettres d'un vrai mérite, et on doit lui rendre cette justice, qu'il n'y a peut-être point d'exemple depuis le commencement de ce siècle, qu'aucun écrivain d'un talent reconnu y ait été maltraité, ni qu'on ait jamais manqué à la décence et aux égards envers ceux qu'on y a critiqués.

Ces égards si indispensables n'ont pas toujours été observés dans d'autres journaux. C'est que malheureusement les auteurs de ces journaux n'étaient pas de véritables gens de lettres, et c'est là un très-grand abus, qui peut-être est la source de tous les autres. Il serait à souhaiter que tous les écrivains n'eussent pour juges de ce genre que des confrères avoués qui aient fait preuve de talent et jouissent d'une réputation méritée; qui se devant quelque chose à eux-mêmes n'oublient jamais ce qu'on doit aux autres, et puissent craindre de compromettre leur jugement et leur considération. Mais à quoi faudrait-il s'attendre, si par malheur on était jugé par des hommes qui n'ont rien à perdre, et qui, ne pouvant pas se faire un état de la culture des lettres, parce qu'elle n'est pas à la portée de tout le monde, ont recours à la misérable ressource de se faire satiriques en prose, ce qui est à-la-fois le plus facile et le dernier des métiers?

On ne peut pas se dissimuler combien toute la bonne compagnie de Paris et des provinces, et cette foule d'hommes éclairés dont la France est remplie, combien cette classe distinguée pour qui sur-tout l'on devrait écrire, est fatiguée de tant de rapsodies périodiques, où l'on n'apprend jamais rien, si ce n'est à mépriser leurs auteurs; de tant d'adulations et de satires également dégoûtantes; de toutes ces compilations menstruelles ou hebdomadaires qui diffèrent par le titre et se ressemblent par l'ennui. C'est ce dégoût même qui a contribué peut-être à procurer un accueil plus favorable à quelques fragments d'une meilleure littérature qui ont été séparés de la foule, et ont attiré les regards des connaisseurs.

Vous avez paru satisfait, monsieur, ainsi que le public, des morceaux de critique que j'ai hasardés de temps en temps dans le *Mercure*, et auxquels je suis loin d'attacher de l'importance; s'ils ont eu quelque succès, je crois en être redevable aux principes que j'ai suivis, et dont j'aime à vous rendre compte.

J'ai toujours cru qu'un critique honnête ne devait avoir jamais d'autre but que d'instruire. S'il veut offenser et humilier, il est odieux; s'il veut flatter, il est insipide; s'il veut tromper, il est vil; s'il réunit ces trois vices, il est infâme.

Quand les intentions sont pures, le style est décent. Ils mentiraient ceux qui, en écrivant des grossièretés et des injures, se diraient animés du zèle de la vérité.

Vous avez à parler ou d'un écrivain supérieur, ou d'un homme médiocre, ou d'un homme sans talents qui écrit par manie ou par besoin. Vous devez au premier du respect, à l'autre des égards, au dernier de l'indulgence.

S'il est question d'un ouvrage excellent, d'un bon ouvrage, plus vous mêlerez d'observations aux louanges, plus vous éclairerez le lecteur et servirez le bon goût sans blesser l'auteur. Le ton de l'admiration vraie se fera sentir jusques dans vos censures, et l'homme supérieur vous permet tout, dès que vous l'avez mis à sa place.

Si l'ouvrage et l'auteur sont médiocres, votre tâche devient plus difficile. Vous avez affaire à un amour-propre tremblant, à une conscience alarmée. Si vous ne lui accordez de mérite que ce qu'il en a, il sera mécontent. Votre devoir n'est pas de le contenter; mais de faire en sorte qu'il n'ait pas droit de se plaindre. Le public et la vérité méritent plus de respect que lui; et rien n'est si funeste que les encouragements donnés au mauvais goût. Servez-vous de ce qu'il y aura de bon dans l'ouvrage pour éclairer l'auteur sur ce qu'il y a de mauvais. S'il est susceptible d'émulation et de progrès, il en profitera, sans peut-être vous aimer davantage. S'il ne voit rien au-delà de ce qu'il a fait, il se plaindra tout seul.

Enfin, s'il s'agit d'une de ces productions dont la foule est innombrable, et que cent cinquante ans de lumières font naître avec une facilité si mal-

heureuse, comme la chaleur fait éclore les insectes, il n'y a qu'une ressource. Peut-être y a-t-il deux bonnes pages dans un volume. Tâchez de les trouver, et citez-les sans parler du reste. Si rien n'est digne des regards du lecteur, alors n'en parlez pas, à moins que ce ne soit une matière à des réflexions utiles au goût. Mais en général toutes les fois qu'il n'y a rien à louer, le meilleur est de garder le silence. La louange est la partie douce et consolante de la pénible fonction de juger.

La plaisanterie est une autre partie bien délicate. Il ne faut se la permettre que contre ceux qui ont voulu offenser. La plaisanterie est la vengeance de la supériorité, et la punition du scandale.

Si l'on répond à vos censures, et que l'adversaire et l'ouvrage méritent une réplique, une discussion approfondie, une question traitée avec politesse, honorent les parties contendantes. Si l'on descend aux injures, laissez la haine se débattre contre le mépris.

Peut-être aurez-vous à parler d'un homme connu pour votre ennemi. Gardez que personne loue plus franchement que vous tout ce qu'il aura de louable, et n'épuisez pas la critique sur ce qui sera répréhensible. Qu'il soit bien évident que vous ne vous servez pas de tous vos avantages. Vous seul n'avez pas le droit d'être le plus sévère de ses lecteurs.

Il arrive quelquefois qu'un critique annonce dès les premières lignes une haine emportée(1), et prononce ensuite du ton d'un juge, après avoir déclamé du ton d'un ennemi. C'est l'aveuglement d'une passion furieuse qui, pourvu qu'elle s'exhale, ne se soucie pas d'en imposer.

Vous donnez, monsieur, des leçons bien sages et bien éloquentes à ceux qui s'exposent à devenir par état et par caractère les ennemis de tous les talents, de tous les succès, de toutes les réputations. Vous vous êtes souvent élevé dans votre juste indignation contre ces organes de l'envie, de la haine et de l'injustice. Mais n'avez-vous jamais été tenté de les plaindre? Ah! monsieur, qu'il y a loin du plaisir d'admirer, de sentir le génie, au malheur de le haïr! Quel sort de s'être condamné à détester tout ce que les autres hommes aiment et révèrent, de trouver sa punition partout où les autres trouvent une jouissance, de ne pouvoir prononcer qu'avec fureur des noms que l'on prononce par-tout avec enthousiasme, de poursuivre toujours de si loin des hommes qui s'avancent à pas de géant dans la carrière de la gloire, et de combattre avec une voix faible et

---

(1) C'est à quoi feu M. Fréron ne manquait jamais, tant il avait d'art et d'esprit. On ne le cite ici que parce que ses dignes successeurs lui ressemblent parfaitement en ce point. On n'a point fait cette observation à cause de l'homme, mais à cause du métier.

impuissante la renommée qui répond avec ses cent voix! Convenez, monsieur, que Gravina a eu bien raison de dire que *l'envieux n'est jamais libre; mais qu'il est l'esclave du génie qui le traîne par-tout sur ses pas.*

Vous daignez me parler, monsieur, des obstacles et des chagrins de toute espèce que mes ennemis m'ont suscités. Il est vrai qu'ils m'ont poursuivi avec un acharnement qui ne s'est pas démenti depuis Warwick jusqu'à l'éloge de Fénélon. Je sais qu'ils se flattaient de parvenir à me décourager entièrement, et qu'ils s'en sont même vantés. Mais si tel était leur dessein, ils ont bien mal réussi. Leurs emportements et leurs excès n'ont servi qu'à intéresser en ma faveur ce public honnête et impartial qui s'indigne de la persécution et de l'injustice. Ce public a été révolté du projet si odieux et si manifeste d'étouffer un jeune homme qui n'opposait à la fureur de ses ennemis qu'une conduite irréprochable, le courage, le travail, et des ouvrages où les ames bien nées aiment à retrouver leurs sentiments et leurs principes. Il m'a pardonné quelques productions précipitées qui échappent à la première effervescence de la jeunesse, en faveur des efforts qu'il m'a vu faire pour lui offrir des écrits mieux conçus et plus travaillés. Enfin accueilli dès mes premiers pas par tout ce que la nation a de plus illustre dans tous les genres, honoré du suffrage public des principaux membres de l'académie et de la litté-

rature, je marche avec fermeté dans cette pénible route où l'on me préparait tant d'écueils. Votre voix m'y soutient encore. Puisse-t-elle s'y faire entendre long-temps! Puisse le Sophocle des Français finir, comme le Sophocle des Grecs, par un chef-d'œuvre, et finir plus tard que lui!

Extrait de la Chronique de Paris, du dimanche 15 *mai* 1791. *Aux auteurs de la Chronique.*

Il s'agit de Voltaire, et par conséquent de l'honneur de la nation. Je vous supplie, messieurs, de me donner place dans vos feuilles. Je voudrais bien n'en pas tenir beaucoup de peur d'indiscrétion; mais je suis obligé, par les circonstances, de vous dire, comme l'Intimé, *Je ne réponds de rien.* Le temps et mon cœur me pressent, et je n'ai pas le loisir d'être précis. Je n'ai que le besoin de dire la vérité et de la persuader.

Vous connaissez, messieurs, la pétition qu'a faite à l'assemblée nationale un de nos municipaux, M. Charron, déja connu par plus d'une preuve signalée d'un zèle aussi éclairé que patriotique. Il est chargé spécialement, par la municipalité, de veiller à tout ce qui peut assurer les honneurs qu'il convient de rendre à la mémoire de Voltaire. Vous savez que l'assemblée nationale a déja, par un décret provisoire, appelé la vigilance de la municipalité de Romilly pour les restes

précieux de ce grand homme, et qu'incessamment nos législateurs prononceront, d'après le rapport du comité de constitution, sur la translation du corps de Voltaire dans ce panthéon civique, bien supérieur à celui des anciens, puisque celui-ci ne renfermait que des divinités chimériques, et que le nôtre rassemblera les vrais dieux de l'humanité, c'est-à-dire ceux qui l'ont servie et éclairée.

Je ne crois pas, je l'avoue, qu'il soit possible de refuser, parmi eux, une place à Voltaire, et même une place éminente. Cependant j'ai vu de bons citoyens alarmés de quelques réclamations particulières, élevées dans l'assemblée nationale, comme si ces réclamations auxquelles nous sommes accoutumés, pouvaient balancer la majorité dictée par l'opinion publique. Je ne me crois pas même permis de les juger sur la transcription précipitée de quelques journalistes qu'on pourrait trop facilement accuser d'inexactitude. En effet, comment concevoir qu'on ait dit dans l'assemblée *que nous devions des remerciements à Voltaire pour les lumières qu'il a répandues, mais que nous ne lui devions pas un tribut d'admiration?* En vérité, s'il s'agit de talents, je ne sais pas à qui l'on devra *l'admiration*, si ce n'est pas à Voltaire; et, s'il s'agit du bien qu'on a fait aux hommes par l'usage de ces talents, l'opinant qui avouait *les remerciements qu'on lui devait pour les lumières répandues*, pouvait-il, sans être inconséquent, ne pas conclure à l'expression et aux témoignages de la

reconnaissance publique qui, ne pouvant plus s'adresser à l'homme qui n'est plus, doivent nécessairement être décernés à sa mémoire.

Comment comprendre davantage ce qu'on lit dans une feuille, regardée pourtant comme une des plus exactes, (le Moniteur), où un opinant cite le jugement de Bayle sur Voltaire, qui avait douze ans quand Bayle est mort en 1706? Est-ce une faute d'impression? est-ce ignorance dans l'opinant? Mais qu'importe!

Allons au fait. Avec du bon sens et de la bonne foi, il est impossible de nier que, de tous les hommes qui ont écrit, Voltaire est celui qui a eu l'influence la plus marquée, la plus puissante, la plus générale sur l'esprit public et sur l'opinion; que cette influence, il l'a dirigée pendant cinquante ans contre les erreurs et les préjugés de toute espèce, et particulièrement contre les trois grands fléaux de l'humanité, la superstition qui transforme l'homme en bête, le fanatisme qui en fait une bête féroce, le despotisme qui en fait une bête de somme. Les dévots, et sur-tout les hypocrites, objecteront qu'il a écrit contre la religion chrétienne : ce reproche avait sa valeur dans l'ancien régime; mais aujourd'hui que la liberté des opinions religieuses est reconnue loi de l'état, je réponds que, si Voltaire n'a pas été bon chrétien, cette affaire n'est pas de ce monde; elle n'est pas de notre ressort; elle doit rester entre Dieu et lui. Les dévots peuvent croire que Dieu

l'a damné; moi je crois en mon ame et conscience qu'il lui a fait miséricorde; mais encore une fois tout cela ne nous regarde pas. Il s'agit de la chose publique, des services qu'il lui a rendus, et de l'hommage qu'à ce titre il a pu mériter. Je répéterai ce que j'ai dit ailleurs, qu'il est le premier *qui ait affranchi l'esprit humain et rendu la raison populaire* (1); et sans ces deux préliminaires indispensables, ouvrage de Voltaire et du temps, nous n'avions pas de révolution. Comment ne sent-on pas que toutes les servitudes se tiennent; que la première est celle de l'esprit qui prépare les autres; que l'on n'enchaîne les bras de vingt millions d'hommes qu'en enchaînant leur pensée; que le libérateur de la pensée est donc le premier des libérateurs; et qui peut douter que ce n'ait été Voltaire? Il a pris pendant cinquante ans tous les tons et toutes les formes, depuis l'épopée et la tragédie jusqu'à la farce, depuis la philosophie jusqu'aux romans, pour apprendre aux hommes à voir, à juger, à examiner par eux-mêmes. Il s'est fait lire dans les boutiques et dans les ateliers, comme dans les conseils des rois. Plusieurs souverains de l'Europe ont mis en pratique ses maximes, et l'ont avoué publiquement. Tout ce qui existe aujourd'hui en France a appris à lire et à penser dans ses ouvrages; et dans ces ou-

(1) Voyez le tome IV, page 412 de cette édition.

vrages si nombreux et si agréables, toujours les tyrans sont odieux ou ridicules.

Des forcenés qui servent aujourd'hui la liberté, comme nos théologiens servaient la religion, c'est-à-dire de manière à la décrier et à lui nuire, nous ont répété impérativement : *Si vous voulez être libres, soyez sur-tout ingrats.* Nous ne pourrions pas mieux nous conformer à cette belle leçon qu'en refusant à Voltaire les honneurs qui lui sont dus; mais je ne puis penser que la nation, éclairée comme elle l'est, se déshonore par une telle ingratitude. Je crois bien que, dans une partie de l'assemblée nationale, ceux qui détestent dans Voltaire le premier moteur d'une révolution qu'ils détestent encore plus, élèveront leur voix contre lui ; mais ce n'est qu'une raison de plus pour que les bons patriotes, attachés à la révolution et à la constitution, se réunissent en force pour honorer celui à qui nous en sommes redevables. Ce devoir est d'autant plus sacré que nous avons à réparer envers lui et envers nous. La nation et lui furent cruellement outragés, lorsqu'à la mort de Voltaire, les prêtres lui refusèrent la sépulture. Nous étions alors un peuple d'esclaves, nous agirons aujourd'hui en hommes libres.

Je conclus, (et cent mille citoyens de la capitale signeront mes conclusions), à ce qu'en vertu du décret qui sera rendu par nos représentants, le bataillon des Quatre-Nations, et des députés de

la section, (à cause du *Quai Voltaire* où il est mort), aillent au-devant de lui, jusqu'à l'entrée de Paris; que son corps, porté sur un char, la tête couverte d'une couronne civique, entourée de lauriers, soit déposé sur l'autel de la fédération, et de là transporté à Sainte-Geneviève, auprès de notre Mirabeau, et quoique je ne sois pas avocat, *je persiste dans mes conclusions.*

12 mai 1791.

Extrait de la Chronique de Paris, du jeudi 13 *septembre* 1792, *aux auteurs de la Chronique;*

FRÈRES ET AMIS,

Le mouvement d'enthousiasme qui s'est manifesté dans la capitale et dans les départements à la nouvelle de la reddition de Verdun, sera consacré dans l'histoire comme un des beaux mouvements de la liberté française. Toute cette florissante jeunesse volant aux combats comme à une fête, tous les détails, toutes les circonstances de l'enrôlement et du départ, forment un spectacle d'héroïsme et de patriotisme qui aurait embelli les annales grecques et romaines. Mais quoi! nous bornerons-nous à une stérile admiration! S'il est encore un homme assez insensible pour n'être pas résolu à tout faire, à tout donner pour la

patrie, qu'il aille dans nos temples qui n'ont jamais été plus augustes que depuis qu'ils sont devenus le point de réunion de tous les travaux, de tous les efforts d'un peuple libre; qu'il y voie des femmes respectables occupées à faire des tentes et des sacs pour nos défenseurs, et s'il n'est pas profondément ému, c'est qu'il n'a point, je ne dirai pas seulement l'ame d'un citoyen, mais même le cœur d'un homme. Mais nous, oublierons-nous que ces femmes, dont les pères, les maris, les frères, les enfants, viennent de s'armer pour la cause commune, sont pour la plupart dans le cas d'avoir besoin, pour leur subsistance, des bras et du travail de ces mêmes hommes que le danger public vient de leur enlever. Et pourtant, bien loin d'y penser, elles vous donnent encore leurs journées et leurs mains! Si elles s'oublient elles-mêmes si généreusement envers nous, aurons-nous l'ingratitude de les oublier? Des Français, des hommes libres, des hommes n'en sont pas capables. Je propose que, dans les quarante-huit sections, on fasse une collecte pour les femmes, les filles, les sœurs de ces braves volontaires, et que des commissaires, bien choisis dans chaque section, soient chargés de la répartition des secours entre toutes les familles qui peuvent en avoir besoin. J'offre pour ma part cinquante francs. Je suis bien sûr que mes concitoyens ne compteront pas avec la patrie. Ne perdrions-nous pas tout si elle était asservie? Et si elle triomphe (elle

triomphera, n'en doutons pas), tous les sacrifices que nous aurons faits ne seront-ils pas payés au centuple? Loin donc les petits calculs personnels. Tout est commun entre des hommes qui défendent leur liberté attaquée; car alors la liberté est vraiment le seul bien; si on le perd, tout est perdu avec lui; si on le conserve, tout est sauvé. Si je n'ai plus la force de manier le fusil et le sabre, ne dois-je pas donner mes armes à celui qui est assez heureux pour être en état de s'en servir? Si tandis qu'il va combattre, il ne peut nourrir sa famille, ne dois-je pas partager avec elle ce que je possède! Citoyens, croyez-moi, c'est ainsi qu'on est libre, et pas autrement. Pour ce qui est de moi, quoique la révolution ne m'ait guères laissé que mon travail, je déclare que tout ce qui me reste appartient par moitié à mes concitoyens, et tout ami de la liberté, tout soldat de la patrie est mon frère.

9 septembre.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME DE LA CORRESPONDANCE.

TABLE

ALPHABÉTIQUE

DES AUTEURS ET DES MATIÈRES DONT IL EST QUESTION DANS LES QUATRE VOLUMES DE LA CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE.

(Les chiffres romains désignent les volumes, et les chiffres arabes les pages.)

A.

B.

C.

D.

E.

* *Voyez* le Dictionnaire des Ouvrages anonymes, par Barbier. *Disc. prélim.*, page xj.

F.

G.

H.

I.

J.

K.

L.

M.

N.

O.

P.

Q.

R.

S.

T.

U.

V.

W.

X.

Y.

Z.

FIN DE LA TABLE.



